Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Frank-L. Packard

LES CRÂNES D'OR

(The Gold Skull murders.)
Traduction de Marie Mavraud

(1939)

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

TELLE UNE VIPÈRE

La pendule sonna deux coups dans le salon du bungalow silencieux. Dans la chambre à côté, Ronald Ward se retourna sur son lit une fois de plus : il s'était couché à minuit après avoir avalé un verre de gin tiède mélangé à un soda non moins tiède et n'avait cessé depuis, de compter les heures et les demies qui s'égrenaient. Ce n'était certes pas le verre d'alcool la cause de cette insomnie mais la chaleur. Une chaleur pesante, humide, accablante. Un tel état de choses était chronique à Talete – petite île perdue du Pacifique – mais vraiment ce soir-là c'était l'enfer : les portes et fenêtres du bungalow, grandes ouvertes, laissaient bien pénétrer un peu d'air, mais comme toujours sous les tropiques, c'était la brise de terre qui soufflait, cette brise qui s'établit tous les soirs sans apporter aucun soulagement ; chargée de tous les miasmes de la forêt, lourde de l'odeur de coprah des plantations, elle ne fait qu'ajouter à la pesanteur de l'atmosphère une oppression d'étuve et une humidité qui colle le linge à la peau.

Au son intermittent des sonneries de la pendule, s'en joignait un autre, continu celui-là, et autrement agaçant : à travers les cloisons tropicales si minces qui résonnent comme un violon, Ronald percevait le ronflement sonore et régulier de Gourlay, le régisseur de la plantation, endormi dans la chambre symétrique à la sienne.

Pour la cinquantième fois, Ronald grommela une malédiction rageuse : « Le diable l'emporte, ce Gourlay. »

Comment dormir avec une telle chaleur ? Pourtant on finissait peut-être par s'y habituer à la longue ? Témoin ce Gourlay, ce satané Gourlay. Une fois de plus, Ronald le maudit ; puis il se redressa sur son coude, cherchant par la fenêtre la splendeur inhumaine de la nuit : la lune énorme éclairait comme en plein jour les feuillages dont les teintes se confondaient en reflets métalliques ; les palmes des cocotiers et de l'arbre du voyageur se balançaient parmi les constellations, se découpant sur le ciel comme une fine dentelle. Tout cela composait un décor de magie, mais cette paix n'était que torpeur et n'inspirait pas le repos.

Ronald se rejeta sur son lit en poussant un nouveau juron. Fermant les yeux, il se mit à compter un à un les moutons d'un troupeau imaginaire, puis essaya de se réciter des vers… mais finit par y renoncer. À quoi bon courir après le sommeil qui le fuyait ? Mieux valait s'abandonner aux graves préoccupations qui n'avaient cessé de rouler dans son cerveau depuis deux heures.

Gourlay, par exemple : qu'en savait-il après tout ? Uniquement ce que son père – Michael Ward – lui racontait dans ses lettres pendant l'année qui précéda sa mort, mais lui, Ronald, ne le connaissait que depuis cinq à six semaines. Était-ce sage de s'être ainsi engagé avec lui ?… Pourtant que faire d'autre ?

Les pensées de Ronald remontèrent vers le passé : sa mère était morte lorsqu'il avait dix ans, le laissant seul avec son père qui le fit partir aussitôt pour l'Angleterre ; il y fit toute son éducation ; après le collège il entra à Cambridge où il resta trois ans. Ce fut ensuite la Faculté de Médecine

d'Édimbourg d'où Ronald sortit avec son diplôme de docteur. C'était parfait, mais de clientèle point et pas de projets d'avenir à l'horizon…

D'un geste agacé, Ronald essuya les gouttes de sueur qui perlaient à son front et reprit le cours de ses souvenirs : revenir aux colonies et installer à Singapour un cabinet médical ? Était-ce la bonne voie ? Finalement, il partit comme médecin de bord d'un paquebot et, pendant trois ans, parcourut le vaste monde ; mais il ne voulait pas faire ainsi sa carrière. Il avait accepté cela uniquement par esprit d'aventure, par goût de vie errante, goût hérité de son père. Et maintenant ? En avait-il vraiment assez ?

Avant toute chose, il fallait commencer par mettre de l'ordre dans l'exploitation de son père dont il héritait. Mais ensuite ? Ronald n'avait que vingt-sept ans et peut-être retournerait-il errer sur les mers encore deux ou trois ans.

Ici, ses pensées prirent un cours nouveau ; pour la centième fois il regretta d'être arrivé trop tard pour trouver son père encore vivant ; il s'en était fallu de deux semaines. Ce n'était évidemment pas sa faute, on n'arrivait pas vite et pas facilement à Talete, île perdue dans son isolement.

Un bruit léger interrompit la rêverie du jeune homme et le fit se dresser pour écouter attentivement. Oui, un drôle de bruit là, à côté, dans le salon. Était-ce un effet de son imagination ? Il se le demanda après un instant de silence absolu. Mais non, il l'entendait à nouveau ce bruit étrange et infiniment léger : cette fois il put mieux l'identifier : on eût dit le lent glissement d'un reptile sur le plancher. Mais il n'y a pas de serpents à Talete, du moins Gourlay le prétendait. Était-ce, tout simplement, un morceau de papier que la brise faisait voltiger par terre ? Ronald décida d'aller vérifier car si ce

bruit devait continuer, il deviendrait encore plus agaçant que les ronflements du régisseur. Il se leva, traversa sa chambre et sortit dans le long couloir bien aéré allant d'un bout à l'autre du bungalow. Il entra au salon où le son étrange avait cessé maintenant… Seul Gourlay troublait le silence par ses ronflements. Le clair de lune pénétrait à flots par la porte-fenêtre de la véranda, éclairant la pièce dans ses moindres recoins.

— Fichtrement bizarre, murmura Ronald. Il y avait ici quelque chose qui remuait il n'y a pas une minute ; j'en suis sûr…

Il sortit sur la véranda et s'arrêta soudain : il apercevait une silhouette blanche, toute menue, qui fuyait le long de la route bordée d'arbres et éclairée par le clair de lune resplendissant. C'était donc cela ?… Quelque indigène chapardeur. Ce ne pouvait être autre chose. Le seul Européen habitant Talete était le vieux Williamson, dont la plantation se trouvait à l'autre bout de l'île et Ronald l'avait vu la veille, couché avec une attaque de paludisme. Et puis pourquoi Williamson serait-il venu rôder en se cachant ? À deux heures du matin encore ? Impossible !

Le jeune homme, le visage durci, descendit en courant les marches de la véranda à la poursuite de la silhouette entrevue. S'il pouvait attraper le bonhomme et lui infliger la correction qu'il méritait, ce serait une leçon salutaire pour le reste des indigènes, menteurs et chapardeurs, comme Gourlay s'en plaignait. Il y avait eu des petits larcins sans gravité, mais assez fréquents pour qu'une occasion de pincer un indigène en flagrant délit fût la bienvenue.

À cet instant de ses réflexions, Ronald, qui courait, fit une grimace : ce n'était pas que la course pût fatiguer un

grand garçon d'un mètre quatre-vingt-dix rompu à l'athlétisme et dont le corps musclé n'avait pas un atome de graisse de trop, mais il était pieds nus et la plante de ses pieds n'était pas endurcie comme celle des indigènes. Or, il courait sur un chemin pavé de fragments de corail…

L'homme, se rendant compte qu'il était poursuivi, avait pris le galop. La distance s'accroissait entre eux de plus en plus. Peu importe ! se dit Ronald : il lui suffirait de voir dans quel groupe de huttes le type se réfugierait et le lendemain il le repérerait ; pour cela il ne fallait pas le perdre de vue. Mais que se passait-il ? Au lieu de tourner à droite dans la direction du quartier indigène, l'homme continuait tout droit. Malin, le bonhomme… Il devait se dire qu'en entraînant Ronald sur la plage, il finirait bien par le lasser. Allons donc !… Il allait voir qu'un athlète de Cambridge n'a pas peur d'une course d'une centaine de mètres, d'autant plus que le sable de la plage serait plus doux à la plante des pieds que le corail de la route. En attendant, Ronald en souffrait bigrement et ça ralentissait sa marche. Bah ! rirait bien qui rirait le dernier ; l'individu verrait ce qui lui arriverait une fois sur la plage.

Tout en courant, le fugitif regardait par-dessus son épaule. Il lança un dernier coup d'œil en traversant la route pour s'engager sur la plage. Pendant un instant Ronald le perdit de vue : l'ombre des arbres n'avait pas permis au jeune homme d'apercevoir les traits de l'indigène – si c'en était vraiment un. – Les dents serrées, Ronald se dit qu'en tout cas il ferait payer à cet individu la fatigue de la poursuite.

Lui qui trouvait déjà la nuit étouffante étendu sur son lit, la jugeait tout à fait intenable à courir ainsi par cette chaleur

qui faisait coller son pyjama sur son dos trempé de sueur. Mais arrivé sur la plage éclairée comme en plein jour, Ronald s'immobilisa : il se frottait les yeux, stupéfait. Il apercevait le fuyard en train de sauter dans une embarcation ; quatre ou cinq rameurs à demi-nus firent aussitôt force de rames et la barque fila rapidement dans la direction d'une goélette noire, à deux mâts, mouillée à quelques encablures derrière les hauts rochers. L'homme, debout dans l'embarcation, se retournait vers la plage et faisait un geste d'adieu à Ronald qui perçut un strident éclat de rire, un rire diabolique montant et descendant sur une gamme tantôt rauque, tantôt aiguë. Il y avait dans ce rire quelque chose de fantastique, de sinistrement inhumain.

Le jeune homme immobile sur la plage ne fit pas un geste, ne répondit rien à cette provocation.

À quoi bon ? Maintenant la silhouette blanche s'était assise et la barque approchait de la goélette noire. Ronald la vit aborder le navire ; le fuyard monta à bord et le bateau vira et s'éloigna lentement tandis que le vent gonflait ses voiles…

Sans se hâter, Ronald reprit, fort perplexe, le chemin de son bungalow. Il y avait eu dans cet épisode quelque chose d'irréel. Il se demandait s'il n'allait pas se réveiller dans son lit après un mauvais rêve, mais les écorchures faites à ses pieds par le corail le ramenèrent à la réalité. Que signifiait tout ceci ? Qu'y avait-il au fond de cet incident ? Pour quelle raison la goélette était-elle venue mouiller devant Talete ? En tout cas, l'homme avait dû accomplir une mission dont quelqu'un l'avait chargé : ce n'était pas le hasard qui l'avait introduit dans le bungalow, ni la venue de Ronald qui le faisait fuir. Non, l'intrus se trouvait déjà dans le jardin quand le

jeune homme pénétrait dans le salon. Lorsqu'il s'y retrouva, Ronald regarda autour de lui : qu'est-ce que cet homme était venu chercher ? La clarté de la lune ne révéla rien. Ronald craqua une allumette et s'approcha de la lampe posée sur la table du milieu, mais… il demeura immobile, l'allumette se consumant dans sa main. Il regardait un petit paquet enveloppé de papier, posé sur la table et qui portait, en caractères majuscules, le nom et l'adresse de son père – Michael Ward…

CHAPITRE II

LE POIDS DU PASSÉ

Ronald alluma cette fois la lampe. C'était donc là, la raison de cette visite nocturne, furtive et mystérieuse ? Bien étrange qu'une goélette prît la peine de venir s'embosser, en cachette de tous, devant une île située à l'écart de toute route maritime à seule fin de déposer, au milieu de la nuit, un petit paquet adressé à un homme mort depuis plus de deux mois…

Il prit l'objet qu'il tourna et retourna entre ses doigts avec une curiosité intense. C'était une boîte carrée d'environ quinze centimètres de long, soigneusement enveloppée et entourée d'une mince ficelle. Il vérifia l'adresse : c'était bien Mr. Michael Ward.

À un mort ? À un mort ? ne cessait de se répéter Ronald. Puis, il haussa les épaules car une explication toute simple lui venait à l'esprit : ce n'était pas si bizarre après tout et l'éloignement de Talete en était la cause comme elle le fut de son propre retard lors de la mort de son père. Depuis cette mort, pas un navire n'avait approché de l'île et tout le monde ignorait le décès de Michael Ward. La goélette était le premier bateau venu depuis lors. De toute évidence, l'expéditeur de la petite boîte ignorait la mort de Michael Ward. « Bien sûr, se dit Ronald, mais ce n'est tout de même pas naturel : voyons un peu ? »

Il coupa la ficelle, défit les papiers et en sortit une petite boîte en bois : elle était rectangulaire et ne dépassait pas les dimensions d'un boîtier de grosse montre. Le couvercle glissa sous ses doigts et à l'intérieur, posée sur de l'ouate, étincelait une petite tête de mort en or sous laquelle se trouvait un papier plié en quatre…

Ronald éleva l'objet à la hauteur de ses yeux en fronçant les sourcils. Le macabre bibelot était d'un travail soigné à la fois comme proportions et comme détails cependant, la face présentait une expression particulièrement repoussante. Il y manquait cinq dents et ce vide lui donnait une espèce de sourire sinistre et grimaçant. L'horrible bijou semblait menacer.

Ronald déplia le papier : il ne contenait qu'une seule ligne tracée par une plume malhabile en caractères majuscules tout comme l'adresse :

L'OMBRE APPROCHE DE TOI, Ô TUAN[1].

Inconsciemment, Ronald eut le geste familier qui indiquait chez lui l'hésitation ou la perplexité : il gratta le lobe de son oreille.

Il attira à lui une boîte de cigarettes et en prit une qu'il alluma. Que diable ce message pouvait-il signifier ? Était-ce une menace ? La vengeance d'un Malais ? Sûrement quelque chose de ce genre. Tout, dans les termes du message, le con-

---

[1] Tuan signifie « Maître » en langage malais.

tenu de la boîte, la manière dont elle avait été apportée, tout cela avait clairement le sens d'un avertissement, d'un péril. Cela devait se rapporter au passé de son père, un passé que Ronald, en somme, connaissait à peine…

Il se jeta dans un fauteuil de rotin qui craqua sous son poids et, plaçant le crâne devant lui, étudia à nouveau les caractères tracés sur le papier. Il se mit à réfléchir, essayant de comprendre… C'était vrai pourtant qu'il ignorait tout de la vie de son père ; il en était frappé pour la première fois. Il remonta dans ses souvenirs : il savait que son père – Michael Ward – propriétaire d'une goélette avant son mariage, faisait le va-et-vient entre les îles du Pacifique pour le commerce du coprah et de toutes autres denrées produites par le pays. Financièrement, l'opération était excellente. Une fois marié, Ward s'était établi à Singapour où il avait recommencé le même commerce mais à terre cette fois. Il continua de s'enrichir. « Oui, » se disait Ronald, « on ne manquait de rien chez nous. » C'est ainsi qu'à la mort de son père, il hérita une exploitation qui valait au bas mot trente mille livres.

Comme il songeait à cela, il lui parut que le sourire de la tête de mort ricanait sinistrement, semblant lui dire : « En plus du reste, tu as hérité de moi aussi, mon garçon »…

***

Une fois de plus, Ronald essuya son front ruisselant de sueur, tandis que les ronflements de Gourlay ponctuaient le silence de la nuit. Gourlay ? Savait-il quelque chose, lui ? Le jeune homme reprit le fil de ses souvenirs : il avait dix ans à la mort de sa mère ; son père l'expédia en Angleterre immédiatement puis s'empressa d'acheter une nouvelle goélette. Geste fort naturel, étant donné les circonstances. La mort de Mrs. Ward ayant rompu le foyer, le veuf avait repris son mé-

tier de marin dans le désir de trouver l'oubli de son chagrin et de sa solitude. Ronald se souvenait, quel ménage tendre et uni avait été celui de ses parents. Il n'avait jamais revu son père depuis. Ici, le ricanement du crâne sembla devenir de plus en plus ironique : « Cherche, cherche mon garçon. Cherche dans tes souvenirs. Peut-être que tu me trouveras dans une petite niche. » Voyons. Que s'était-il passé ensuite ? Son père avait erré dans l'archipel malais avec son bateau, le ***Vautour***, passant parfois des mois sans donner de ses nouvelles. Puis il y a un an, Ronald avait reçu une lettre annonçant que, las de naviguer, Michael Ward avait acheté une plantation dans l'île de Talete où il résiderait désormais. Et, six mois plus tard, Ronald arrivait, appelé en hâte, pour apprendre que son père venait d'être enterré.

Les circonstances de la vie avaient séparé le père et le fils, en dépit de l'affection qui n'avait pas cessé de les unir. La vie errante du père, les études du fils et son embarquement comme médecin de bord et enfin l'isolement de Talete située en dehors des routes maritimes les avaient tenus séparés. La lettre prévenant Ronald de la maladie de son père le trouva à Liverpool : alarmé, il donna sa démission à la Compagnie de Navigation et partit immédiatement pour le Pacifique. Il arriva à Singapour pour apprendre que l'unique courrier faisant escale à Talete tous les deux ou trois mois venait de partir. Il prit un bateau danois qui l'emmena à l'île de Kulata où il fréta un voilier indigène et mit ainsi trois mois pour parvenir à Talete où on lui apprit la mort de son père. Il sut que Gourlay avait déniché un missionnaire possédant quelques notions de médecine, et que Michael Ward avait été soigné et entouré jusqu'à la fin.

Ronald s'était souvent demandé pourquoi son père avait choisi cette île abandonnée de Dieu et des hommes pour ve-

nir s'y isoler ?… Le bibelot macabre sembla lui répondre en ricanant : « Hé… hé… pas si isolée que ça Talete, puisque me voilà… »

Peut-être Gourlay serait-il en mesure de l'aider à élucider cette énigme et l'étrange incident de ce soir. Il accompagnait Ward quand celui-ci s'était installé à Talete et les deux hommes avaient vécu dans une intimité étroite, seuls dans l'île. On finit par se connaître, que diable ! par se confier l'un à l'autre dans cette solitude. Jusqu'ici Ronald n'avait eu aucune raison de poser des questions au régisseur au sujet de son père, mais à présent ? Il se leva brusquement de son siège et, après avoir caché sous une feuille de papier la boîte et le message, alla frapper à la porte de Gourlay : les ronflements cessèrent aussitôt.

— Gourlay, appela Ronald, pouvez-vous venir ici un instant ? J'ai à vous parler.

— Tout de suite.

La voix était encore ensommeillée, mais on sentait le régisseur alerté. L'instant d'après, sa forte silhouette s'encadrait dans le chambranle de la porte. Le pyjama déboutonné laissait voir une poitrine velue. Les yeux noirs enfoncés sous l'arcade sourcilière clignaient à la vive lumière. C'était un gaillard solide, d'une quarantaine d'années, déjà chauve.

— Quelque chose qui ne va pas ? demanda-t-il inquiet. Que se passe-t-il donc ?

D'un geste, Ronald indiqua la table :

— Jetez les yeux sur ce qu'il y a là.

Gourlay s'approcha, prit la petite tête de mort dorée, l'examina de près, puis lut la ligne tracée sur le papier. Enfin il s'enquit :

— Où avez-vous déniché ça ? Je vous croyais couché ?

Il paraissait très intrigué.

— J'étais effectivement au lit ; ce n'est pas moi qui ai déniché ces… ces objets. On est venu les déposer sur cette table.

— Déposer ? dit Gourlay incrédule. Qui ? Quand ? Comment ?

— Il y a une heure environ, mais le moment précis n'a pas d'importance. J'envie votre faculté de sommeil, mon vieux, dans ce sale climat. Quant à moi, il m'était impossible de fermer l'œil et je rêvassais tout éveillé lorsque j'entendis un léger bruit dans cette pièce. Le temps de sauter du lit et de venir : tout était redevenu silencieux, plus personne. Je sors sur la véranda et je vois la silhouette d'un indigène qui détalait à toutes jambes. Pensant avoir affaire à un voleur, je me mis à sa poursuite.

— Vous avez joliment bien fait, riposta Gourlay. Tous les mêmes, ces animaux-là.

— Il courait plus vite que moi, reprit Ronald, car le corail concassé du chemin me mettait la plante des pieds en sang. Bref, mon vieux Gourlay, je suis mon homme jusque sur la plage et là, je le vois qui saute dans une embarcation, laquelle, faisant aussitôt force de rames, le mène à une goélette en panne au large.

Le regard de Gourlay se reporta sur le bijou, puis il essuya avec la manche de son pyjama son front ruisselant de sueur.

— Et quand vous êtes revenu, dit-il d'une voix troublée, vous avez trouvé ceci ?

— Mais oui. C'était enveloppé dans un papier et adressé à mon père. Tenez, regardez. Il y a bien Michael Ward ? Le type l'avait déposé sur la table et en allumant je l'ai aperçu.

— Je n'aime pas du tout ça, bougonna Gourlay. Encore un sale tour de quelque Malais. Reconnaîtriez-vous le bonhomme ?

— Non, répliqua Ronald, et même à cette distance je ne jurerais pas que ce fût vraiment un Malais : le clair de lune déforme ce qu'on voit, mais la seule chose que je suis sûr de reconnaître, c'est son rire. Je n'ai jamais entendu un être humain, blanc ou de couleur, rire ainsi. Il n'a pas cessé durant le temps que l'embarcation s'éloignait. Mais, qu'avez-vous donc, mon bon Gourlay ?

Le régisseur répondit d'une voix altérée, avec un sourire qui ressemblait à une grimace :

— C'est ce rire… J'allais justement vous demander si vous n'aviez pas entendu quelque chose de ce genre ? Décrivez-le-moi bien, s'il vous plaît.

Les sourcils de Ronald se froncèrent.

— Que voulez…

— Décrivez d'abord, je vous dirai ensuite.

— Je ne sais trop comment préciser cela. On eût dit un long ricanement, strident comme le bruit d'une soie qui se déchire : il montait et descendait sur une gamme aiguë, semblant me narguer. C'est tout ce que je trouve comme description.

— Oui, oui, c'est bien ça… La voix du régisseur n'était plus qu'un murmure. Grand Dieu ! Je vois. Je vois, mais, sur mon âme, j'ignore la signification de ce rire. Je l'ai pourtant entendu, moi aussi. Écoutez-moi bien : il s'était écoulé une semaine depuis que votre père et moi étions arrivés ici et la plantation commençait à s'organiser. Une nuit, je fus réveillé par des bruits étranges. Vous avez trouvé l'expression juste en parlant d'une soie qui se déchire ; c'était ça que j'entendais. Mal réveillé encore, je l'attribuai à quelque oiseau nocturne, mais lorsque je compris que cela provenait d'un gosier humain, j'en ai eu froid dans le dos, je vous assure. J'allai à la porte pour essayer de localiser ce rire venu sûrement de l'extérieur. La nuit était noire et sans lune. J'allumai une bougie et vins dans cette pièce, mais je ne vis personne, puis le rire cessa. Puis…

Gourlay se tut en essuyant encore son front.

— Ensuite ? interrogea brièvement Ronald.

Le régisseur eut un drôle de sourire :

— À la porte de la véranda, ouverte comme ce soir, j'aperçus votre père debout sur le seuil, son revolver à la main. Il avait une expression farouche et me cria brusquement : « Éteignez, nom de… Éteignez votre bougie. » Ce fut tout.

— Tout ? s'exclama Ronald, que voulez-vous dire par « tout » ? Qu'est-ce qui est arrivé ensuite ?

— Absolument rien, déclara Gourlay. Votre père s'est refusé à toute explication et m'a renvoyé au lit. Durant toute l'année qui s'écoula après cet incident nous n'y fîmes jamais allusion. Je vous avoue même que je n'y pensais plus du tout, mais en voyant cette satanée tête de mort et vous entendant parler du rire, je me suis dit que cela doit se rattacher à cet incident… Je viens de vous raconter tout ce que je sais et je vous donne ma parole que je ne peux rien ajouter de plus.

Ronald, les lèvres serrées, alla à la porte de la véranda et, tournant le dos à la chambre, scruta pendant un long moment la nuit. Puis tout aussi brusquement il se tourna vers Gourlay :

— Vous croyez que c'est une menace ?

— Je ne le crois pas, répliqua le régisseur, j'en suis certain. Il n'y a pas le moindre doute, voyons.

— Et celui qui l'a envoyée croit mon père en vie, ajouta Ronald.

— Mais oui… répondit Gourlay. Il n'y a pas de doute ! C'est la seule explication de l'adresse tracée sur l'envoi.

Ronald alla prendre une cigarette qu'il se mit à taper sur son ongle d'un air pensif.

— Écoutez-moi bien, Gourlay, dit-il après un silence, à mon arrivée ici je vous ai demandé si vous connaissiez les raisons qui ont amené mon père à venir se retirer dans cette île perdue. Vous m'avez répondu que vous n'en voyiez qu'une seule : en vieillissant, mon père trouvait la vie de marin trop fatigante et désirait désormais la tranquillité. Je dois

dire que ses lettres me donnaient la même raison. Mais devant ce qui vient de se passer, n'avez-vous rien à ajouter ?

Gourlay eut un geste catégorique :

— Non, vraiment rien. Votre père ne m'a jamais dit autre chose.

Ronald alluma la cigarette qu'il tapotait encore distraitement, et reprit :

— Je vous ai déjà exprimé mon étonnement de voir mon père choisir comme retraite l'île la plus déserte de tout l'archipel, mais ce soir ça me paraît encore plus bizarre.

— Moi, je n'y ai pas songé, je l'avoue. Votre père connaissait admirablement le pays et cette plantation pouvait fort bien le tenter ; elle est excellente, il y a beaucoup d'argent à gagner. De plus Parkin – l'ancien propriétaire – l'a vendue pour un morceau de pain à votre père. C'était une occasion et voilà tout.

Ronald eut un hochement de tête dubitatif et concéda d'un ton peu convaincu :

— Peut-être bien, après tout, n'empêche que ça ne me satisfait pas tout à fait. Mais vous, Gourlay ? Vous êtes encore jeune, qu'est-ce qui a pu vous pousser à venir dans ce trou ?

Gourlay haussa les épaules :

— Toujours la même histoire. Quand on s'exile dans ces pays, c'est avec l'intention d'y passer seulement quelques années, mais on n'en revient plus, allez. Ce Parkin dont je parlais tout à l'heure est une des rares exceptions qui s'en retournent à la mère-patrie après fortune faite. La plupart

des fois ce n'est qu'une succession de hauts et de bas et on finit par traîner toute son existence aux colonies. Je ne vais pas m'attendrir sur mon propre sort, mais il faut avouer que je n'ai pas eu de chance ; il y a encore peu d'années, je possédais une petite plantation, je faisais de bonnes affaires et j'avais quelques économies. Puis, une vague de fond a tout bouleversé et je fus ruiné. Je vivais au jour le jour lorsque votre père m'a fait son offre, une offre très avantageuse : il m'engageait comme régisseur avec une mensualité et un pourcentage sur les affaires. Voilà mon histoire.

Gourlay eut un instant d'hésitation avant de demander :

— Les événements de ce soir changent-ils quelque chose à vos projets ? Vous aviez l'intention de continuer l'exploitation de la plantation.

— Je l'ai toujours, déclara Ronald résolument. Je ne vois aucune raison de changer d'avis : nous avions convenu que moi je prendrais passage sur le ***Watabi*** à sa prochaine escale ici pour retrouver des contrées plus civilisées et que vous resteriez pour administrer la plantation à ma place. Je vous en donne la direction, à moins cependant que les incidents de cette nuit vous fassent changer d'avis. À mon tour je pose la question ? conclut le jeune homme en riant.

— Pas le moins du monde, dit Gourlay riant également. Je suis sûr que je n'aurai plus la visite de votre fameuse goélette : la mort de votre père sera sue et on me fichera la paix. D'ailleurs, la menace ne me concerne pas personnellement. Notre accord tient bon, mon cher ami.

— Entendu alors, dit Ronald jetant un regard sur la pendule. Le jour va bientôt se lever, il vaut mieux regagner nos

lits. Je ne vois pas à quoi nous servirait d'épiloguer sur cette affaire. Allons dormir.

— Bien sûr. Tout de même, ajouta Gourlay hochant la tête, du diable si je comprends quelque chose à tout ça.

— J'éteins la lampe, bonsoir, mon vieux.

— Bonne nuit.

Ronald ne se pressait pas de regagner sa chambre et n'éteignit pas tout de suite. Prenant le petit crâne doré, il le regarda longuement, les yeux mi-clos, les lèvres serrées. Les explications de Gourlay ne le satisfaisaient pas et sa pensée revenait toujours à l'isolement de son père à Talete. En admettant que Michael Ward fût fatigué de bourlinguer sur les mers, pourquoi choisir une île quasi-déserte ? Voulait-il se cacher ?…

À cette pensée Ronald eut un sursaut d'indignation : il était en train d'insulter la mémoire de son père, le meilleur, le plus droit des hommes. Non, Ward n'avait pas besoin de se cacher et n'avait peur de personne. Le récit de Gourlay n'en était-il pas la meilleure preuve ? Malgré le rire démoniaque qui apprenait à Michael Ward que sa retraite était découverte, il n'avait pas fui ; donc, il ne se cachait pas. Mais, mais il y avait quelque chose tout de même. Quoi ?

Ne trouvant pas de réponse à cette question, Ronald finit par éteindre la lampe et, prenant le sinistre bibelot, rentra chez lui à pas lents. Il se dit qu'il ne saurait jamais puisque son père n'était plus là pour lui donner d'explications. Personnellement ça ne le regardait pas. C'était fini. Mais, il s'immobilisa soudain changé en statue : il revoyait le geste d'adieu ironique du Malais et il lui semblait de nouveau en-

tendre, venant du fond de la nuit obscure, le rire, le rire démoniaque qui le narguait, lui, Ronald.

CHAPITRE III

LE PREMIER MEURTRE

Le *Watabi*, courrier des îles, avait un itinéraire assez élastique quant à la date et à la durée de ses escales. C'était un vieux cargo mixte qui bourlinguait dans l'archipel depuis des années, quittant Singapour chaque trimestre pour accomplir son circuit et, seule, la date de son retour à Singapour et la liste des escales étaient impératives ; mais suivant les frets, le temps et l'importance des chargements, le vieux *Watabi* traçait sa route en zigzags dans l'archipel, jetant l'ancre pour quelques heures ou quelques jours dans chacune des îles malaises dont il était, tous les trois mois, la seule liaison avec le monde civilisé.

Il embarquait et débarquait des passagers de toutes classes et toutes couleurs, depuis des coolies chinois jusqu'à des rajahs malais. Quant à son chargement hétéroclite, il allait des animaux vivants aux nids d'hirondelles comestibles. Sous sa tente on se serait cru dans la tour de Babel, car on y entendait vociférer tous les dialectes et toutes les langues. Le *Watabi* était un vieux bateau craquant de toutes parts, dont les machines essoufflées comptaient d'innombrables années de service et, sur sa coque, les reprises ne se comptaient plus… Néanmoins, un accueil chaleureux attendait le vieux rafiot à chacune de ses escales, accueil que ne connaissent pas les paquebots élégants des grandes lignes. C'était justice car le courrier à bout de souffle apportait aux

petites îles éparses dans l'archipel malais les nouvelles du vaste monde.

Par un soir d'orage, le ***Watabi*** arriva devant Talete. Cette île abandonnée de Dieu et des hommes n'avait pas de wharf naturellement : le cargo mouillait au large dans la baie peu sûre. Ce soir-là, la brise était fraîche, les nuages couraient, voilant la lune et les étoiles, ce qui rendait la nuit chaude incertaine. À bord, régnait la pagaille habituelle des escales ; à la lueur des réflecteurs d'acétylène on embarquait le coprah, (le principal de ses chargements) en toute hâte.

Ronald Ward prit place dans l'embarcation portant à bord le dernier chargement. En mettant le pied sur le pont il se heurta à quelqu'un qui se retourna et dit en le regardant :

— Vous êtes bien le docteur Ward ? Le fils de ce vieux Michel ?

— Mais oui, répondit Ronald, en rendant la poignée de mains énergique.

— Moi, je suis le capitaine Barnley, commandant du ***Watabi***. Je viens seulement d'apprendre la triste nouvelle. Je connaissais beaucoup votre père et sa mort m'a donné un coup. Voulez-vous venir me retrouver dans ma chambre dès que nous aurons appareillé ?

Le capitaine Barnley parlait sur un ton brusque, hachant ses phrases :

— Je désire faire route le plus vite possible : je crois que nous aurons du sale temps, mais rien de sérieux. Pourtant j'aime encore mieux bourlinguer au large que de rester dans ce coin gluant. Kattu, le steward, vous installera dans votre cabine ; appelez-le si vous avez besoin de quelque chose.

Nous causerons tranquillement chez moi ; c'est le seul endroit tranquille : le ***Watabi*** est bourré cette fois.

— Entendu, je viendrai, dit Ronald. À tout à l'heure.

Kattu, un petit Malais tout ratatiné dans son sarong[2], multicolore, n'était pas bien beau à regarder avec ses dents et ses lèvres colorées en brun rouge par l'abus du bétel, mais il parlait couramment l'anglais et se montra plein de prévenance. « Le Tuan, dit-il, pourra avoir une cabine pour lui seul… Oui, n'avons-nous pas huit cabines, et seulement trois autres Tuans à bord ? Si le Tuan voulait choisir lui-même celle qu'il préfère ? »

Le ***Watabi***, construit sur un vieux modèle, avait ses cabines à bâbord et à tribord de ce qu'on appelait pompeusement « le salon » sur lequel elles s'ouvraient toutes. Ce salon long et étroit était encombré par deux grandes tables où l'on prenait les repas, et des fauteuils sur pivot vissés au parquet. Ronald choisit une cabine au hasard et chargea Kattu d'y installer ses bagages, puis il monta sur le pont et s'amusa à contempler le tableau toujours pittoresque des derniers moments qui précèdent l'appareillage.

On hissait les embarcations, le cabestan tournait déjà pour déraper : tout cela à grand bruit et dans une obscurité relative maintenant que les réflecteurs étaient éteints. Bientôt le cargo se mit lentement en route. Des indigènes, nus jusqu'à la ceinture, s'agitaient sur le pont à grand renfort de cris et d'exclamations : les bœufs et les poules embarqués faisaient un tintamarre effroyable, protestant contre leur inconfort, ne se doutant pas qu'ils cesseraient bientôt d'en

---

[2] Le sarong est une tunique droite comme celle des femmes annamites. (N.d.T.)

souffrir. Les cochons, eux aussi, donnaient de la voix et, perché sur un mât, un perroquet se mêlait à la cacophonie générale.

Du haut de l'avant, une voix lança un ordre auquel une autre voix répondit du pont : une cloche sonna sur la passerelle. Enfin, le ***Watabi*** prit de la vitesse et, comme il prenait de la vitesse, Ronald jeta un regard sur le rivage dont il s'éloignait et qui ne fut bientôt qu'une ligne irrégulière se confondant avec la nuit. Il se disait qu'il ne reverrait sans doute jamais plus Talete ; il n'en éprouvait aucun regret car les souvenirs qu'il en emportait n'étaient guère agréables ; il en garderait une impression d'isolement, de désolation, se mêlant au chagrin de la mort de son père. De plus l'incident de l'autre soir, ce macabre objet qui devait se rapporter à quelque mauvais souvenir de la vie de son père, avait ajouté à l'aversion que lui inspirait l'île. « Non, se disait-il, certes je n'y retournerai pas : Gourlay devenu mon associé dirigera fort bien mes affaires à ma place ; c'est un homme consciencieux. À mon passage à Singapour je chargerai mon homme d'affaires de toutes les transactions avec lui. Il n'y a plus qu'à faire une croix sur le passé. À Dieu vat… »

Une silhouette en sarong le frôla, portant à la main un plateau chargé de verres et de bouteilles : l'indigène poussa une porte qui laissa échapper un pinceau de lumière révélant l'intérieur d'un petit fumoir dans lequel deux hommes jouaient aux cartes. C'était évidemment deux des trois « Tuans » dont parlait Kattu tout à l'heure. Ronald hésita, se demandant s'il allait entrer, mais il se dit qu'il aurait bien le temps de faire la connaissance de ses compagnons de voyage ; pour l'instant il fallait attendre le capitaine Barnley qui allait descendre de la passerelle d'un moment à l'autre.

Soudain, Ronald se mit à tourmenter le lobe de son oreille… de ce geste aussi inconscient qu'habituel toutes les fois qu'il était perplexe ou inquiet. Il venait de penser, on ne sait pourquoi, à ce satané petit crâne en or, et sa dernière conversation avec Gourlay lui revenait à l'esprit.

— Vous savez bien, voyons, ce que signifie, une tête de mort, avait bougonné son associé. C'est signe de haine, signe de meurtre. C'est clair et vous feriez bien de vous méfier, mon vieux.

— La menace ne regarde que mon père, avait rétorqué le jeune homme. On n'assassine pas un mort, et je ne vois pas pourquoi je serais mêlé à cela ?

— Je n'en sais fichtre rien, grommela à nouveau Gourlay : si j'y voyais clair, je m'empresserais de vous renseigner… mais si vous voulez m'écouter, ayez l'œil ouvert et portez une arme dans votre poche.

En se rappelant ces propos, Ronald sourit comme il avait souri en répondant à son associé que désormais il allait vivre dans des pays civilisés et plus dans une île perdue. Pourtant il n'avait pas convaincu Gourlay qui affirma qu'un Malais, lorsqu'il veut se venger, ne connaît ni distances, ni barrières. Ronald alors s'était mis à rire franchement en disant qu'il ne se voyait pas courant autour du monde, poursuivi par un Malais le kriss à la main. Finalement les deux hommes se séparèrent cordialement, Gourlay insistant jusqu'au bout pour que Ronald prit ses précautions.

L'arrivée du capitaine Barnley l'arracha à ses pensées.

— Ah ! vous voici, docteur, dit le marin. Allons dans ma chambre.

Il ouvrit la porte et fit la lumière tout en disant :

— Je n'aime pas beaucoup les parages de votre Talete avec leurs bancs de coraux. Je ne voulais pas quitter la passerelle avant d'avoir pris le large. Mais je crois que cette nuit le vieux rafiot va piquer du nez dans la plume, le vent fraîchit. J'espère que vous avez le pied marin, hein ?

Il était bien amusant, le capitaine, avec cette façon de s'exprimer par phrases courtes.

— Suffisamment, répondit Ronald ; vous savez peut-être que j'ai navigué pendant trois ans, en qualité de médecin de bord ?

— Oui, oui. Votre pauvre père me l'avait dit.

Tout en parlant, le capitaine débarrassa un coffre des cartes et des papiers qui l'encombraient et en retira une bouteille et des verres.

— Tenez, mon ami, voici du bon whisky d'Écosse ; c'est un toubib qui m'a dit que le soda gonfle l'estomac. Depuis ce temps-là je bois mon whisky pur. Et vous ?

— Moi, j'y ajouterai un peu d'eau pure, répondit le jeune homme en riant.

Le capitaine Barnley le servit avec un large sourire qui éclairait son visage tanné dont le teint tournait à l'acajou ; il était petit, mince et svelte avec des yeux aussi gris que ses cheveux encore abondants. Il portait un uniforme qui n'avait rien de protocolaire car il se composait d'un veston bleu qui recouvrait son pyjama.

— À votre santé. Et maintenant, mon bon ami, parlez-moi de votre père. Il manquera à bien des gens, vous savez.

Tout le monde le connaissait dans ces parages. Pour moi c'était un ami et à mon âge on n'en a plus beaucoup. Quand Barker, mon second, est venu m'annoncer la nouvelle de sa mort ça m'a donné un coup. Je l'avais vu à mon dernier passage à Talete et nous avions causé longuement. Il m'a bien paru un peu fatigué, mais je ne le croyais pas malade et lui ne se plaignait de rien. Racontez-moi comment c'est arrivé ?

Ronald raconta alors ce qui était arrivé : la maladie subite de son père, sa propre arrivée deux semaines après la mort de Michael Ward et enfin tous les détails donnés par Gourlay.

Le capitaine écouta en silence, puis dit brusquement :

— Figurez-vous que j'avais mis de côté quelque chose que je voulais montrer à votre père : il y a de quoi vous donner le frisson. Tenez. C'est une coupure de journal que je garde depuis Singapour ; l'affaire dont il s'agit est vieille de six semaines, mais elle n'en est pas moins horrible.

Ronald lut l'article en question, mais ce qu'il lut l'impressionna au point que les lettres se mirent à danser devant ses yeux. Il relut :

MEURTRE À LONDRES D'UN EXPLORATEUR CÉLÈBRE
BIEN CONNU DANS NOTRE VILLE

Une dépêche de Londres nous apprend que sir Henry Maclin-Clyne a été assassiné la nuit dernière dans sa demeure de Londres. Il a été poignardé en plein cœur. Deux faits fort étranges accompagnent ce crime : le premier est un éclat de rire strident, aigu, qui a réveillé la domestique au milieu de la nuit ;

le second est la trouvaille d'une petite tête de mort en or que sir Henry serrait entre ses doigts crispés.

On n'a aucun indice sur les causes de cet affreux meurtre. Scotland-Yard a chargé un de ses meilleurs spécialistes, l'inspecteur Mallory, de faire l'enquête.

La main de Ronald ne tremblait pas en rendant la coupure, mais son cerveau était en ébullition. Il se souvenait de l'avertissement de Gourlay : « Un Malais, lorsqu'il veut se venger, ne connaît ni distances, ni barrières »…

Il n'y avait pas une heure qu'il avait quitté Talete et voici encore ce maudit crâne qui s'évoquait.

Comment cet objet se trouvait-il à deux endroits à la fois ? Il devait y avoir un lien entre ces deux incidents. Un lien de sang, de crime. Ronald se ressaisit : une impulsion le poussait à se confier au vieux Barnley qui sirotait son whisky en face de lui.

Savait-il quelque chose au sujet de ces damnées têtes de mort ? L'insistance des conseils de Gourlay lui revint à l'esprit, commandant la prudence. Il domina son impulsion.

— Ça vous donne la chair de poule, disait le capitaine en repliant la coupure du journal. La chair de poule, je vous dis, moi.

La voix ferme et tranquille de Ronald s'éleva :

— Vous avez bien raison, capitaine, mais dites-moi, qu'est-ce qui vous a inspiré l'idée de porter cette nouvelle à mon père ? En quoi ça pouvait-il l'intéresser ? Il n'est pas mêlé à cette mort ?

— Grand Dieu ! non, s'exclama Barnley, mais j'étais sûr qu'il serait désolé par la nouvelle puisqu'il connaissait si bien sir Henry.

— Je l'ignorais, répondit Ronald.

Très étonné, le capitaine regarda le jeune homme :

— Vous l'ignoriez ? Mais voyons, vous saviez bien que sir Henry était passager sur le *Vautour* pendant la dernière traversée que votre père a faite avec son bateau ? Juste avant de s'installer à Talete ?

— Je n'en savais rien, répéta Ronald. Il y avait deux ans que je n'avais pas vu mon père et, comme vous le savez, il n'était pas bavard dans ses lettres ; celles que je recevais de lui étaient toujours fort brèves. En tout cas, il n'a jamais mentionné le nom de sir Henry. Et que faisait ce dernier à bord du *Vautour* ?

— Il l'avait affrété pour son usage personnel. Tout le monde sait ça à Singapour.

— Pourquoi l'avait-il affrété ?

Le capitaine haussa les épaules :

— Sir Henry passait son temps à courir après des insectes, des vieilles poteries, il faisait des fouilles, étudiait les mœurs des indigènes, que sais-je, moi. C'était un de ces savants maniaques, mais universellement connu et estimé.

— Mais pourquoi sir Henry a-t-il choisi précisément le *Vautour* pour son expédition ? Connaissait-il déjà mon père ?

— Pas du tout. Je peux vous dire exactement comment ça s'est passé. Deux planteurs de ce pays, Tom Gresham et

Andrew Robb, avaient décidé de financer l'expédition de sir Henry qu'ils avaient connu en Angleterre ; ils s'intéressaient, eux aussi, au même genre de recherches scientifiques et avaient persuadé l'explorateur que l'archipel malais serait une mine de trouvailles, avec son tas de petites îles même pas marquées sur les cartes, où pas un blanc n'a jamais mis le pied. Robb et Gresham déclarèrent ensuite à sir Henry qu'il n'y avait qu'un seul navigateur connaissant toutes ces régions-là par cœur et capable de conduire l'expédition : le capitaine Michael Ward, commandant du ***Vautour***. Votre père ne s'intéressait pas à ce genre de recherches, mais on lui offrait des conditions si avantageuses qu'il finit par accepter.

— Je comprends maintenant, dit Ronald. L'expédition a-t-elle été fructueuse ?

— Je crois que oui, mais le ***Vautour*** est revenu sans son second, un certain Bob Rankin, si je me rappelle bien.

Ronald continuait à tâter prudemment le terrain.

— Qu'est-il arrivé à ce Rankin ?

— Je n'ai pas pensé à le demander à votre père ; il a dû tomber malade et mourir, sans doute. Ce sont des choses qui arrivent, même sur un bateau, dit le capitaine avec un petit sourire.

— Bien sûr, bien sûr, répliqua Ronald en refusant le cigare que Barnley lui offrait : celui que fumait le capitaine sentait fort mauvais.

Il reprit le cours de ses questions :

— Les deux planteurs dont vous parliez habitent sans doute à Singapour ?

— Non, ils sont installés chacun dans une des Îles de l'archipel : si vous voulez les voir à notre passage, nous pourrons nous enquérir de leur adresse à Singapour : vous aurez tout le temps.

Le capitaine ajouta en riant :

— Je ne sais pas s'ils auront grand'chose à vous dire sur votre père, mais vous pouvez être sûr qu'ils vous entrepren-dront au sujet de leurs fouilles, des vieilles poteries et tout le fatras qu'ils ont en tête. Vous verrez.

Tout en allumant sa cigarette, Ronald se disait qu'il n'avait qu'un seul désir en cet instant : avoir un entretien avec ces deux hommes, devrait-il pour cela faire le tour de toutes les îles de l'Archipel… Il changea de sujet :

— Nous verrons bien quand nous y serons. Pour le moment passons notre temps agréablement sur votre bateau. À propos, capitaine, Kattu m'a annoncé qu'en dehors de moi vous aviez trois autres passagers de première sur le ***Watabi***. J'en ai déjà entrevu deux au fumoir. Ils débarqueront sans doute à Singapour ?

— Oui. C'est sûrement Grayson et Hillwood que vous avez aperçus ; Hillwood c'est le grand, le marchand de perles. Quant à Grayson, il dirigé une plantation dans l'île de Motu. Tous les deux sont de braves types qui ont déjà pris passage à mon bord. Ils vous plairont.

— Tant mieux. Et le troisième ?

— Oh ! celui-là… Il aura sûrement besoin de vos soins, mon bon docteur.

Ronald interrogea le capitaine du regard.

— La boisson… dit ce dernier en secouant la tête. Gin, whisky, toute la séquelle : il nous donnera du mal, ce type-là, pendant la traversée, je vous fiche mon billet. Il s'appelle Tresham. Il s'est embarqué à Pabao il y a trois jours et depuis il n'a pas mis le nez en dehors de sa cabine. Sa porte reste fermée à clef. Seul un steward indigène peut consentir à servir un ivrogne. La cabine doit être dans un joli état.

— Vous ne passez pas l'inspection tous les matins ? Ce serait une occasion pour jeter un coup d'œil chez lui, insinua Ronald.

Le capitaine Barnley faillit s'étrangler avec son whisky :

— Nous prenez-vous pour un paquebot de grandes lignes qui s'offre des inspections quotidiennes ? Si personne ne s'en plaint dans son voisinage, cet idiot peut s'enfermer pour tomber ivre mort, tant qu'il voudra. Ça le regarde.

Pour l'instant Tresham n'intéressait pas le médecin : on verrait plus tard s'il aurait besoin de soins. Il y avait autre chose à demander au capitaine et il n'allait pas se laisser distraire par les histoires du passager ivrogne.

— En mettant de l'ordre dans les affaires de mon père avant de quitter Talete, dit-il, j'ai appris qu'il a confié des papiers et documents importants à son homme d'affaires de Singapour. C'est un certain Peter Sarlow : le connaissez-vous, capitaine ? Mon père semblait avoir grande confiance en lui ; il l'a même nommé son exécuteur testamentaire.

— Il ne pouvait mieux tomber, assura chaleureusement Barnley. Vous vous entendrez très bien avec Peter Sarlow.

— Tant mieux, parlez-moi un peu de lui.

— Oh ! c'est quelqu'un que Sarlow, je vous assure. Il possède d'abord une des plus grosses fortunes de Singapour ; j'ignore s'il est né dans cette ville, mais je l'y ai connu débutant dans les affaires il y a assez longtemps. C'était alors un tout jeune homme ; non pas qu'il soit vieux maintenant ; il doit avoir dans les trente-cinq ans. Il est armateur et possède pas mal de bateaux. Un drôle de petit bonhomme, un noiraud avec des yeux vifs qui semblent vous transpercer, et d'une activité étonnante. Il prend passage très souvent sur l'une de ses goélettes. Il représente aussi de grandes firmes anglaises et, comme c'est le cas pour votre père, il fait fonction d'homme d'affaires pour ses vieux amis. Je ne connais pas un homme à Singapour jouissant d'une réputation aussi excellente que la sienne ; de plus il a une grande influence sur…

Le capitaine fut interrompu par le son d'un rire, d'un rire strident, atroce, venant de l'autre bout du bateau. Le rire fut suivi d'un cri déchirant.

Les deux hommes, blêmes, se dressèrent en se regardant, pendant un court instant, en silence.

— Mon Dieu ! s'exclama le vieux capitaine, d'une voix étranglée.

Puis il se précipita hors de sa cabine, suivi de Ronald.

CHAPITRE IV

LE CRI

Encore cet éclat de rire, diabolique… Quand on l'avait entendu une fois, il était inoubliable. Ronald serrait les dents en courant sur les talons du capitaine : il ne doutait pas que le rire qu'il venait d'entendre – ici sur le ***Watabi*** – était le même rire infernal qui avait déchiré ses oreilles un soir à Talete, – le même que Gourlay avait entendu, – le même certainement qui avait retenti dans cette autre nuit de Londres où sir Henry Maclin-Clyne avait trouvé la mort.

La porte du fumoir s'entr'ouvrit à leur passage, laissant passer une raie de lumière sur le pont, et deux têtes se penchèrent, inquiètes : c'étaient Hillwood et Grayson.

— C'est vous, capitaine ? cria l'un d'eux. Qu'est-ce qu'il y a ? Qui donc a crié ?

Questions oiseuses. La chose venait de se passer, il n'y avait pas vingt secondes : comment le capitaine aurait-il pu savoir ? S'il courait ainsi sur le pont, c'était pour aller aux renseignements, de toute évidence. Mais questions naturelles, que tout le monde pose dans ces cas-là. Ronald eut un faible sourire en constatant que la moindre circonstance, la plus futile, pouvait le frapper en un moment pareil…

Le capitaine, qui cherchait le panneau de descente, ne répondit même pas aux curieux ; Ronald le suivait de près et

se rendit compte que Grayson et Hillwood s'engageaient à leur suite en trébuchant dans l'échelle de descente.

Le salon des passagers était dans l'obscurité.

— Kattu… hurla le capitaine. Où es-tu, nom d'un chien ? Pourquoi tout est-il éteint ?

Il n'y eut pas de réponse. Barnley jurait, tout en cherchant le commutateur. Enfin les lampes s'allumèrent et les quatre hommes regardèrent autour d'eux. On ne voyait dans le salon aucun signe de désordre. Ce fut le plus grand des passagers du fumoir, le marchand de perles, que Ronald avait identifié pour Hillwood, qui parla le premier :

— Le bruit ne venait pas d'ici, dit-il.

— Je ne crois pas non plus, affirma également Grayson. Il m'a semblé que ça venait de l'entrepont, mais avec ce vent on ne se rend pas bien compte.

C'est à ce moment que Ronald eut son attention attirée par les couleurs vives d'un morceau de cotonnade à fleurs qui dépassait entre deux fauteuils à l'autre bout de la longue table. Il reconnut instantanément l'étoffe : le sarong malais de Kattu, parbleu. Il pressa le bras du capitaine et se précipita sous la table en rampant entre les fauteuils. Ce n'était pas seulement le sarong de Kattu, mais le pauvre Kattu lui-même. Ronald craqua une allumette car on y voyait mal sous cette table : ce qu'il aperçut n'était pas un spectacle plaisant et une seconde d'examen lui suffit. Il se redressa :

— C'est bien Kattu, dit-il, que l'on a assommé d'un coup sur le crâne. Il est mort.

— Par exemple ! s’exclama le capitaine. Encore un coup d’un de ces damnés Malais devenu fou furieux. Nom de… Je leur montrerai que mon bateau n’est pas un bouge.

— Ce n’est pas Kattu que nous avons entendu crier, dit lentement Ronald.

Le capitaine le fixa, perplexe :

— Que voulez-vous dire ?

Ronald eut un mouvement d’épaules.

— Parce que Kattu était déjà mort lorsque nous avons entendu ce cri étrange : voyez-vous, capitaine, le coup était mortel et on ne crie pas après la mort. Or il n’y a pas deux minutes que nous avons entendu le cri : il y a impossibilité matérielle qu’en ces deux minutes, le meurtrier ait eu le temps de tuer, de traîner et de cacher le corps là-dessous, puis de se sauver.

— Depuis combien de temps croyez-vous que Kattu est mort ? s’enquit Grayson.

— Je n’en sais rien, mais il n’y a pas très longtemps puisque le corps est encore tiède.

Tous se taisaient. Ce fut encore Grayson qui rompit le lourd silence au bout d’un instant :

— Alors c’est dans ce salon qu’on doit l’avoir tué ? suggéra-t-il.

— C’est ce que je crois, répliqua Ronald.

Grayson indiqua du doigt la porte d’une des cabines :

— Mais alors, ce type qui habite là, – comment l'appelez-vous ? Tresham ? – il devrait avoir entendu ?

— Bah ! pensez-vous, bougonna le capitaine, il doit être encore ivre mort dans sa cabine. Kattu m'avait raconté qu'il était plus plein que jamais. Mais attendez un peu ; je vais bien le réveiller, moi, dussé-je démolir la porte.

Barnley tambourina sur la porte de la cabine en question. Pas de réponse. Alors, le capitaine tourna brusquement la poignée de cette porte qui s'ouvrit sans peine.

— Tiens, pour une fois il n'est pas enfermé, murmura le capitaine. Tresham, appela-t-il, vous êtes là ?

Les traits de Ronald se durcirent comme il se penchait dans la porte derrière Barnley. Pressentiment ou quoi, mais il eut de suite le sentiment d'un nouveau drame. Le capitaine fit un pas en avant, puis, se recula brusquement, en jetant une exclamation étouffée. Il passa la main sur son front. La porte en s'ouvrant masquait la couchette.

— Que se passe-t-il ? demanda le jeune homme.

— Regardez vous-même, murmura la voix enrouée du marin.

Ronald entra ; sa profession l'avait suffisamment familiarisé avec la mort, pour qu'il gardât son sang-froid quel que fût le spectacle, mais cette fois il y avait quelque chose de plus que cela. Ronald fut envahi par une pensée effrayante. N'était-ce pas la scène qu'il contemplait en ce moment que décrivait l'article du journal lu tout à l'heure, et non pas l'assassinat de sir Henry ? Le rire abominable, le coup de poignard, cette main qui serrait un objet invisible… Cela devenait hallucinant.

Il se domina et se pencha au-dessus de la couchette : le corps gisait dans une mare de sang ; le visage offrait une expression de terreur abjecte. On eût dit que le bras gauche, dont la main serrait quelque chose, avait été soigneusement tiré hors de la couchette pour être mis bien en évidence. Ronald dit au capitaine :

— Un coup de poignard dans le dos.

Les yeux du capitaine étaient rivés sur le bras pendant hors du lit. Il le désigna à Ronald qui inclina la tête, puis prit la main. Oh ! il savait déjà ce qu'elle tenait. Doucement il ouvrit les doigts serrés et en sortit un petit crâne en or. Un coup d'œil lui suffit pour constater que c'était la réplique exacte de celui qu'on avait déposé sur la table de son bungalow, à Talete. Sans parler il tendit l'objet au commandant du ***Watabi***.

Celui-ci le prit et, sans mot dire, le mit dans sa poche, puis d'un geste machinal il s'écarta pour laisser pénétrer Grayson et Hillwood. Ce dernier, après un regard jeté sur la couchette, se détourna avec une exclamation horrifiée, mais Grayson vint se pencher au-dessus du cadavre.

— Dites-moi, capitaine, c'est bien Tresham que vous appelez ce type ?

— Oui, Tresham.

— Pas du tout, affirma énergiquement Grayson : il ne se nommait pas plus Tresham que moi. C'est Gresham. Tom Gresham qui est là.

Ce nom… Tom Gresham… Le ***Vautour***… Sir Henry… Ronald sentit la tête lui tourner. Un coup d'œil au capitaine lui suffit pour comprendre que lui aussi avait fait le même

rapprochement. Barnley demeurait immobile, bouche bée. Ronald se tourna vers Grayson :

— Vous en êtes certain ? Absolument certain ?

Le jeune homme ne reconnaissait pas sa propre voix.

— Si j'en suis certain ? répliqua résolument Grayson. Ce n'était pas un ami intime mais il y a des années que je le connais et je le rencontrais tout le temps à Singapour, quand il y venait.

— Où habitait-il en réalité ?

— Je ne pourrais pas vous le dire ; je ne le connaissais pas bien, je vous le répète ; j'ai su autrefois le nom de l'île où il vivait, mais je ne m'en souviens plus. On m'avait dit qu'il était parti faire une expédition scientifique en compagnie d'un savant, un gros bonnet anglais. Sir… Sir quelque chose. Mais depuis je n'ai plus entendu parler de lui.

Il jeta à contre-cœur un nouveau regard sur la couchette, puis annonça :

— Et maintenant que je vous ai dit tout ce que je sais, si vous le permettez, j'aime mieux m'en aller d'ici…

Les quatre hommes sortirent de la cabine un à un, et le capitaine ferma la porte à clef.

Il s'adressa ensuite à Hillwood et Grayson :

— Messieurs, je désire que cet événement reste caché aux indigènes que nous avons à bord : avant le jour il m'est impossible de faire les recherches nécessaires. De plus, si nous voulons mettre la main sur l'auteur de ces abominables crimes, il faut lui laisser croire que nous ne les avons pas en-

core découverts. Pour cela je vous demanderais de veiller que les autres stewards du ***Watabi*** ne vous entendent pas en parler entre vous. Quant à vous, docteur, je vous serais obligé de venir me rejoindre là-haut dans ma cabine dès que j'aurai mis mes officiers au courant et fait enlever le corps de Kattu. J'aurais un mot à vous dire.

— Bien, capitaine, répondit Ronald. En attendant je vais me mettre à la recherche de ma cabine. Je ne sais plus bien laquelle c'est.

— Voici la mienne et voici celle de Grayson, dit Hillwood à titre de renseignements. Cela vous aidera à circonscrire vos recherches.

Ronald remercia et les deux autres s'empressèrent de prendre le chemin du fumoir dans l'intention de boire une bonne dose d'alcool afin de se remettre de leurs émotions.

Procédant par élimination, Ronald trouva sa cabine qui était la seconde après celle du malheureux Gresham. Il ouvrit, tourna le commutateur et referma sa porte à clef. Il se sentait le cerveau extraordinairement lucide, calme, tandis qu'il réfléchissait à cette situation si obscure, luttant contre l'inconnu. Avec un sourire d'amertume il repassait en esprit les propos de Gourlay et ses recommandations. Il défit sa valise, en sortit son revolver qu'il vérifia et arma soigneusement ; puis il le glissa dans sa poche. Se penchant, il retira la petite boîte en bois, celle qui portait l'adresse de Michael Ward…

Il attendit un quart d'heure, puis alla rejoindre le capitaine qu'il trouva debout, les sourcils froncés, la face contractée, en train de relire la coupure du journal relatant le meurtre de sir Henry.

— Il se passe de vilaines choses à mon bord, mon garçon, dit-il d'un air sombre, mais n'allez pas croire en me voyant ici que je sois en train de me tourner les pouces. Il faut, ainsi que je viens de le dire tout à l'heure, laisser croire à l'assassin que nous n'avons rien découvert encore. J'ai mis mes officiers au courant ainsi que le maître d'équipage : ce dernier est un indigène mais je suis absolument sûr de lui ; il a déjà commencé à faire des recherches discrètes parmi les passagers indigènes. Si d'ici le jour il n'a pas mis la main sur le salaud qui a fait ça, je prendrai d'autres mesures. Mais c'est autre chose dont je veux vous parler, mon garçon. En vous montrant tout à l'heure cette coupure de journal, je ne pensais pas qu'il puisse y avoir une relation quelconque entre le meurtre de sir Henry et le ***Vautour***, mais, j'ai changé d'avis. Le malheureux que nous venons de trouver mort est précisément Gresham, et toutes les circonstances de sa mort sont identiques à celles de sir Henry. Il ne peut y avoir de doute.

— Pour moi, capitaine, il n'y en pas eu dès l'instant que j'ai su la présence de sir Henry sur le ***Vautour***, déclara Ronald.

Le capitaine le fixa, très étonné :

— Je ne comprends pas bien ?

Ronald sortit de sa poche la petite boîte et la tendit à Barnley qui, la prenant, en ôta le couvercle.

— Dieu tout-puissant… s'exclama le pauvre Barnley, les yeux hors de la tête.

— Je ne vous en avais pas parlé encore, dit le jeune homme, parce que… Enfin, c'est toute une longue histoire : écoutez-la !

Le capitaine du ***Watabi*** écouta, en effet…

— Mon petit, dit-il d'une voix sourde, ces gens-là avaient l'intention de tuer votre père comme ils ont tué les autres ; je me demande même pourquoi ils n'ont pas commencé par lui ?

— Je ne trouve qu'une seule réponse à cela, répondit Ronald avec amertume, c'est qu'ils désiraient, par un raffinement de cruauté, le torturer à petit feu en supprimant les autres un à un, laissant ainsi une épée de Damoclès suspendue sur sa tête.

Le capitaine serra les poings :

— Oui, ce doit être quelque chose comme ça. Mais, dites-moi, il reste encore un des compagnons de voyage de votre père : Andrew Robb. Sa vie est menacée à lui aussi ?

Ronald fit un geste affirmatif et Barnley poursuivit :

— Et Bob Rankin, le second de votre père ? Celui qui n'est pas revenu du voyage ? Que faut-il penser ?

La main du jeune homme tirailla une fois de plus son oreille.

— Oui, oui… Tout tourne autour de ce dernier voyage du ***Vautour***. Mais pourquoi, pourquoi ?

Les deux hommes se regardèrent d'un air soucieux.

— Tâchons d'y voir un peu clair, dit soudain Ronald. En me parlant de la traversée du Vautour vous avez dit que vous ne saviez pas le nom des îles où Gresham et Robb habitaient. Commençons par le premier : pensez-vous qu'installé

à Pabao (d'où il a embarqué sur le ***Watabi***) il y vivait en se cachant sous le nom de Tresham ?

— Je suis sûr que non, et voici pourquoi. Un planteur de ma connaissance, qui vit à Pabao, m'a raconté l'histoire suivante : deux ou trois heures avant que le ***Watabi*** mouille devant Pabao on a vu arriver une pirogue indigène dans laquelle Tresham ou Gresham – à votre choix – était embarqué. Il a débarqué sur la plage de Pabao, avec ses bagages, s'est couché par terre, dans un état d'ivresse manifeste et a attendu le ***Watabi*** sur lequel il a fallu presque le porter. J'ajoute que personne ne sait d'où venait cette pirogue.

— Alors, ne parlons plus de Pabao, mais nous ne sommes pas plus avancés. Lorsque Gresham a embarqué, aviez-vous d'autres passagers de première ?

— Non, Grayson et Hillwood ne nous ont rejoints qu'à Matou.

— Pendant ce temps Gresham (donnons-lui son vrai nom) n'a pas quitté sa cabine ?

— Pas bougé.

— Vous n'avez rien pu tirer de lui en dehors de ce nom de Tresham ?

— Il n'était pas en état de prononcer un seul mot quand il est monté à bord, grommela Barnley d'un air dégoûté, et ça a été de mal en pis ensuite. Kattu m'avait dit que cet homme était presque inconscient. J'ai su son nom parce qu'il était inscrit sur son billet.

— Son ivresse était peut-être feinte, dit Ronald d'un air songeur.

Le capitaine sursauta :

— Comment ? Que dites-vous ?

— Ceci : cet homme avait toute sa connaissance au moment où on l'a tué, il était en état de comprendre ce qui lui arrivait ; n'avez-vous pas remarqué l'expression de terreur de son visage ? Le cri que nous avons entendu, capitaine, a été poussé par Gresham. Il buvait peut-être, mais je commence à croire qu'il se servait de la boisson comme d'un prétexte pour ne pas se mêler à la vie du bord. Que savait-on de lui sur le ***Watabi*** ? Un faux nom, c'est tout. Nous savons maintenant que le ou les expéditeurs des têtes de mort avaient juré de le tuer ; il en était sûrement prévenu et faisait des efforts désespérés pour échapper à leur poursuite. Avait-il reçu lui aussi le crâne en or ? Je le crois. En tout cas, il ne leur a pas échappé, malgré la fuite.

— Ce n'est pas moi qui lui reprocherais d'avoir eu la frousse, s'écria le capitaine avec emportement. Tout ceci a quelque chose de satanique. On trouve deux hommes assassinés et chacun d'eux serre dans sa main une petite tête de mort et cet objet a dû être déposé après leur mort, à ce que raconte le journal. En votre qualité de médecin, dites-moi, est-ce possible ?

— Parfaitement, répliqua Ronald. Aussitôt après la mort, les muscles restent assez souples pour conserver la position dans laquelle on les place. Mais pourquoi choisir une tête de mort pour servir d'avertissement et quelle en est la signification, je me le demande…

Ils examinèrent les deux crânes en les soupesant : malgré leur dimension, ils n'étaient pas légers.

— De l’or massif, murmura le capitaine, « ils n’ont pas regardé à la dépense.

Il rendit l’un d’eux à Ronald et fourra l’autre dans sa poche. Puis il dit :

— Je me demande, primo : comment le type qui l’a tué savait-il que Gresham embarquerait sur le ***Watabi*** ? Secundo : en quelle qualité l’assassin s’y est-il embarqué, lui aussi ?

— Je n’en sais fichtre rien, et je me pose les mêmes questions que vous. Mais à mon tour : est-ce le même personnage qui aurait exécuté à la fois sir Henry et Gresham ? (Je vous ferai remarquer qu’il a eu tout le temps de revenir d’Angleterre.) Ou bien avons-nous affaire à une bande organisée qui possède des affiliés partout ? À quelque société secrète ?

— Qu’ils aillent tous au diable, riposta Barnley excédé. Mais je donnerais volontiers une année de ma solde pour mettre la main sur le fils de chien qui a déshonoré mon bateau. Il a fait son coup pendant l’appareillage quand tout le monde se trouvait sur le pont : personne en bas, sauf mon pauvre Kattu, et celui-là, il a vite fait de lui fracasser le crâne et le fourrer sous la table.

« Il va ensuite, avec un instrument approprié pousser la clef de la porte de Gresham : en passant je vous apprends que j’ai trouvé cette clef tombée à terre. Il le tue, nous entendons le cri poussé par le malheureux et pendant que nous accourons il s’échappe. Ce misérable est à bord, et comme en dehors de nous deux, de mes officiers et des deux autres passagers, il n’y a sur le ***Watabi*** que des indigènes, c’est l’un d’eux. J’en suis certain. Le cochon…

« Et vous allez voir ce que vous allez voir, mon garçon : vous parliez d'inspection tout à l'heure ? Eh bien ! vous allez assister à celle que je vais passer dès qu'il fera jour et vous verrez ce que c'est qu'une tempête.

Le capitaine se leva et arpenta la cabine, les poings serrés. Il continua :

— Nous en avons pour quarante-huit heures avant de toucher terre, et si le maître d'équipage n'a pas mis la main sur le misérable, je les inspecterai, moi, ces damnés indigènes. Je les inspecterai un à un et d'une manière qui fera trembler le coupable. Et maintenant, mon petit docteur, nous avons suffisamment tourné et retourné la question. Il n'y a plus rien à gagner à palabrer. Allez dormir et si le misérable est pris je vous enverrai chercher. Sinon, rendez-vous sur le pont à l'aurore. Vous verrez de quel bois se chauffe un capitaine qui veut sauver l'honneur de son rafiot.

Il offrit un dernier verre de whisky et ils se séparèrent avec un bref « bonne nuit ».

Avant de descendre, Ronald s'arrêta un instant sur le pont ; la brise avait fraîchi et le ***Watabi***, ainsi que le prévoyait son capitaine, commençait à piquer du nez dans les vagues. À pas lents le jeune homme regagna sa cabine, essayant de mettre un peu d'ordre dans le chaos de ses pensées. Malgré toutes les bonnes raisons qu'il se donnait pour se persuader que personnellement il n'avait rien à voir dans ce drame, il vérifia soigneusement la fermeture de sa porte et mit son revolver sous son oreiller avant de se laisser aller au sommeil.

Lorsqu'il s'éveilla il faisait grand jour, mais pourquoi avait-il la sensation que quelque chose l'avait fait brusque-

ment sauter du lit ? Était-ce en rêve qu'il venait d'entendre encore l'affreux rire démoniaque ? Non. Non, ce n'était pas un rêve, le rire arrivait par le hublot. Il en était certain. Debout contre son lit, Ronald regarda autour de lui avec des yeux encore embués de sommeil. Il vit, lancé par le hublot, un objet qui alla rouler presque à ses pieds. Incapable de faire un mouvement, le jeune homme reconnut dans cet objet une petite tête de mort, dorée…

Alors, venant de la coursive où s'ouvrait le hublot, une voix moqueuse, méchante, dit en anglais mais avec l'accent indigène :

« Le père a échappé à son sort, mais le fils n'y échappera pas, lui… »

Secouant sa torpeur, Ronald saisit son revolver, bondit vers la porte et se précipita au dehors. Une odeur âcre le saisit à la gorge mais il n'y prêta pas attention. Il s'agissait bien d'odeurs…

Il grimpa l'échelle du pont et aperçut une silhouette blanche qui courait vers l'avant. Ronald bondit, la rattrapa et, saisissant l'individu par la nuque, lui enfonça son revolver dans les côtes. À sa grande surprise, ce fut une voix d'anglais qui grommela, furieuse :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous me voulez, vous ?

Ronald desserra son étreinte et écarquilla les yeux.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il assez embarrassé.

— Comment, qui je suis ? Mais je suis le premier mécanicien du bord, imbécile. Voilà qui je suis, espèce d'idiot. Et il y a le feu à bord. Vous ne comprenez pas ? C'est encore ce sacré chargement de paille humide qui brûle dans la cale. Grâce à la fumée, on ne peut plus déjà communiquer avec l'arrière. Ces maudits indigènes foutent déjà le camp comme des rats. Venez avec moi sur la passerelle, ou fichez-moi la paix, mais il faut que je parle au capitaine.

CHAPITRE V

LA PANIQUE

On ne saura jamais si le maître d'équipage du ***Watabi*** réussit dans ses recherches et le capitaine Barnley ne passa plus jamais d'inspections.

Au petit jour, le pont du ***Watabi*** n'était plus qu'un pandémonium de créatures terrifiées et hurlantes ; les indigènes se pressaient sur les gaillards d'avant et d'arrière. Dans un tumulte de cris d'effroi, les femmes sanglotaient, les enfants se cramponnaient à leur mère, les hommes se bousculaient autour des palans des embarcations. Quand le jour parut tout à fait, la chaufferie était depuis longtemps intenable, les machines stoppées, les pompes sans pression, et le vieux cargo n'était déjà plus qu'une épave ballottée par la houle. Au moment même où le soleil perçait les nuages, l'écoutille de la grande cale céda, laissant passer une éruption de flammes et de fumées âcres en même temps que se répercutait dans la coque du bateau l'éclatement des cloisons étanches cédant l'une après l'autre. Ce fut alors la panique, et la panique sur un navire portant deux ou trois cents indigènes ça n'est pas beau. Tout ce que pouvait faire le sang-froid d'un chef, tout ce que permettaient l'autorité des officiers et la discipline des quelques blancs, le capitaine Barnley l'avait tenté depuis le moment où l'incendie avait éclaté. Depuis deux heures avec les deux maîtres d'équipage, le capitaine d'armes indigène et les mécaniciens, il avait lutté pour calmer les Malais. Avec ce petit groupe de braves gens

grossi de Ronald, de Hillwood et de Grayson, il avait essayé de descendre dans la chaufferie pour entretenir la pression et faire fonctionner les pompes, mais ils durent abandonner la lutte, à demi asphyxiés.

À ce moment, le capitaine réunit sur la passerelle le petit groupe composé des trois passagers de première, à moitié morts de fatigue, et leur ouvrit son cœur :

— En ce qui concerne le navire, dit-il, nous pourrions encore tenir des heures, mais le danger immédiat qui nous menace c'est la panique de ce troupeau de brutes, là à l'avant. Le maître d'équipage vient de m'annoncer qu'il ne les a plus en main : ils commencent déjà à réclamer les embarcations. Ce serait une folie. On ne peut pas embarquer tout le monde, elles seraient pleines jusqu'au bord et chavireraient par la mer qu'il fait. Il sera temps d'y penser quand il fera plus calme, ce qui ne tardera pas, car le vent commence à tomber.

« Messieurs, vous savez ce que vous avez à faire : vous êtes armés et dès que vous verrez ces idiots se précipiter vers les bossoirs pour mettre les canots à la mer, tirez sans la moindre hésitation : mieux vaut en tuer quelques-uns que de les voir se noyer tous. Notre seule chance de salut est de conserver jusqu'au bout l'ordre et la discipline. Je ne peux compter que sur vous, messieurs, car en dehors de mon maître d'équipage, je n'ai aucune confiance dans mes marins indigènes. C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Ronald, appuyé sur la rambarde, avait écouté, mais dans sa tête, il y avait un bourdonnement et tout tournait autour de lui. Sa pensée confuse ne voulait pas se fixer. Ses yeux rougis par la fumée picotaient douloureusement et le sang coulait de la blessure de son épaule gauche. Les paroles du

capitaine tournoyaient dans son cerveau. Oui, oui, mais comment Barnley avait-il oublié qu'il fallait rechercher l'assassin ? Comme c'était drôle ! La douleur de l'épaule lui rappela le coup de poignard reçu tout à l'heure. Peu de chose, cette blessure, l'arme n'avait pénétré que dans la chair. Sorti de l'ombre, l'individu avait frappé puis disparu… Il avait de la suite dans les idées décidément…

Encore chancelant, Ronald alla prendre le poste que le capitaine lui avait assigné : il devait surveiller l'échelle montant du pont à la passerelle.

Et puis… la panique commença…

Une nuée de visages sombres et grimaçants se lança à l'assaut de l'échelle. Ronald entendait le capitaine Barnley tantôt sévère, ordonnant, menaçant, tantôt paternel, comme s'il parlait à des enfants. Puis ce fut le premier coup de revolver, celui du capitaine. Une foule hurlante sembla tout envahir, les couteaux étaient brandis. Le capitaine avait tiré en l'air, espérant faire peur, mais le troupeau ne savait plus ce qu'il faisait. On ne raisonne pas avec les animaux de la jungle déchaînés. Ils approchaient des embarcations maintenant. Ronald aperçut un bras noir tenant un couteau qui se balançait. Pendant l'espace d'une seconde, son regard rencontra celui de l'indigène qui le menaçait : l'assassin de Gresham sûrement. C'était un Malais, nu jusqu'à la ceinture et son regard brillait d'une haine farouche, implacable. Le fanatique, en fureur, allait lancer son couteau et Ronald voulut tirer mais il fut prévenu par le capitaine. L'indigène tourna sur lui-même et tomba : l'instant d'après il était piétiné par ses propres compagnons.

— En voilà toujours un qui ne lancera plus son sale joujou, grommela le capitaine. Courage, Ronald, tirez dans le tas. Il n'y a pas d'autre moyen.

Les couteaux volaient de toutes parts, les revolvers claquaient, au milieu des hurlements et des jurons. Des formes humaines entremêlées se battaient à terre pendant que d'autres se hissaient sur leurs corps.

La lutte ne pouvait durer : sept blancs et le maître d'équipage seuls, contre une meute hurlante qui courait frénétiquement à sa perte, croyant chercher le salut…

Soudain le capitaine Barnley s'affaissa, ouvrant les bras, poussa un long soupir et ferma les yeux à jamais. C'est alors que Ronald fut saisi d'une fureur aveugle ; n'ayant plus de cartouches, il se servit de son revolver pour taper sur les indigènes à coups de crosse. Un grand diable paraissant exécuter une danse grotesque lui lança un espar à la tête. Ronald fléchit les genoux, tomba et la horde tout entière lui passa sur le corps. Il perdit conscience. Revenant à lui très lentement, il sentit une douleur sourde à la tête, mais que signifiait ? Quel était ce silence étrange ? Pas un son, pas une voix. Il n'entendait que le ronflement des flammes et les cris aigus des animaux brûlant dans leurs cages. Était-il resté seul à bord ? Incroyable. Se dressant sur le coude, il regarda autour de lui : comment avait-il glissé de la passerelle sur le pont ? Les marches de l'échelle étaient couvertes de cadavres enchevêtrés. Les flammes s'approchaient peu à peu et Ronald frissonna, souhaitant perdre de nouveau connaissance pour ne pas voir venir la mort. Soudain il se frotta les yeux : rêvait-il ? Il apercevait à quelques pas de lui le corps du Malais qui l'avait attaqué et qu'il croyait tué par la balle du capitaine : l'homme vivait encore malgré ses yeux clos ;

ses lèvres esquissaient des mots. Ronald se leva chancelant, et alla s'agenouiller auprès de lui : c'était sûrement l'assassin et son couteau gisait à quelques pas de lui : le jeune homme n'en avait jamais vu de pareil : il ne ressemblait pas à un kriss malais, mais l'arme était redoutable et Ronald crut encore la sentir entrer dans son épaule. Pris d'horreur, il la jeta à la mer. Le Malais se mourait ; le sang coulait à flot d'une blessure près du cœur. Il continuait à murmurer des mots que Ronald s'exaspérait de ne pouvoir comprendre. Dire que cet homme était peut-être en train de faire des révélations ! « Ah ! si seulement je savais le malais ! » s'exclama Ronald.

C'est alors qu'une voix s'éleva derrière lui, l'appelant en anglais par son nom. Surpris, Ronald reconnut, sous les bandages sanglants qui l'entouraient, le visage de Barker, le second du ***Watabi***.

— Salut, dit Barker avec un pâle essai de sourire, vous êtes enfin revenu à vous ? Je craignais bien que vous ne soyez fichu, mon pauvre vieux.

— Ça va, répondit Ronald, ou du moins, ça va aller : à vous voir je ne sais pas lequel de nous deux est le plus amoché.

Frappé d'une idée, le jeune homme ajouta :

— Dites donc, Barker, parlez-vous le malais ?

Les traits du second reflétèrent la surprise :

— Un petit peu, mais pourquoi ?

Ronald indiqua l'indigène :

— Je voudrais savoir ce qu'il essaye de raconter.

Barker eut un grognement agacé :

— Qu'est-ce que ça peut vous fiche ce qu'il marmonne ? Savez-vous que tout à l'heure j'ai vu cette brute ramper vers vous son couteau à la main ? Je lui ai collé un pruneau dans la peau pour l'arrêter.

— Ah ! bah ! dit lentement Ronald. Eh bien ! justement c'est pour ça que j'ai besoin de savoir ce qu'il dit. Essayez de comprendre, vous me rendriez grand service, Barker.

Le second se prêta à cette demande et, se penchant au-dessus du moribond, écouta un instant ses murmures :

— Il bat la campagne. Il croit parler à un type de Singapour, un nommé Jahal, dont le prénom doit être Vittie ou Bittie, je ne sais trop.

« Il répète sans cesse quelque chose comme : « Il y a un de tué, mais le fils vit encore. » Il délire, je vous dis.

Mais Ronald hocha la tête d'un air sombre :

— Il ne délire pas du tout, dit-il. Que diriez-vous si je vous apprenais que c'est lui l'assassin de Gresham ?

— Quoi ? s'écria Barker, comment le savez-vous ? Mais laissons tout ça. Nous n'avons pas le temps d'écouter les divagations de ce type… nous en reparlerons quand nous serons sur le radeau. Mais oui, mon vieux, j'en ai fabriqué un qui nous portera tous les quatre ou plutôt les trois car celui-ci n'en a plus pour longtemps.

— Les trois ? répéta machinalement Ronald. Je ne comprends pas.

— Bien sûr que vous ne pigez pas, répliqua Barker, je vais vous expliquer.

Deux des bateaux pleins jusqu'aux plats-bords, furent fracassés sur les flancs du bateau, d'autres se retournèrent dès qu'ils se furent éloignés. Grayson, l'un des mécaniciens et Barker restaient seuls à continuer la lutte autour du dernier canot. Grayson et le mécanicien furent tués et Barker reçut un coup sur le front qui l'étourdit. Il n'y avait plus sur le pont que le maître d'équipage, Barker et un Malais ; le maître d'équipage mourut de ses blessures et c'est ainsi que trois hommes seulement embarqueraient sur le radeau : Ronald, Barker et le Malais encore à moitié valide.

— Avez-vous la force de me donner un coup de main ? s'enquit le second quand il eut terminé son récit.

— Bien sûr, assura Ronald, qui se secoua énergiquement.

— All right. Alors vous serez chargé du ravitaillement ; descendez dans la salle à manger que le feu a épargnée jusqu'ici, et ramassez tout ce que vous trouverez comme provisions : biscuits, eau, etc. Compris ?

Ronald, qui sentait la tête lui tourner, mordit ses lèvres jusqu'au sang. Tout son corps était courbaturé. Il se domina néanmoins. Il entendait maintenant les coups de marteau des autres achevant la construction du radeau dont ils clouaient les planches sur des barriques vides qui serviraient de flotteurs. Mais la pensée du jeune homme était ailleurs : il essayait d'imprimer dans sa mémoire ce nom prononcé par le mourant et se répétait plusieurs fois : « Jahal Vittie ou Bittie Jahal ». Il alla se pencher sur le Malais mais celui-ci ne respirait plus.

***

Vers midi, on eût pu voir trois hommes blessés, livides, chancelants s'entr'aider, à moitié épuisés, pour s'affaler sur le radeau. Le *Watabi* n'était plus qu'un brasier. La tempête augmentait au lieu de diminuer et les vagues emportèrent le frêle radeau qui commença la lutte pour l'existence.

Pendant tout l'après-midi le radeau dériva, ballotté par les vagues. Un coup de mer emporta une bonne partie des vivres et – perte plus terrible – une petite barrique d'eau potable. Puis ce fut le vent qui démolit le mât de fortune qu'ils avaient installé tant bien que mal. Les malheureux, aveuglés par les embruns s'accrochaient désespérément aux cordes que la prévoyance de Barker avait fait installer tout autour.

Avec l'aurore, la tempête s'apaisa ; elle fut suivie de deux jours de chaleur torride, cette chaleur tropicale qui rend fous les cerveaux les plus solides. Ils avaient atrocement soif, mais Barker rationnait l'eau qui leur restait. Le marin malais, sourd aux exhortations, but de l'eau de mer avec avidité. La nuit, pris de folie furieuse, il se jeta sur Barker qui tira sans hésiter, mais une seconde trop tard : le poignard du Malais l'avait atteint en plein cœur. C'est ainsi que Ronald demeura seul sur le radeau.

Pendant toute la nuit, le malheureux resta immobile, la tête entre les mains, ramassé sur lui-même, en proie à l'horreur de cette atroce solitude. Peu à peu comme il arrive dans certains états de faiblesse, sa pensée devenait plus lucide que jamais, et il put réfléchir avec calme. Un pressentiment lui disait qu'il serait sauvé. Soudain il éclata d'un rire amer : à quoi bon être le seul survivant du *Watabi* puisqu'il lui faudrait désormais passer sa vie à fuir d'un bout du globe à l'autre l'ennemi qui le poursuivrait pour le tuer.

« Et pourquoi donc ? lui dit une voix intérieure. Si l'assassin du ***Watabi*** n'était qu'un comparse, il ne pourra plus aller raconter qu'il t'a manqué. Il est mort et tu vis. Pourquoi ne pas combattre ces gens avec leurs propres armes ? C'est ta seule chance. C'est la lutte entre eux et toi. Il faut les détruire avant qu'ils ne te détruisent. Tu as une piste, tu connais le nom de ce Jahal, tu sais où le trouver. Personne à Singapour, que tu as quitté à dix ans, ne pourra te reconnaître. Tu es resté seul sur ce radeau. As-tu besoin de proclamer qu'il reste un survivant du ***Watabi*** et surtout que ce survivant est précisément Ronald Ward ? »

Mais, était-il vraiment le seul ? Voyons. Que lui avait donc raconté Barker sur les dernières scènes du ***Watabi***, quand lui, Ronald, était inconscient ? Deux des embarcations pleines jusqu'au bord furent brisées sur les flancs du cargo, les autres se retournèrent dès qu'elles se furent un peu éloignées du bord. Il ne restait plus que Grayson, Barker, et l'un des mécaniciens pour continuer la lutte autour de la dernière embarcation. Grayson et le mécanicien tués, Barker reçut un coup, sur la tête. Il raconta à Ronald que tous étaient morts en dehors d'eux deux. C'est le second qui avait traîné Ronald inanimé sur le pont.

Oui, tous étaient morts. Et même si par hasard il restait un survivant, ce ne pouvait être qu'un indigène et comment aurait-il pu reconnaître Ronald ? La voix intérieure s'éleva de nouveau : « On saura à Singapour que le ***Watabi*** s'est perdu corps et biens et que le docteur Ward était parmi les morts. Change de nom. »

Oui, mais comment expliquer le radeau portant un naufragé, si par chance il était recueilli ?

Le cerveau du jeune homme bouillonnait d'idées, car il éprouvait le désir farouche de combattre les démons qui le menaçaient.

Il éclata d'un rire amer :

— Oui, j'ai trouvé. Qui pourra contester ce nom ? Je serai Bob Curle. Autant celui-là qu'un autre. Bob Curle.

Le radeau se balançait sur la houle. Une heure s'écoula. Ronald parla encore tout haut :

— Un homme seul sera au courant et Barnley m'a assuré qu'on pouvait avoir confiance en lui. Sarlow sera mon banquier ; il s'occupera également de la plantation, maintenant que je serai mort. Dieu sait combien de temps la farce devra durer…

Les heures passaient, la brise du soir s'éleva, apaisant la houle. Ronald dit une dernière fois à voix haute : « Jahal Vittie ou Bittie Jahal. »

Puis Bob Ronald Ward, docteur en médecine, devenu Bob Curle, glissa dans une somnolence agitée de cauchemars…

CHAPITRE VI

CHINOISERIES

Ronald ouvrit les yeux, se redressa, fixant un point à l'horizon, puis poussa un ricanement sauvage. Encore un de ces mirages qui tant de fois, lui avaient donné un faux espoir. Pourtant cette fois, le mirage ne se dissipait pas. Est-ce que… Mais oui, c'était bien un navire et ce navire faisait route vers lui. Ronald, les yeux brûlants à force de fixer le point blanc qui grandissait peu à peu, souffrit le martyre de l'attente et du doute. Lorsqu'il jugea qu'on pouvait l'apercevoir, il se mit debout, étonné d'en avoir la force, et agita sa veste. Il poussa un cri. On l'avait vu : la goélette s'approcha, louvoya et bientôt une embarcation se dirigea vers le radeau où le malheureux, délirant presque, dansait de joie.

Le canot approchait, apportant le salut et la vie dans son sillage. Chose étrange, il était armé uniquement de Chinois revêtus de tuniques blanches à parements et cols bleus : le jeune officier qui les commandait portait un uniforme rappelant celui des officiers de la marine anglaise. Un navire de guerre sans doute. Bah ! qu'importait après tout !

Le canot vint longer le radeau et les rames s'élevèrent en une manœuvre impeccable. L'officier donna un ordre et avant que le naufragé fût recueilli, un marin lui fit boire une boisson réconfortante, et manger quelques biscuits. L'effet de ce léger repas fut tel que Ronald put s'asseoir auprès de l'officier : la faiblesse reviendrait sans doute, mais sous

l'impression de ce léger coup de fouet, le jeune homme se sentait presque d'aplomb. L'officier lui adressa un flot de paroles en chinois, auxquelles Ronald répondit en anglais.

Pendant le trajet, les deux hommes, qui ne se comprenaient pas, échangèrent des signes ; l'officier, indiquant la goélette dont ils approchaient, répéta plusieurs fois en la désignant : ***Sen-Chou***. C'était évidemment le nom du bateau. Ronald, à son tour, se désignant lui-même répéta : « Bob Curle ». Le Chinois comprit et se présenta en disant : « Hang-Lou. »

Ronald se dit que le personnage de Bob Curle venait d'être introduit dans le monde. Il n'ajouta rien, d'abord parce que les forces lui manquaient et puis la prudence s'imposait : moins il parlerait, mieux ça vaudrait. Il y aurait sûrement quelqu'un parlant anglais sur la goélette ; le conte qu'il avait préparé supporterait-il l'épreuve ? Il le repassa, en refit la trame pour la centième fois.

Le canot accostait : l'instant d'après, Ronald, soutenu, fut étendu sur une chaise longue sur le pont. En regardant autour de lui, il fut frappé d'un détail singulier : le nombre des hommes d'équipage qui, appuyés au bastingage, l'avaient regardé monter à bord était anormalement élevé ; d'habitude les goélettes chinoises n'avaient pas un effectif de cette importance, ni cette tenue irréprochable de l'équipage, cette propreté, ces cuivres fourbis au clair… Singulier bateau. Un Chinois plus âgé que le jeune officier, mais portant le même uniforme correct, s'approcha, et se penchant sur Ronald, lui serra la main, en souriant :

— Capitaine Tae-Ming, se présenta-t-il.

— Vous parlez anglais ? dit Ronald d'une voix encore faible.

— Mon Dieu, oui, bien que la langue anglaise soit pleine de difficultés pour ma médiocre intelligence, riposta le Chinois dans les formes habituelles de politesse et de modestie que se plaisent à affecter les gens bien élevés de sa race. Il continua : « On veut bien me dire que je parle sans trop de fautes votre belle langue. »

Un peu déconcerté par la phraséologie du Chinois, Ronald s'excusa :

— Laissez-moi vous remercier en quelques mots, capitaine, car je ne suis pas encore bien solide. Vous venez de me sauver la vie. Je tremblais à la pensée que vous passeriez si près du radeau sans le voir.

— Mes yeux ont été dirigés par les décrets des dieux, répondit gravement Tao-Ming. Leur Providence vous a favorisé, et c'est à eux et non à moi que vous devez des remerciements, monsieur l'Étranger. Étiez-vous depuis longtemps sur votre radeau ?

Ronald, assez gêné de sentir le regard perçant du Chinois fixé sur lui, répliqua :

— J'avais perdu la notion du temps, mais je sais qu'il y a plusieurs jours.

— Ma modeste perspicacité se rend compte que votre rang dans le monde, monsieur, ne vous a pas habitué à de pareilles fatigues, et je vous félicite de les avoir aussi bien supportées, car vous ne paraissez pas trop affaibli. Mais le corps est exigeant et un peu de repos et de nourriture vous sont nécessaires.

— Oh ! oui, dit Ronald, souriant pour la première fois.

Le capitaine fit un signe, donna, dans sa langue, des instructions à un marin qui s'approcha et aida le jeune homme à se mettre debout. Le capitaine dit alors :

— Cet homme vous conduira chez vous. Ma sympathie se refuse à vous faire parler avant que vous ayez pris nourriture et repos. Demain, mon oreille attentive sera à votre disposition pour connaître vos aventures.

— Je vous remercie infiniment, dit Ronald.

Et de fait, il se passa vingt-quatre heures avant qu'il se retrouvât en présence du capitaine du ***Sen-Chou***. Ronald ne se doutait pas combien il avait été près de la limite de ses forces ; c'est à peine s'il avait pu manger, mais il avait dormi le tour du cadran. Il se réveilla le lendemain matin pour se trouver l'objet des attentions d'un domestique chinois parfaitement dressé ; quand il fut baigné et rasé, il se sentit parfaitement reposé. On lui apporta tout le nécessaire pour se changer, un complet de toile blanche, des chaussures, et quand il s'assit devant un plateau de breakfast digne d'un club anglais de Shanghaï, il se demanda s'il n'était pas comblé des sortilèges d'Aladin sur ce bateau de contes de fée.

Sa cabine offrait tous les raffinements du confort le plus exigeant. Le luxe et la richesse marquaient tout ce qu'il voyait à bord. Drôle de bateau, décidément, que ce ***Sen-Chou*** et drôle de capitaine avec ses congratulations ampoulées. Sympathique d'ailleurs ; ce petit homme bien élevé lui plaisait. Il ne se sentait plus gêné d'aller lui raconter une histoire de l'autre monde. À cette pensée, le front de Ronald se rembrunit. Bah ! le vin était tiré, il fallait le boire. Après tout il ne ferait aucun tort au capitaine Tao-Ming à qui il était parfai-

tement indifférent que le naufragé recueilli en mer s'appelât Ronald Ward ou Bob Curle.

Il monta sur le pont. Le ***Sen-Chou*** était pris dans une zone de calme plat et roulait doucement aux ondulations d'une longue houle. Du premier coup d'œil il aperçut le capitaine debout, appuyé au plat-bord, lui tournant le dos. Il alla aussitôt à lui :

— Bonjour, capitaine, dit-il avec entrain.

Ce dernier se tourna et s'inclinant profondément :

— Votre salutation anglaise paraît toujours étrange à mon oreille, dit-il. Le jour est-il donc toujours favorable pour vous Européens ?

Ronald dressa l'oreille : y avait-il quelque sous-entendu dans cette observation bizarre ? Il se rendait compte que, comme la veille, le capitaine l'observait d'un œil auquel rien ne devait échapper, mais ce matin Ronald avait tout son sang-froid et se tenait sur ses gardes ; lui aussi observait, et il lui parut que le capitaine n'était pas le même homme que la veille : il paraissait distrait, « en panne comme son bateau », se dit Ronald. Il avait les yeux inquiets et las d'un homme ayant mal dormi. Qu'est-ce qu'il y avait ? Et pourquoi suggérait-il qu'il était dans un mauvais jour ? Était-ce mauvaise humeur matinale ? Mais non, le capitaine Tao-Ming était trop courtois pour la laisser voir.

— Vous paraissez fatigué, capitaine ; vous n'êtes pas malade, j'espère ?

Tao-Ming secoua la tête :

— C'est impardonnable de ma part de laisser voir à mon hôte les effets d'un esprit soucieux, mais je me porte très

bien et je vois avec plaisir que, pour votre part, vous avez recouvré forces et couleurs.

— Je ne me sens plus le même homme, répliqua Ronald avec chaleur, et cela grâce à vous. Je ne sais pas comment je pourrai m'acquitter.

— Pourquoi les lèvres diraient-elles ce que le cœur exprime tellement mieux ? Dites-moi plutôt, maintenant que vous êtes reposé, votre nom que l'ignorance de votre belle langue n'a pas permis à Hang-Lou de me répéter et racontez-moi comment vous vous êtes trouvé sur ce radeau ?

Ronald se pencha sur le plat-bord, puis prit une des cigarettes dont la prévenance de ses hôtes avait garni sa poche. Il l'alluma en se disant que le moment était venu de franchir le Rubicon. Il commença :

— Volontiers, capitaine. Mon histoire ne sera pas longue. Je commencerai par me nommer : je m'appelle Curle, Bob Curle. J'ai voyagé beaucoup, erré ici et là, tâté un peu de tous les métiers et les deux dernières années je me suis installé dans une des îles Marshall où j'exploitais une petite plantation.

— Voici, interrompit Tao-Ming, qui augmente ma curiosité, car malgré la faiblesse de mes connaissances géographiques, je n'ignore pas que les îles Marshall sont très éloignées du point où nous sommes.

Ronald ne put s'empêcher de sourire : le capitaine avait tout à fait raison. Les îles Marshall étaient à une distance qui devait rendre toute enquête sur place impossible… Il reprit sans se démonter :

— Ce n'est pas de si loin que je viens sur mon radeau, rassurez-vous. Un de mes amis, appelé Burke, possédant un cargo, l'*Aurore*, venait souvent aux îles et s'apercevant que je commençais à souffrir de la solitude et de la monotonie de ma vie, il me proposa de m'emmener faire un petit voyage jusqu'à Singapour. J'acceptai avec joie et comme mon intendant était un homme de confiance, capable de mener mon affaire tout seul, je pouvais m'éloigner pour des mois sans inquiétude. Nous commençâmes par mouiller ici et là, allant d'une île à l'autre, puis il y a une dizaine de jours, nous fûmes pris, dans ces environs, par une espèce de petit typhon qui amena notre perte. L'*Aurore* était un vieux petit rafiot que Burke menait avec l'aide de trois matelots indigènes : nous étions donc cinq à bord en tout. Le grand mât s'écroula, tuant net Burke, l'un des matelots fut balayé par une lame, les embarcations brisées en miettes et, au bout de deux nuits, malgré nos efforts désespérés, le bateau était prêt à couler quand les deux matelots qui restaient et moi, partîmes sur le radeau. À peine étions-nous éloignés de quelques encablures que l'*Aurore* se retourna.

Ronald se tut un instant. Il avait si bien préparé son histoire qu'il l'avait racontée naturellement, sans une hésitation. Tao-Ming qui paraissait très intéressé dit :

— Et que sont devenus les deux matelots ?

Ici, Ronald n'eut pas besoin de recourir à une fiction : la vérité lui suffisait, et Tao-Ming en parut bien affecté.

— Votre aventure est affreuse, dit-il, et croyez que je compatis à vos souffrances. Espérons que les dieux vous épargneront désormais. Dès que les vents seront favorables nous nous dirigerons vers Singapour. Vous voudrez bien nous honorer de votre présence d'ici là.

— C’est très aimable de votre part, assura Ronald qui éprouvait des remords de conscience. Et maintenant permettez-moi à mon tour de vous poser une ou deux questions : je me suis demandé quel genre de bâtiment était le vôtre ? Si j’ai bien compris vous en êtes le capitaine et il s’appelle le *Sen-Chou*. Que signifie ce nom en anglais ?

— *Sen-Chou* est le nom de la ville natale du noble propriétaire de ce navire : c’est là qu’est sa belle demeure, mais il passe de longs mois à bord et visite Singapour et les villes de la Chine où se trouvent ses affaires.

Le propriétaire. Ce mot fit la lumière dans l’esprit de Ronald. Un bateau si soigné, si élégant ! Il aurait dû le deviner. C’était un yacht. Le yacht de quelque millionnaire chinois.

— Je commence à comprendre, dit-il, je me trouve sur un yacht privé.

— C’est cela même, répondit le capitaine. Le bateau appartient au riche bienfaiteur Li-Youan, qui, s’il n’était pas cloué sur son lit de douleur par la maladie, vous aurait offert lui-même l’hospitalité que mes lèvres maladroites ont exprimée si pauvrement.

— Je suis désolé de le savoir souffrant, s’exclama Ronald. Veuillez lui dire que je serai très heureux de lui être présenté aussitôt que sa santé le lui permettra.

— Hélas ! le Très Illustre Li-Youan souffre un tel martyre qu’il sera impossible même de lui transmettre votre honorable message.

Ronald eut un sentiment d’appréhension, qu’il ne s’expliqua pas.

— Depuis combien de temps est-il malade ? demanda-t-il.

— Il y a trois jours que le mal s'est abattu sur lui, et ses souffrances augmentent sans cesse. Nous sommes immobilisés par le calme plat et par des réparations dans nos machines. Il faudrait faire route pour Singapour afin de consulter un médecin : mais Singapour est loin même avec vent arrière : nous pourrions du moins trouver un médecin dans une des îles rencontrées sur notre route. Et nous voici cloués sur place. Direz-vous encore que ce jour est un bon jour ? Pour moi, même en partant sans tarder, il sera trop tard. À mon immense désespoir je crains que la fin soit proche.

Ronald, très grave, demanda :

— De quoi souffre-t-il ?

Le capitaine posa sa main sur son côté droit.

— La source de la douleur qui tord son corps et fait couler la sueur de son front est ici, dit-il. Il vomit beaucoup. La nuit dernière, j'ai veillé le maître et même à mes yeux inexpérimentés, il est apparu que son visage blêmissait de plus en plus.

Tout ceci ne disait rien de bon à l'oreille du médecin qui l'apprenait. Il alla s'accouder au bastingage et contempla la mer d'un air soucieux pendant que sa main tordait le lobe de son oreille. Qu'allait-il faire ? Il savait que si l'expéditeur des petits crânes apprenait que le ***Sou-Chen*** avait recueilli un médecin naufragé, il aurait beau s'appeler de tous les noms de la terre, les misérables identifieraient Ronald Ward. D'autre part, il se trouvait en présence d'un homme dangereusement malade, en péril de mort. Pouvait-il avoir le choix ? Il restait une chance : le capitaine Tao-Ming accepte-

rait peut-être de lui laisser voir le malade sans qu'il soit besoin de dévoiler sa profession. Il allait essayer :

— Écoutez-moi, capitaine, dit-il, dans ma vie j'ai vu beaucoup de malades et j'en ai soigné pas mal. J'ai quelques notions de médecine, comme on finit par en avoir quand on vit dans une île solitaire. Laissez-moi voir votre malade : il se peut que je puisse suggérer quelque remède. S'il est aussi bas que vous le dites, il faut tout tenter.

Pendant une longue minute le capitaine scruta le visage de Ronald sans parler, puis il se décida :

— Lorsque la mort rôde autour de la porte on a confiance dans le plus faible des verrous, dit-il en hochant la tête. Venez.

Pendant qu'il se dirigeait vers les cabines, son compagnon lui demanda :

— Parle-t-il l'anglais ?

Sans se retourner Tao-Ming, répondit :

— Le Noble et Savant Li-Youan a passé de longues années en Angleterre et possède tous les diplômes d'un de vos illustres collèges, mais hélas ! depuis de longues heures nous n'avons plus la joie d'entendre le son de sa voix.

Un grand Chinois au visage sombre ouvrit la porte devant laquelle le capitaine s'était arrêté. Ils échangèrent quelques mots à voix basse, puis le Chinois avec une répugnance évidente s'effaça pour les laisser entrer.

La porte se referma sur eux. Le docteur jeta un rapide regard autour de lui. Il se trouvait dans une grande cabine luxueuse, plongée dans une demi-obscurité : au fond on distinguait une forme étendue sur le lit.

— Un peu de jour, s'il vous plaît, réclama Ronald au Chinois qui hésita, puis sur un geste du capitaine, alla ouvrir les rideaux des hublots.

Le soleil éclaira le lit sur lequel reposait un homme encore jeune au visage tiré et livide ; la respiration était sifflante. Il n'y avait pas à s'y tromper : Li-Youan était atteint d'une intoxication générale fort avancée. Ronald prit le poignet pour interroger le pouls, et ce geste fit ouvrir les yeux du malade, deux yeux noirs qui posèrent une question.

— Ne vous agitez pas, dit Ronald doucement, n'essayez pas de parler.

Li-Youan fit signe de la tête qu'il comprenait. Le docteur lui souriait, malgré que le pouls ne révélât rien de bon. Soulevant les couvertures, il palpa le ventre que gonflait un ballonnement très caractéristique : cette légère pression arracha un gémissement au malade.

Aussitôt, le grand Chinois, qui ne quittait pas le docteur du regard, émit un grognement sourd et parut prêt à se jeter sur lui. Le capitaine l'excusa en disant que Ah-Tang était un vieux serviteur fidèle qui ne comprenait pas qu'on ne voulait pas de mal à son maître. Mais Ah-Tang gronda :

— Moi comprendre anglais : quoi vous faire à mon maître ?

Tao-Ming, en quelques paroles en chinois le calma. Ronald finit son examen, rabattit les couvertures, puis tournant

le dos aux autres, alla s'accouder au hublot et contempla longuement la mer calmée. La farce était terminée. Bob Curle allait mourir aussitôt né. L'homme couché là vivrait peut-être, mais lui, Ronald, se voyait condamné à être en butte aux poursuites de ses assassins inconnus. Il finirait sans doute sous leur poignard tout comme sir Henry et Gresham, mais son parti était pris : il agirait en homme d'honneur. Au bout d'un instant d'amère méditation, il se retourna brusquement :

— Avez-vous un anesthésiant à bord, capitaine ? demanda-t-il. Chloroforme ou éther, peu importe.

— Nous possédons du chloroforme.

— Cela arrange tout, dit-il. Je suis médecin.

Les yeux de Tao-Ming se réduisirent à deux minces fentes comme il répliquait sur un ton assez dur :

— Il semble à mon esprit errant dans la confusion, que dans votre histoire tout à l'heure…

— Ne nous occupons pas de mon récit pour le moment, interrompit Ronald brusquement, les explications viendront plus tard. Pour le moment il s'agit de prendre une décision grave, et si le malade n'est pas en état de le faire, c'est à vous qu'il appartient de décider. Approchez-vous.

Il se pencha au-dessus de Li-Youan :

— Je suis médecin : m'entendez-vous ?

Le malade abaissa la tête.

— Vous avez une appendicite et la péritonite est commencée, dit la voix grave et calme de Ronald. Votre salut

dépend d'une opération immédiate, si non c'est la mort certaine. Acceptez-vous ?

Tao-Ming intervint.

— Mais nous ne possédons pas les instruments chirurgicaux qui vous seraient nécessaires.

Ronald répondit résolument :

— Je m'en doute bien, mais je vous ai demandé la seule chose indispensable : l'anesthésiant. Pour le reste, s'il n'y a pas d'instruments nous en fabriquerons. C'est une question de vie ou de mort.

À nouveau il se pencha au-dessus du malade :

— Vous m'avez entendu, n'est-ce pas ? Je ne peux rien promettre : l'opération vous donne une chance de vie, sans elle vous êtes sûr de mourir. Acceptez-vous ?

La voix faible de Li-Youan s'éleva :

— Je comprends parfaitement, opérez-moi.

Ronald ne put s'empêcher de sursauter : malgré son halètement, la voix parlait avec le plus pur accent d'Oxford, l'accent de tout aristocrate anglais. Il se recula, laissant la place au capitaine qui vint échanger avec le malade quelques propos en leur langue, puis Tao-Ming d'une voix grave annonça :

— Le Très Noble Li-Youan a décidé. Que les dieux nous assistent.

« Amen » se dit Ronald à part lui, puis tout haut :

— Ne perdons pas de temps.

— J'ai encore un mot à dire à Son Excellence, répondit le capitaine, si vous voulez bien vous retirer, je vous rejoins dans un instant.

Ah-Tang alla ouvrir la porte, mais se plaça devant elle et dit à Ronald d'un ton féroce :

— Le maître il a dit : « oui ». Vous dire « bon ». Mais moi dire à vous : si Lui mourir, moi tuer vous.

Ronald songea qu'il se trouvait en présence de trois Chinois capables de s'exprimer en anglais : l'un parlait l'anglais d'un aristocrate britannique, le second celui d'un mandarin lettré, et le troisième s'exprimait en un petit-nègre fort éloquent. Il chercha à son tour une quatrième tournure et trouva un terme américain.

— ***Yeah ?*** dit-il avec une inflexion insolente, pleine de nonchalance[3].

---

3 « Yeah » se traduit, selon les circonstances par « oui ? ? » « ah bah ? » ou même… « fichez-moi la paix… ». (N.d.T.)

CHAPITRE VII

LE SORT EN EST JETÉ

Le regard de Ronald inspectait la grande cabine qui venait de se transformer sous ses ordres en une salle d'opérations. Les meubles cachés sous des draps, le tapis luxueux roulé dans un coin, la table savonnée et recouverte également d'un drap, tout faisait penser à un hôpital. Sur le parquet brillant, des seaux pleins d'eau bouillie et sur une autre table, plus petite, les bandes d'étoffe qu'il avait fait bouillir dans une solution de bicarbonate : enfin un plateau supportant les instruments de chirurgie aseptisés également. Le regard du jeune docteur se fit très sombre en se posant sur ce plateau : il jouait gros jeu : rien parmi ces objets ne présentait la moindre ressemblance avec ceux qui ornent la trousse d'un chirurgien : il avait choisi les couteaux parmi tous ceux du bord : les pinces provenaient de l'arsenal du charpentier. Des cuillères tordues et du fil de fer voisinaient avec les aiguilles du tailleur destinées à faire les points de suture. Le lot s'achevait par une paire de ciseaux et un morceau de tuyau de caoutchouc qu'il avait transformé en drain. La pharmacie du ***Sou-Chen*** avait fourni le chloroforme et la teinture d'iode. Tout était soigneusement aseptisé.

Alea jacta est… se dit finalement Ronald, haussant les épaules. Ses yeux rencontrèrent le regard farouche de Ah-Tang, qu'il avait choisi comme aide. Il avait posté le jeune officier Hang-Lou près de la porte pour la garder et au besoin d'aller chercher un objet manquant. Il avait ordonné à

Ah-Tang de relever ses longues manches jusqu'à l'épaule et de savonner ses bras et ses mains ; le Chinois était en train de le faire dans un seau. Ronald s'approcha de lui et dit brièvement :

— Frotte fort, puis il ajouta sèchement : Veux-tu me répéter ce que tu m'as dit tout à l'heure ?

Le Chinois prit un air de menace et répéta mot à mot :

— Le maître il a dit « oui », vous dire « bon », mais moi je dis à vous : si Lui mourir, moi tuerai vous.

— Ah-Tang, déclara Ronald, écoute bien ce que je vais te dire : si je t'ai choisi comme aide, c'est d'abord parce que tu me parais suffisamment familiarisé avec les spectacles d'horreur et de sang pour ne pas tourner de l'œil, ensuite à cause de ton dévouement fanatique envers ton maître : son salut dépend aussi de toi. Je ne sais pas si tu me tueras ou non plus tard, mais pour le moment, tu me feras le plaisir de ne pas y penser, car si ton maître doit mourir, ce ne sera pas sur la table d'opération. Il faut m'obéir aveuglément. As-tu compris ?

Le visage toujours contracté, Ah-Tang fit un signe affirmatif.

« Décidément, se dit Ronald, est-ce de la main de ce Chinois que je dois mourir ou de celle de l'expéditeur des crânes ? Ce sera une course entre les deux. Délicieuse perspective. Li-Youan a une chance de s'en tirer, lui, mais moi ? »

Il fit signe que tout était prêt et le jeune Hang-Lou sortit pour revenir, portant avec l'aide du capitaine Tao-Ming le malade sur une civière. Hang-Lou alla se placer près de la

porte, prêt à servir d'agent de liaison, et Tao-Ming s'approcha de la table d'opération. C'était lui qui était chargé d'administrer le chloroforme : Ronald ayant les deux mains occupées, personne ne pourrait surveiller le cœur au moyen du stéthoscope. Tant pis, on s'en passerait…

Pendant l'heure qui s'était écoulée en préparatifs, l'état du malade s'était encore aggravé : il était complètement inconscient. On enveloppa le corps de bandes de toile, ne laissant à nu que la partie à opérer. Le capitaine, obéissant aux injonctions du docteur, commença à verser le chloroforme goutte à goutte.

Au bout de trois minutes Ronald fit un signe à Tao-Ming, qui souleva la paupière du malade et dit : « Le maître est endormi. » Le docteur prit alors son « bistouri » et toucha la peau pour s'assurer de l'anesthésie complète. Aucune réaction. Tout allait bien. Il ordonna au capitaine :

— Continuez, doucement.

L'instinct professionnel, tout-puissant, avait pris le dessus et le jeune chirurgien agissait avec la méthode, le sang-froid et l'habileté dont il aurait usé dans une salle d'hôpital.

Il opérait avec soin, demandant par moment, d'un ton bref à Ah-Tang, « les pinces » ou « la cuiller ». Le pus malodorant s'échappa à flots. Il retira l'appendice déjà gangrené. L'opération se poursuivait sans encombres et Ronald se félicita du choix de son aide : le Chinois, calme, impassible, était bien l'homme qui n'hésiterait pas à mettre sa menace à exécution, mais pour l'instant il obéissait aveuglément à celui qu'il tuerait peut-être sans pitié demain. Quand la plaie fut nettoyée, recousue et pansée, le docteur se redressa et ordonna :

— Vous pouvez reporter le malade sur son lit.

Dès que la porte se fut refermée sur la civière, Tao-Ming demanda d'un ton anxieux :

— Eh bien ?

Ronald, qui se lavait les mains, eut un drôle de petit sourire :

— L'opération a réussi.

Les sourcils du capitaine se froncèrent :

— À mes oreilles mal exercées, il semble que cette affirmation est celle que les chirurgiens disent toujours ? Il est pourtant arrivé que les malades meurent des suites parfois ?

— Parfaitement, répliqua Ronald sans broncher, mais on lisait dans le regard de Tao-Ming tant d'anxiété que Ronald eut pitié de lui et répondit cette fois sérieusement :

— Je ne peux pas me prononcer encore.

Pendant quatre longs jours, le fidèle Ah-Tang, couché à terre près du lit de son maître, ne le quitta pas d'une seconde et Ronald lui-même, en dehors des heures de repas et d'un court exercice sur le pont, demeura dans la chambre. Pendant ce temps, il semblait qu'un poids pesait sur le navire tout entier : le seul bruit se faisant entendre était le faible battement des voiles dans le calme plat. Quel silence impressionnant !… On eût dit que la nature elle-même retenait son souffle.

Jusqu'au quatrième jour la vie de Li-Youan resta suspendue à un fil, mais pendant la soirée du quatrième, une légère amélioration se fit sentir, et à mesure que les heures de

la nuit s'écoulaient le mieux s'établit. Dès l'aurore Ronald mit la main sur l'épaule du fidèle serviteur toujours prostré auprès de son maître et lui dit en souriant :

— Il vivra, Ah-Tang. J'ai sauvé sa vie et la mienne par la même occasion, hein ?

Le Chinois se détourna, puis au bout d'un instant, regarda Ronald en face ; celui-ci aperçut pour la première fois des larmes dans les yeux d'un homme de cette race impassible.

— Vous grand menteur, mais aussi grand docteur. Vous sauver Son Excellence. Tout le monde sur bateau donnera vie pour vous, Ah-Tang tout le premier, si vous demandez.

Le domestique semblait avoir emprunté au capitaine un peu de son langage fleuri. Le docteur lui serra cordialement la main.

— Tout va bien, mon ami. Ton maître saura ce qu'il te doit à toi aussi. Tu m'as admirablement secondé.

Ah-Tang ne mentait pas : tout l'équipage était fanatiquement dévoué à son maître et reportait sur celui qui l'avait sauvé le même fanatisme dans sa reconnaissance : chacun d'eux le remercia par quelques mots embarrassés, par des regards, par les soins dont il l'entoura.

Tout ça était fort beau, se disait Ronald, mais quand on serait à Singapour ? Jusqu'ici le capitaine n'avait posé aucune question embarrassante par discrétion. Mais la partie était perdue et Ronald saisit la première occasion pour agir en honnête homme et raconta toute son histoire au capitaine, sans la moindre restriction. Il ne put deviner l'impression que son récit produisait sur Tao-Ming, qui le remercia courtoisement de sa confiance, mais continua tout

de même par la suite à l'appeler Mr. Curle en s'adressant à lui.

Li-Youan, qu'on amenait maintenant sur le pont, faisait de même. Un après-midi, comme le malade sommeillait, étendu sur sa chaise longue, le docteur appuyé à la rambarde songeait à ce fait et en éprouvait du souci. Le capitaine avait-il mis le convalescent au courant ou non ? Rien ne se lisait sur son masque impassible d'extrême-oriental. D'ailleurs, cet homme devait être dénué de toute sensibilité. Il n'avait fait qu'une seule allusion à son opération en remerciant Ronald du même ton qu'il aurait employé pour le remercier de lui avoir tendu une tasse de thé. Par ses réponses aux questions que le docteur avait dû lui poser, en raison de sa maladie, il avait appris que Li-Youan était âgé d'une quarantaine d'années et qu'il avait fait ses études à Oxford. Cet homme était une vivante énigme : pourtant il devait y avoir quelque chose sous ces dehors glacés pour inspirer un tel dévouement à tous ceux qui l'entouraient ? Ronald se demandait également quel pouvait être le but de ces voyages avec un équipage aussi considérable. Quel était le chargement que le ***Sen-Chou*** portait dans ses flancs ?

— Bittie, Vittie ou Willie, ce nom a été déformé par la prononciation malaise. L'homme que vous cherchez à Singapour est connu sous le nom de Whitie Jahal.

Ronald fit un tel bond qu'il faillit tomber à la mer. Le visage de Li-Youan gardait son masque, et les yeux noirs demeuraient impénétrables. Ronald balbutia :

— Je croyais que vous dormiez. Le capitaine vous a raconté alors ?

— Bien entendu.

— Je comptais me confier à vous, dit Ronald, dès que je vous aurais senti en état de m'écouter.

— De mon côté, docteur, j'attendais d'être en possession du renseignement dont vous aviez besoin.

Les doigts de Ronald taquinaient fiévreusement son oreille.

— Je crains de ne pas bien comprendre, dit-il perplexe.

— Ce fut très facile, continua Li-Youan, ne tenant pas compte de l'interruption. Nous avons à bord plusieurs hommes qui connaissent à fond Singapour ; le capitaine a fait une petite enquête au sujet de votre Vittie ou Bittie Jahal auprès de ses officiers. De son côté Ah-Tang en a fait autant auprès de l'équipage et c'est lui qui a réussi.

Ronald alluma une cigarette en silence : il avait le cœur serré en se disant qu'il y a une semaine, ces mots l'auraient rempli de joie, mais aujourd'hui ? Il n'était plus Bob Curle qui cherchait cet assassin, mais le docteur Ward à la merci du misérable. Néanmoins il trouva des mots pour remercier chaleureusement Li-Youan. La voix calme du malade s'éleva encore :

— Jahal est un métis, mais on ne s'en rend pas compte car il n'a rien de malais dans son extérieur : sa peau est blanche, ce qui lui a valu le surnom de Whitie[4]. Son passé n'a rien de reluisant. Il semble que ses activités se soient étendues dans plusieurs domaines ; il a une auberge dans laquelle il racole les marins et on raconte de drôles d'histoires

[4] « Whitie » diminutif de « White ». En anglais « blanc ». (N.d.T.)

sur cette maison. Il dirige aussi un bouge, moitié tripot, moitié fumerie, fréquenté par des blancs d'origine et de mœurs douteuses et se livre au trafic de l'opium. En résumé, Jahal est un voleur, un assassin et un bandit, mais un scélérat suffisamment habile et intelligent pour n'avoir jamais eu de sérieux démêlés avec la justice de son pays.

— Cette biographie me paraît suggestive, dit Ronald.

Li-Youan se permit un léger sourire :

— Un compagnon de choix également. Je crois avoir compris que vous recherchiez précisément sa compagnie ?

Ronald eut un haussement d'épaules découragé :

— Je vois que le capitaine vous a tout expliqué, mais maintenant à quoi bon ?

— Évidemment, dit nonchalamment Li-Youan.

Il sortit un objet de sa poche et le tendit au docteur :

— J'ai monté avec moi ceci pour vous le montrer. Voulez-vous l'examiner avec soin, s'il vous plaît ?

C'était une petite plaque de jade vert sombre, large de cinq à six centimètres. Ronald s'y connaissait en jade et apprécia le merveilleux travail exécuté sur la plaque : il représentait un dragon, rampant vers un pont défendu par un Chinois armé d'un sabre.

— C'est un bibelot admirable, dit-il rendant l'objet.

— Je désirais que vous l'étudiiez assez bien pour le reconnaître quand vous le reverrez, répliqua Li-Youan en le remettant dans sa poche. Vous saurez que c'est un message de ma part.

Cette fois, Ronald ne cacha pas sa stupéfaction.

— J'avoue que je ne comprends pas ce que…

Un geste du malade l'interrompit :

— Un instant : je désire vous faire connaître que rien ne s'oppose à l'exécution du projet que vous aviez formé sur votre radeau.

— Rien ne s'oppose ? s'exclama Ronald, mais…

Nouveau geste de Li-Youan :

— Chacun des hommes du ***Sen-Chou*** a été trié sur le volet : nos voyages ne sont pas toujours des croisières d'agrément ; mais nous parlerons de ceci une autre fois. Si vous le désirez, personne ne saura jamais que mon bateau a recueilli un naufragé et surtout un médecin. Le ***Sen-Chou*** apprendra comme tout le monde que le ***Watabi*** s'est perdu en mer corps et biens. Je peux vous procurer, si vous le voulez, les moyens de parvenir auprès de Jahal sous les meilleurs auspices et aussi d'obtenir toute sa confiance.

Le sang colorait le visage de Ronald qui serrait convulsivement les poings.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il. Vous feriez cela ?

Li-Youan, toujours aussi flegmatique, répondit d'une voix égale :

— Malgré mes années passées à Oxford, j'ai conservé la mentalité d'un Oriental. Dois-je faire la liste de tout ce que je vous dois ? C'est ma vie que vous avez sauvé en risquant la vôtre car les menaces d'Ah-Tang n'auraient pas été vaines si je mourais. Ma dette est immense, mais les moyens que je

possède de vous aider sont très grands aussi. Je possède mille paires d'yeux qui regardent pour moi, et plus d'une source d'information. Allez trouver l'aimable Jahal, gagnez sa confiance, son amitié, tout en faisant savoir secrètement à Sarlow que vous êtes encore en vie. Moi, j'agirai de mon côté. Souvenez-vous de cette plaque de jade : je communiquerai par ce moyen avec vous, à des moments où vous vous y attendrez le moins.

La vision du corps de Gresham poignardé sur son lit passa devant les yeux de Ronald qui se pencha ardemment vers le malade :

— Vous feriez cela ! cria-t-il, vous feriez cela ?

Il n'y eut pas de réponse immédiate. Li-Youan demeurait les yeux clos. Bientôt il les ouvrit et ce fut pour dire d'un ton nonchalant, dans l'argot oxfordien le plus pur :

— C'est tout de même chic, ce que ce type a fait là. Dire qu'il m'a découpé le ventre en se servant d'un vieux couteau de cuisine ! Tordant, ma parole !

CHAPITRE VIII

EMBUSQUÉ

Comme toutes les maisons de ce genre du quartier de Gaul à Singapour, le domaine de Jahal se divisait en trois parties : l'une était fréquentée par la lie de races de toutes couleurs ; nègres, jaunes, malais et blancs qui se coudoyaient dans son tripot, un tripot qui avait tout d'un enfer.

La seconde recueillait le même mélange de races, mais c'était pour s'adonner à l'opium, et la troisième enfin offrait asile au ramassis de déserteurs, repris de justice, pilleurs d'épaves. L'auberge de Jahal avait son entrée dans une ruelle étroite dont les horribles odeurs prenaient à la gorge même dans ce Singapour pourtant si malodorant.

Ronald avait lié connaissance avec Jahal, et après de nombreuses libations, il était arrivé à deux heures du matin à l'auberge, titubant, et s'était jeté sur une couchette. Il feignit de dormir profondément toute la journée. Vers le soir, il se souleva sur son coude et contempla les gens assis autour de la table, en train de dîner (si ce qu'ils avalaient pouvait constituer un dîner). Son regard se posa sur un jeune homme échevelé et déguenillé qui disait :

— Quelle sale drogue il nous a fait fumer cette nuit ! Pouah… (Rencontrant le regard de Ronald, il se présenta.) Bonsoir, camarade : je m'appelle Smith, Percival Smith, membre de la Chambre des Lords, s'il vous plaît. Ce que je fais alors ici ? J'ai entrepris le tour du monde en attendant

l'ouverture du Parlement. Voyage d'agrément, comme vous voyez. Et vous ? Première fois qu'on vous voit ici.

— Curle, répondit Ronald entre deux hoquets, je m'appelle Bob Curle.

Le soi-disant lord, sortit un journal de sa poche et s'y plongea. Ronald alla s'asseoir à table en face de lui et entreprit vaillamment l'attaque des nourritures innommables qui garnissaient son assiette. Peu après Smith leva la tête et s'exclama :

— Ma parole, quelle sale histoire que le naufrage du ***Watabi*** ! Qu'en pensez-vous, hein ?

Ronald avait beaucoup appris à l'école d'impassibilité des Chinois du ***Sen-Chou***… Il hocha la tête d'un air abruti :

— Qu'est-ce que c'est ? Vous parlez de ce qu'on mange ?

Smith éclata de rire :

— Mon pauvre vieux soulaud, dit-il, apprends que le ***Watabi*** était un cargo qui a brûlé en pleine mer et coulé corps et biens, selon la formule consacrée. Paraît qu'on a tout de même ramassé quelques Malais. Le journal donne les noms des passagers de première qui sont tous noyés.

— C'est très bien, approuva Ronald d'une voix pâteuse à souhait.

Le voisin de Ronald se penchait au-dessus de la table d'un air intéressé. C'était un homme d'un certain âge : ses cheveux et son menton ignoraient sûrement depuis longtemps l'usage du rasoir et des ciseaux. Il portait un gilet sans manches et un pantalon qui avaient dû être autrefois blancs.

On lisait sur son visage les ravages du gin et de la vie des tropiques.

— Je suis Marty Gatt, dit-il d'une voix éraillée ; vous avez sans doute tous entendu parler de moi. J'ai passé toute ma vie ici, mais je suis plus ce que j'étais. Je connais tout le monde par ici. Lis-nous ça, garçon.

Le « Membre de la Chambre des Lords » lui lança un regard dubitatif :

— Y en a deux colonnes. Ça sèche le gosier, la lecture. Payez-vous de quoi l'arroser ?

Le vieux Marty se rejeta sur sa chaise :

— Sois gentil, garçon, vas-y.

— Ça va, ça va. Je vais vous résumer ce que j'ai lu.

Il y eut des protestations de la part de ceux que ce récit n'amusait pas, mais un Américain, se disant natif de l'aristocratique ville de Boston, arrangea les choses en déclarant qu'on s'embêtait tellement dans cette sacrée turne, qu'il valait mieux encore écouter lire tout haut. Enfin un petit bonhomme conclut en disant avec le plus pur accent faubourien :

— La ferme ! Laissez dégoiser Mylord Smith.

Ce dernier fit un petit salut condescendant à la ronde et commença :

— Eh bien ! voilà : on dit que la dernière fois qu'on a vu le ***Watabi*** c'est à son escale à Talete et c'est de là que viennent les nouvelles de ce journal, on reproduit une lettre

qu'un nommé Gourlay, planteur à Talete, écrit à un monsieur Sarlow, ici à Singaour.

— Je connais Sarlow, interrompit le vieux Marty, c'est un chic type qui m'a fait gagner des sous.

— Paraît, reprit Smith, que quelque temps avant l'arrivée du ***Watabi*** le propriétaire de la plantation que dirige Gourlay est mort. Il s'appelait Michael Ward.

— Je le connais aussi, s'exclama triomphalement Marty. Il est mort alors ? Je savais pas.

— Vous parlez tout le temps, protesta Smith, ça m'embrouille. Où en étais-je ? Paraît donc que Sarlow était l'homme d'affaires de Ward. À la mort de celui-ci, son fils le docteur Ronald Ward est venu à Talete et en est reparti sur le ***Watabi*** : Gourlay dit qu'en dehors du docteur il y avait seulement deux autres passagers de première, Grayson et Hillwood.

On ne faisait pas taire facilement Marty, qui annonça, ravi :

— Ceux-là aussi je les connais. Y sont donc clamsés ? Pas possible !

— Regardez-moi cette encyclopédie vivante, ma parole…

Mais le vieux Marty continuait à déployer ses connaissances :

— Alors c'est un docteur qu'il a fait de son fils le vieux Ward.

Il hocha la tête d'un air entendu :

— J'ai toujours dit que ce gosse deviendrait un savant.

Percival Smith eut un sourire ironique :

— Vous le connaissiez aussi sans doute. Peut-être alors que vous pourriez nous le décrire ?

Le vieux se gratta la tête :

— Ma foi, je sais qu'il a des yeux bleus, gris-bleu et des cheveux blonds.

Ronald, la tête appuyée sur ses bras, feignant de sommeiller, glissa un regard sur Marty. Le vieux se vantait-il ? Pour sa part, Marty ne lui disait rien de bon.

— Parfait, s'écriait Smith, avec un signalement aussi détaillé vous êtes sûr de le reconnaître partout.

— Nous étions bons amis, lui et moi.

Percy eut un clin d'œil de triomphe.

— C'est que vous avez alors une sacrée bonne mémoire : le journal raconte qu'il avait quitté Singapour à l'âge de dix ans et qu'il n'y est revenu que deux semaines avant la mort de son père.

Un éclat de rire général secoua les dîneurs, mais le vieux Marty ne se démonta pas.

— Vous vous croyez malins tous, tant que vous êtes. Bon, moi je vous dis que, en ce temps-là, je travaillais dans l'entrepôt que Michael Ward avait ici, et son gosse venait tout le temps rôder autour de nous. Bien sûr, je reconnaîtrais pas sa figure, mais il avait un drôle de tic et ces choses-là ça se conserve toute la vie. Son père avait le même tic, lui aus-

si. Toutes les fois qu'y se prenait à réfléchir, ou qu'il était embêté, il se grattait le bout de l'oreille, comme ceci, tenez.

Marty tripota le lobe de son oreille. À ce moment précis, la main de Ronald était à mi-chemin de la sienne… Il l'abaissa vivement. Il fouilla dans sa mémoire : Voyons. Marty ? Marty ? Mais, oui Martin Faggot. Du fond du passé, le nom surgissait à la surface. Le vieux ne mentait pas après tout et lui, il avait failli se trahir par ce geste inconscient. Il s'en était fallu de peu. Les autres maintenant discutaient à propos du naufrage et racontaient leurs souvenirs ; Ronald en profita pour se lever péniblement et regagner en titubant les couchettes situées au fond de la pièce. Smith l'indiqua aux autres :

— Ce gars-là, s'appelle Curle, Bob Curle. C'est ça, mon garçon, va cuver ton vin, va.

Ronald se retourna et, s'appuyant lourdement sur la table, énonça avec toute la gravité de l'ivrogne :

— C'est pré… précisément ce que je vais faire.

Il gagna d'un pas incertain la couchette qui lui avait été dévolue. Tout se passait en commun dans l'auberge de Jahal : les pensionnaires dormaient, mangeaient et parfois, se lavaient dans la même pièce ; une pièce où la crasse s'accumulait depuis des années. Mais Jahal n'avait rien d'un philanthrope et ses hôtes n'étaient pas difficiles.

Étendu sur sa couchette dure, Ronald se retourna du côté du mur. C'était encore trop tôt pour mettre à exécution les projets qu'il avait formés pour cette nuit-là et puis il avait besoin de méditer sur les propos tenus par Marty. Le vieux venait de lui rendre un fier service. Ronald ne s'était jamais rendu compte de son tic et il y ferait rudement attention dé-

sormais, se promettait-il. Qu'il faut peu de chose pour se trahir ! Sa pensée revint à l'article du journal, il n'y avait plus de doute, la lettre de Gourlay confirmait que le docteur Ronald Ward était noyé comme les autres. On ne parlait pas de Gresham, puisque personne ne l'avait vu sur le ***Watabi*** en dehors du Malais qui l'avait assassiné et qui était mort sous les yeux de Ronald. Jusqu'ici tout semblait marcher à merveille. Il fallait maintenant s'occuper de Sarlow, d'Andrew Robb et de Jahal, bien entendu. Il verrait Sarlow tout à l'heure puisqu'il ne pouvait l'approcher qu'en secret, et par lui, entrer en relations avec Robb ou le faire prévenir par Sarlow du danger qu'il courait. Qui sait s'il n'avait pas déjà reçu l'avertissement macabre et pris la fuite tout comme Gresham ?

Ronald avait bien des choses à demander à Sarlow, son père s'était peut-être confié à lui, racontant ce qui s'était passé sur le ***Vautour*** ?

Ronald, jetant un coup d'œil dans la pièce, s'aperçut que les autres étaient partis, laissant seuls Marty et Smith, qui maintenant avaient déniché une bouteille de gin et la vidaient à eux deux. Smith paraissait taquiner le vieux qui protestait énergiquement. Ronald tendit l'oreille. Drôle de type que ce Smith, à son langage, ses façons, on le sentait un homme bien élevé, à l'esprit fin. Comment était-il tombé aussi bas ? Sûrement c'était l'alcool… la débauche… D'où venait-il ? Whitie Jahal connaissait-il son vrai nom ? Mais Jahal n'était pas curieux. Pourvu qu'on le paye bien… Quand un type cessait de lui plaire il n'hésitait pas à le faire assassiner. Li-Youan avait, instruit Ronald sur la vie de cet abominable coquin. Le jeune homme revécut en esprit les événements des derniers jours : on l'avait transporté subrepticement du ***Sen-Chou*** dans une colonie chinoise de Singa-

pour, et la goélette était repartie il ne savait où. Li-Youan, sans contredit, n'était pas expansif, mais sa poignée de mains lors de la séparation avait été significative.

— Je suis sûr, docteur, que nos routes se croiseront dans un avenir prochain, avait-il dit. Ayez toute confiance dans le batelier du sampan qui vous emmène et souvenez-vous de la plaque de jade. Allez de l'avant et bonne chance !

Li-Youan lui avait remis une bourse bien garnie, un bon revolver et avait fait courir sur le compte du nommé « Bob Curle » des bruits témoignant d'une réputation aussi répugnante que les vêtements qu'il lui avait fait endosser. Pendant vingt-quatre heures, Ronald resta caché sous une natte dans le sampan, faisant partie de cette étrange colonie flottante de Chinois dont quelques-uns passent toute leur vie sans jamais mettre le pied sur la terre ferme. Pendant ces quelques heures, Ronald avait parcouru les journaux et constaté que le naufrage du ***Watabi*** et la mort de tous à bord ne faisait plus de doute. Ce soir, la lettre de Gourlay le joignait définitivement aux autres. Bonne besogne tout cela. Li-Youan lui avait facilité ses entrées chez Jahal et même plus que ses entrées, car cela n'eût servi à rien d'aller, comme n'importe lequel des autres, coucher à l'auberge, il fallait attirer l'attention du métis sur lui et voici comment cela s'était produit. Aux premières heures du jour la veille, Ronald vit arriver sur le sampan un drôle de petit Chinois qui lui dit dans un anglais des plus pur :

— Vous me connaissez très bien, nous avons été associés dans plus d'une vilaine affaire à Shanghaï, à Hong-Kong et ailleurs.

Tout éberlué, Ronald accepta la main tendue et aperçut dans la paume de cette main la petite plaque de jade vert.

Johnny, le Chinois, était un personnage aussi important que Jahal parmi la pègre de Singapour, et par dévouement pour Li-Youan il faisait en cette occasion fonctions d'introducteur. Il avait donc parlé à Jahal d'un certain Bob Curle escroc, bandit, etc., qui aurait fait le trafic de l'opium en association avec Johnny et partagé pas mal d'autres méfaits également avec lui. Ce Curle, raconta Johnny, était un garçon intelligent, pourri à souhait, mais capricieux. Dernièrement la police de Hong-Kong s'était mise à ses trousses et c'est pour cela qu'il venait se réfugier à Singapour. Johnny l'aurait bien pris chez lui, mais, dit-il à Jahal, ce serait dangereux qu'on les vît ensemble. Jahal comprit à demi-mot et proposa de recevoir l'ami Bob dans son auberge. Ayant plus d'un fer sur le feu, dit-il, il n'était pas fâché d'avoir sous la main un gredin intelligent qui l'aiderait en cas de besoin, surtout si ce gredin savait tenir sa langue. Johnny lui donna toutes les assurances, puis il alla dire à Ronald :

— Jahal vous attend cette nuit ; le sampanier Weng-Kow vous montrera le chemin. J'ai dit à Jahal qu'il vous arrivait souvent de boire un coup de trop : si vous êtes bon acteur, arrivez chez lui en état d'ébriété. Ça vaudra mieux.

— Pourquoi ? demanda Ronald.

— Parce que vous ne serez pas obligé de répondre aux questions avant d'avoir reconnu et étudié un peu les lieux ; et même plus tard, ça pourra vous rendre service de jouer à l'homme ivre, les yeux et les oreilles de celui qu'on croit sous l'influence de la boisson entendent et voient des choses qu'on lui cacherait autrement.

Ce conseil se révéla excellent. Non seulement la présentation à Jahal se passa sans accrocs, mais sa soi-disant ivresse avait permis à Ronald de se documenter sur le milieu

dans lequel il s'était lancé. Il devait persévérer encore, car avant toute conversation avec Jahal il fallait voir Sarlow ; le tour de Jahal viendrait ensuite. Aussi il feignait une demi-ivresse pour qu'on le laissât tranquille.

La salle se vida de ses derniers occupants ; le moment de partir approchait, Weng-Kow devait l'attendre au bout de la ruelle pour lui indiquer le chemin de la demeure de Sarlow. Sa pensée revint à Jahal : quelle brute que cet homme ! D'une laideur repoussante avec sa peau jaunâtre et son nez cassé. Un homme rusé, cruel, avide, mais sûrement incapable d'avoir organisé l'envoi des crânes en or. Non, ce n'était pas lui l'instigateur des meurtres ; il n'était qu'un instrument de l'association sinistre, un de ses bras, mais pas la tête.

Soudain une main lourde s'appesantit sur l'épaule du jeune homme qui n'avait pas entendu les pas feutrés s'approchant de lui. Il se roula sur sa couche et parut soulever avec peine ses paupières alourdies d'ivrogne. C'était Jahal, pieds nus.

— Holà, Whitie ! bredouilla Ronald. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Le métis le fixait d'un air menaçant :

— Il se passe qu'il va falloir te désaouler et en vitesse, gronda-t-il. Il y a de la besogne pour toi demain ou après-demain. Tu as compris ?

Ronald fit mine de chanceler en se mettant debout.

— Chic alors ! dit-il en secouant la tête. Puis faisant mine de regarder autour de lui, il ajouta en hoquetant.

— Je saisis. Moi, j'avale jamais une goutte quand je travaille, Johnny a dû vous le dire. Je le jure. Demain je serai d'aplomb ; ce soir je vais aller prendre l'air, ça me fera du bien.

Jahal le considérait du même air menaçant que tout à l'heure.

— Vas-y, mais attention de ne pas avaler autre chose que de l'air !

CHAPITRE IX

L'IMPOSTEUR

— Voilà la maison, dit Weng-Kow, indiquant du doigt une belle demeure entourée d'un grand jardin où régnait la flore tropicale dans toute sa splendeur. La maison de Sarlow était située à la sortie de Singapour, loin du trafic, et la route était déserte ; une grande avenue fort soignée s'étendait devant Ronald, mais il préféra ne pas la prendre et la longea en se dissimulant derrière les bosquets, avec Weng-Kow sur ses talons.

Il s'arrêta à quelques mètres du bungalow afin de l'examiner. Tout le long de la façade courait une grande véranda sur laquelle s'ouvraient les portes-fenêtres des chambres protégées par des persiennes. Quelques-unes étaient closes, d'autres laissaient filtrer une lumière. Le sampanier avait dit à Ronald que Sarlow n'était pas absent de Singapour en ce moment, mais ce soir-là était-il chez lui ? « Peu importe, se dit Ronald, dussé-je y passer la nuit, je trouverai bien un moyen de voir Sarlow sans témoins. » Il s'arrangerait pour l'attirer dans le jardin et c'est dans cette idée qu'il avait gardé Weng-Kow avec lui. Il s'approcha tout doucement et, caché à l'ombre d'un arbre, il put jeter un coup d'œil dans la grande pièce du milieu, le salon sans doute, vide de tout occupant. Il se tourna vers le Chinois et dit à voix basse :

— Je ne vois personne ; il faut essayer. Va le demander et dis-lui que quelqu'un l'attend dans le jardin pour lui parler

du dernier voyage du ***Vautour***. Ça le fera venir. Mais fais bien attention : que personne n'entende ce que tu lui diras.

— Chut… interrompit le Chinois tout bas. On vient. C'est peut-être lui.

On montait l'avenue et les pas se dirigeaient vers la maison. Une silhouette masculine passa devant eux. La nuit sombre et les branches des arbres trop rapprochées empêchaient qu'on distingue les traits du personnage. Il était vêtu en Européen. Il s'arrêta au haut de l'avenue dans l'espace découvert précédant le perron de la maison, tournant le dos aux autres.

— Flûte ! s'exclama Ronald. Quelque visiteur sans doute. Il va falloir attendre.

Machinalement le regard de Ronald suivait les mouvements de l'homme qui gravit les degrés du perron et sonna. Un serviteur malais répondit à son coup de sonnette ; Ronald put entendre la voix du visiteur s'informant si Mr. Sarlow était chez lui, et la porte se referma après son entrée. Donc l'homme d'affaires n'était pas sorti, il n'y avait qu'à attendre.

Le Malais introduisit le visiteur dans le salon ; on eût cru des ombres chinoises ou des personnages évoluant sur un écran de cinéma. Cinéma parlant, puisqu'on entendait fort bien les propos échangés. Ronald se dit qu'il préviendrait Sarlow que sa demeure n'était pas protégée des indiscrets. À cet instant, il faillit laisser échapper une exclamation de stupeur, car le visiteur, s'étant retourné, lui faisait face et la lumière des lampes l'éclairait en plein. Pas de doute. Percival Smith… le Smith de l'auberge, le soi-disant lord, vêtu de ses mêmes guenilles et tout aussi échevelé. Les questions se

pressaient dans la pensée de Ronald : quel rapport y avait-il entre Sarlow et Smith ? Et qui était ce Smith en réalité ? Cette visite se rapportait-elle à l'article du journal mentionnant le nom de Sarlow ? Était-ce Jahal qui l'envoyait ? Smith était-il un instrument du métis comme Bob Curle le serait demain ? Jouait-il un rôle ? C'était un garçon rusé, à l'intelligence prompte. Ronald colla ses lèvres à l'oreille du Chinois :

— Regarde bien cet homme ? Sais-tu son nom ?

— Non, moi pas connaître.

De nouveau Ronald guetta en s'approchant le plus près possible ; il était à présent caché dans l'ombre d'un pilier de la véranda, entendant et voyant tout, comme s'il se trouvait dans la pièce.

Un monsieur y pénétra, Sarlow sans doute. C'était bien celui décrit par le capitaine Barnley. « Un petit homme agile comme un singe, noir comme un pruneau, avec des yeux vifs qui vous transpercent. » En effet, l'armateur avait quelque chose de simiesque avec sa petite taille et sa grosse tête perchée sur des épaules carrées. Smith lui dit :

— C'est bien à monsieur Sarlow que j'ai le plaisir ?

Le regard de ce dernier mesura l'autre de haut en bas, depuis les cheveux en désordre jusqu'aux souliers troués.

— C'est moi, répondit-il, et vous, qui êtes-vous ?

— Je n'ai pas donné mon nom, répliqua Smith en souriant, parce que je ne savais pas si vous vous souveniez de moi. Me reconnaissez-vous ?

Sarlow eut un geste négatif :

— Pas du tout ; je me demande même si je vous ai jamais rencontré.

Le visiteur se mit à rire gaîment :

— Mais si, mais si, plusieurs fois, il y a bien longtemps.

Nouveau signe négatif de Sarlow. Alors Percival se redressa de toute sa hauteur et déclara :

— Je suis Ronald Ward.

Pétrifié, Ronald n'en croyait pas ses oreilles.

Décidément les choses se corsaient. Quel était le jeu de Smith ?…

Sarlow, levant la tête, rivait sur l'homme plus grand que lui un regard scrutateur ; il répéta d'une voix lente :

— Ronald Ward ? Mais ?…

Nouvel éclat de rire de Smith :

— Oui, oui, je sais. Gourlay a dû vous écrire sans doute. Vous connaissez aussi le naufrage du ***Watabi***, ma mort, etc., et, me voici devant vous. Il y a de quoi vous surprendre. Vous avez appris la mort de mon pauvre père ?

Le visage de Sarlow s'adoucit :

— Je sais.

— Et moi qui espérais, soupira Smith, que vous me reconnaîtriez…

— Vous n'étiez qu'un enfant la dernière fois que je vous ai vu, s'excusa Sarlow, plus aimable.

— Évidemment, fit Smith qui, d'un air distrait, se mit à tourmenter le lobe de son oreille. D'ailleurs je vous fournirai des preuves de mon identité.

Mais Sarlow venait à lui et lui étreignit chaleureusement les deux mains.

— Mon cher enfant, dit-il cordialement, plus un mot. Je suis sûr que vous êtes Ronald Ward ; pourquoi un autre le prétendrait-il ? Je n'ai pas besoin de preuves, car vous venez de m'en donner par un petit geste, un tic héréditaire, car votre papa l'avait aussi. Il ne me laisse aucun doute sur votre personnalité.

Percival Smith paraissait stupéfait :

— Un petit geste ? Un tic ? répéta-t-il d'un air étonné.

— Mais oui, quand vous êtes absorbé, inquiet, perplexe, vous tourmentez votre oreille tout comme votre père le faisait. Je me souviens d'un petit gars qui tirait lui aussi son oreille, déjà.

— Comme c'est drôle ! s'exclama Smith ; je ne m'en étais jamais aperçu.

— Et maintenant, déclara Sarlow rayonnant, racontez-moi vos aventures.

— Mon histoire sera longue. Dites-moi auparavant, qu'a-t-on appris ici du naufrage du ***Watabi*** ?

— On a recueilli un ou deux survivants indigènes qui ont dit que le reste de l'équipage ainsi que le capitaine et les passagers avaient tous péri.

— Oui, oui, nous avons dû lutter contre les Malais devenus fous de peur. Je suis resté seul après la mort des autres et je me suis embarqué dans un canot dans lequel les Malais s'empilaient. Je n'entrerai pas en ce moment dans les détails mais ce fut affreux : les uns après les autres, j'ai vu mourir les Malais…

— Quelle horreur ! s'écria Sarlow très ému.

— Je ne risque pas d'oublier tout cela. Ensuite j'ai perdu connaissance et en revenant à moi je me trouvai dans un village malais, quelque part dans une des îles. J'ai été malade, en proie sûrement au délire car je ne me souviens de rien. Dès que je le pus je pris un prao indigène et me fis conduire à Singapour. Je suis venu tout droit vers vous.

— Vous avez bien fait, mon cher ami. Où iriez-vous ailleurs ?

— Vous êtes très bon, monsieur Sarlow, répondit Smith sur un ton pénétré et ému. Je n'ai pas un sou sur moi et dans l'état de mes frusques je me ferais chasser de n'importe quel hôtel de Singapour. Je me vois obligé de vous demander un petit prêt.

— Mais ça va sans dire, s'exclama chaleureusement l'armateur. La question d'argent est secondaire. Je suis tout à la joie de vous retrouver bien vivant. Ah ! si seulement mon pauvre Michael était ici, lui aussi ! Attendez, il y a quelqu'un à qui il faut que je vous présente.

Il sortit dans le couloir et appela : « Joan ! Joan ! » Ronald, qui ne perdait pas un mot, ni un geste de cet entretien, finissait par en être presque amusé : il voyait en cet instant passer une nuance d'inquiétude sur le visage de Smith qui

devait se demander si la personne annoncée n'allait pas tout gâter en ne reconnaissant pas le docteur Ward.

Aussi il se rapprochait tout doucement de la porte, prêt à prendre la fuite. Du coup Ronald eut un rire muet. Non, Smith n'était pas l'instrument de Jahal ; il agissait pour son propre compte.

Ayant arraché au vieux Marty tous les renseignements possibles, il se faisait passer pour le docteur Ward dans l'unique espoir de soutirer à Sarlow quelques livres. Il filerait ensuite et on ne le reverrait plus. Cette petite crapule intelligente ne présentait pas un danger sérieux, mais son intrusion compliquait singulièrement la situation. Comment livrer Smith à la police sans dénoncer son propre secret que seul l'armateur devait connaître ?

Ronald fut arraché à ses pensées par Weng-Kow qui lui poussait le coude.

— Elle est belle, la demoiselle.

Le Chinois avait bon goût. C'était, en effet, une fort jolie jeune fille, souple et gracieuse, qui entrait au salon, au teint légèrement hâlé, aux cheveux très noirs et brillants casquant une petite tête. Mais en ce moment ce n'étaient pas ses charmes physiques qui intéressaient Ronald, mais son nom. Qui pouvait-elle être ? En quoi la venue du docteur Ward serait-elle une surprise agréable pour elle ? Sarlow le renseigna :

— Joan, disait-il, voici le docteur Ward, revenu pour ainsi dire de l'autre monde. Ronald, mon ami, venez que je vous présente à miss Joan Robb, la fille d'Andrew Robb.

Ronald suffoquait. La fille de Robb. Tout à l'heure il s'était cru au cinéma. De mieux en mieux. Le film offrait plus d'une surprise… pourvu que le dénouement fût favorable !

La jeune fille s'avançait, les deux mains tendues.

Quel bonheur, s'écria-t-elle toute joyeuse, nous qui vous croyions mort !

Smith qui se sentait sur un terrain dangereux manœuvrait avec prudence.

— Comme vous êtes bonne de m'accueillir ainsi ! dit-il sans se compromettre, tout en serrant les mains tendues. J'ai eu la chance de m'en tirer.

— Vous parliez justement de vos souvenirs d'enfance ce soir, Joan, dit Sarlow, et vous me disiez que vous et lui jouiez tout le temps ensemble. Quelle extraordinaire coïncidence, hein ?

— Nous avions une dizaine d'années à cette époque, dit Joan, puis j'ai quitté Singapour. Je n'aurais jamais reconnu Ronald, vous savez…

Le vrai Ronald continuait à s'amuser. Quel « ouf » Smith devait pousser au fond de lui-même ! On le devinait au son de sa voix et à son air à nouveau épanoui.

— J'en dis autant de mon côté, fit-il, quoique ce soit pour moi un souvenir…

— En tout cas, déclara Sarlow, vos deux pères se connaissaient bien et tous deux étaient mes bons amis. En ce moment, docteur, cette jeune fille est en route pour l'Angleterre ; elle a laissé son père se débrouiller tout seul

dans l’île de Bataï. Ça ne lui fera pas de mal et il appréciera d’autant mieux sa petite maîtresse de maison.

— Ne parlons pas de moi, monsieur Sarlow, dit Joan, et occupons-nous du docteur Ward. Je ne sais pas d’où il vient mais il doit avoir faim et il a un air…

— J’ai l’air de sortir d’un asile d’indigents, acheva gaîment Smith.

Le rire clair de Joan s’éleva :

— Eh bien ! oui, je l’avoue !…

— Vous avez raison, ma chère enfant, et j’allais oublier tous mes devoirs. Il faut avouer qu’il y a de quoi perdre la tête. Ronald vient de me demander quelques livres pour se rendre présentable et aller à l’hôtel, mais je ne veux pas en entendre parler. Demain matin, mon jeune ami, je vous donnerai tout l’argent que vous voudrez pour vous équiper mais ce soir – et aussi longtemps qu’il vous plaira – vous demeurerez ici.

Smith tourmenta son oreille :

— Ne serait-ce pas abuser ?

— Allons donc, riposta l’armateur, plus un mot, plus un mot. Tant que vous serez à Singapour, ma maison est la vôtre. Joan, voulez-vous vous occuper d’installer notre hôte ? Si on lui donnait la dernière chambre, celle qui ouvre aussi sur la véranda ? C’est la plus confortable. Pendant ce temps, Ronald, venez avec moi ; j’ai idée qu’un bon bain vous fera plaisir, hein ? Mes vêtements ne sont guère à votre taille, mais étant donné les circonstances, vous pardonnerez sûrement à Joan de rire un peu en vous les voyant porter. Ensuite un bon souper et si vous n’êtes pas trop fatigué vous

nous raconterez vos aventures. Je téléphonerai au directeur du journal pour le mettre au courant. L'article annonçant votre retour paraîtra ainsi demain matin.

La pièce se vida et Ronald s'éloigna, regagnant le coin ombragé où il s'était d'abord caché. Que faire ? Impossible d'intervenir en tant que Bob Curle. À force de chercher, un plan s'élabora dans sa tête, mais rien ne pressait et il se donnerait le temps de la réflexion.

Il toucha l'épaule de Weng-Kow.

— Allons-nous-en.

— Vous, pas parler ce soir ? s'enquit le Chinois.

— Ce n'est pas la peine ; ce monsieur occupe la scène et il couchera là. Demain nous reviendrons en changeant nos batteries.

— À vos ordres, répondit le Chinois que rien ne troublait.

Usant des mêmes précautions, les deux hommes reprirent le chemin du retour en silence. Ronald ne tenait pas à mettre le Chinois au courant ; homme de confiance oui, évidemment, mais jusqu'à quel point ? Il le remercierait de ses services, et, maintenant qu'il connaissait le chemin, saurait se guider seul. Il avait d'abord pensé appeler Sarlow dans le jardin et démasquer l'imposteur sans la moindre difficulté ; il aurait dit à Smith de filer sans demander son reste car il n'en voulait pas au pauvre diable et même son intelligence et son adresse le rendaient sympathique. Mais Sarlow ? Accepterait-il d'avoir été ainsi bafoué ? N'appellerait-il pas la police pour arrêter le menteur ? C'en était fait alors de Bob Curle.

Non, Ronald agirait autrement : quand tout le monde serait endormi, il irait taper à la fenêtre de Smith et l'emmènerait dans le jardin. Là, il lui glisserait dans le creux de l'oreille quelques mots bien sentis et menacerait de le dénoncer. Puis, il lui mettrait quelques livres dans la main en lui enjoignant de disparaître. Ce n'était pas très normal, évidemment, mais Ronald se sentait le cœur plein d'indulgence pour ce malheureux dévoyé. On n'entendrait plus désormais parler du membre de la Chambre des Lords. Quand Sarlow le saurait il serait mécontent, mais Ronald se chargeait de l'adoucir.

Tout en cheminant, le jeune homme grattait le lobe de son oreille. Soudain il lui vint une idée : il avait trois bonnes heures devant lui avant que tout le monde dorme chez Sarlow, il les utiliserait. Il demanda à Weng-Kow de le conduire au campement où vivait Johnny le Chinois. Il aurait ainsi l'occasion de parfaire sa connaissance avec la pègre de Singapour et recueillerait des renseignements utiles.

— Bonne idée, lui répondit Weng-Kow. Vous connaître bien Johnny. Ça très bon pour vous.

***

À trois heures du matin, Ronald se retrouvait devant la maison de Sarlow, respirant avec volupté l'air embaumé du jardin. Il en avait besoin après sa promenade de bouge en bouge, mais il s'était assuré ainsi des relations dans plus d'un repaire mal famé, se préparant le cas échéant des retraites sûres. Dans cette promenade, il avait côtoyé cette lie de toutes races qui grouille dans les bas-fonds de Singapour. Ce n'était pas très relevé comme délassement, mais les meurtres de sir Henry et de Gresham n'avaient rien de bien

délicat non plus. Il était sur le sentier de la guerre, pas le moment de se montrer dégoûté.

Pour l'instant, c'est de Mr. Smith qu'il s'agissait, il savait que sa chambre était la dernière à droite puisque le côté gauche de la véranda se terminait par le perron d'entrée. Il franchit la lisière des arbres dont les branches s'agitaient mollement, semblant se faire des confidences. Ronald éprouvait un sentiment de malaise à pénétrer ainsi furtivement tel un malfaiteur. Mais…

Arrivé devant la porte-fenêtre de la chambre où dormait Smith, il put constater qu'elle était entr'ouverte ; il la poussa sans bruit et, se tenant sur le seuil, murmura à mi-voix :

— Smith ! Hé ! Smith !

Pas de réponse.

— Hé ! Smith !

Cette fois il avait haussé légèrement la voix. Mais Smith devait faire des rêves d'or. Il dormait profondément. Son réveil serait moins beau, se dit Ronald.

Le troisième appel n'obtint pas plus de résultats que les deux premiers. Que se passait-il ? Au dernier moment avait-on changé Smith de chambre ? Ou ce dernier avait-il trop généreusement arrosé son souper ?

Confusément, Ronald eut cette impression que l'air était chargé d'une menace sinistre. Se décidant à entrer, il dit encore, à mi-voix : « Smith ? » par trois fois. C'est alors que sa main, tendue devant lui, rencontra quelque chose, à la fois souple et rigide. Son instinct de médecin ne s'y trompa pas : il touchait de la chair. Une chair humaine, glacée. Il comprit aussitôt.

Il demeura un moment immobile ; son regard scruta l'obscurité. Oui, il était parvenu devant le lit et il touchait un bras qui pendait de ce lit, un bras dont la main serrait un objet.

Une rage froide envahit le jeune homme ; craquant une allumette, il desserra les doigts du mort pour en retirer la chose à laquelle il s'attendait. Dans la paume de la main de Smith gisait une petite tête de mort en or. Tout comme sir Henry, tout comme Gresham. L'allumette brûla les doigts de Ronald en s'éteignant.

Frémissant, il se dit que ce n'était pas Percival Smith qui gisait là, baigné dans son sang, mais le docteur Ronald Ward. Le malheureux dévoyé avait payé de sa vie la petite comédie jouée tout à l'heure. C'était la seconde fois qu'on tuait Ronald Ward. Il referma la main sur l'avertissement macabre, mais l'allumette, avant de s'éteindre, lui avait révélé certains détails. D'abord la porte ouverte ; pourquoi ? Ensuite sur le plancher il avait aperçu un poignard, frère sans doute de celui trouvé près de Gresham. Il se mit à genoux, cherchant l'arme qu'il finit par trouver. Une seconde allumette lui permit de constater que la lame, le manche, tout était identique à l'autre.

Une impulsion soudaine lui fit lever les yeux et il vit une forme féminine, revêtue d'un peignoir, qui se tenait à la porte donnant sur le couloir intérieur. C'était Joan Robb. L'espace d'une seconde, elle resta pétrifiée, puis poussa un cri perçant qui se répercuta dans toute la maison.

D'un bond, Ronald fut sur la véranda ; il enjamba la balustrade et la minute d'après il courait comme un fou dans la nuit, tenant le couteau.

CHAPITRE X

QUELQUES PIÈCES DU PUZZLE

De nouveau, une main s'appesantit sur l'épaule de Ronald qui était allongé sur la couchette en bois dans l'auberge de Jahal. Cette fois, il avait entendu le pas feutré, la démarche sournoise de Whitie Jahal, qui se penchait sur lui, simiesque, avec un rictus menaçant.

— Où étais-tu encore la nuit dernière, sacrédié ? demanda-t-il.

Ronald se mit sur son séant et ricana bêtement. Il avait, en ce qui concernait le métis, un alibi de première classe. En quittant la scène du meurtre, il n'était pas revenu directement au bouge ; il avait eu une petite conférence avec Johnny, à la suite de laquelle deux fils de l'Empire Céleste ramenèrent à sa couchette un Bob Curle à peu près ivre mort. De sorte que pour l'établissement Jahal, Curle avait passé la nuit à traîner de bouge en bouge en compagnie de Chinois.

Répondant à la question du patron, il marmonna :

— Oh ! je suis allé à des tas d'endroits.

— C'est ce qu'on m'a dit, gronda l'autre, on t'a rapporté ici plein comme une outre. Tu ne peux donc pas t'empêcher de boire ?

Ronald jeta un regard circulaire : toutes les couchettes étaient vides ; évidemment il avait dormi longtemps et tous les autres étaient sortis. Il demeurait seul avec le métis.

— Allons, allons, Whitie, vous connaissez la vie, y avait pas de travail hier soir. Vous me l'avez dit vous-même.

Whitie, qui tenait un journal local, le jeta sur la couchette.

— Ah bah ? siffla-t-il entre ses dents. Il n'y avait pas de travail pour monsieur, mais sais-tu ce qui s'est passé pendant ce temps-là ? Lis un peu. Tu verras qui on a assassiné hier. D'après Johnny, la police de Hong-Kong avait l'œil sur toi, tu dois déjà être signalé ici, et je me demande si les flics de Singapour pourraient te reconnaître.

Ronald passa une main tremblante sur son front, puis, protesta d'un air ahuri :

— Mais je ne suis pas recherché pour meurtre, patron.

Il passa une vilaine lueur dans les petits yeux du métis.

— Je sais fichtrement bien que tu n'es pas foutu de tuer, grommela-t-il, mais lis un peu le journal ; après ce meurtre d'hier soir la police va fouiller tous les bas-fonds de Singapour et tout retourner sens dessus dessous, mon garçon ; tu piges ? Alors s'ils ont ton signalement, et s'ils viennent fourrer leur nez ici, il vaut mieux qu'ils ne t'y trouvent pas. Va villégiaturer ailleurs pour une semaine ou deux.

Ronald ne cessait d'épier le visage bestial de son interlocuteur. Quelle part avait-il dans le meurtre, celui-là ? En tout cas, il ne fallait pas le perdre de vue ; aussi le jeune homme affecta l'assurance.

— Y a pas de danger, ceux d'ici ne peuvent pas me reconnaître.

— Ça va alors. Moi, c'était pour te rendre service, tu comprends ?

— Merci, patron, mais je ne m'en fais pas.

Puis il baissa la voix : – Et cette petite affaire dont vous me parliez hier, Whitie ? Quand allez-vous m'employer ? C'est promis, hein ?

— T'en fais pas pour ça, non plus, ricana le métis, je me servirai de toi quand ça sera le moment, mais ce soir j'ai autre chose à te donner à faire. En attendant, cuve ton vin tant que tu voudras, mais tâche ce soir d'être en bon état, hein ? Je ne veux pas d'ivrognes dans le travail. Compris ?

— Je ne boirai pas, patron, je vous le promets, assura Ronald avec ardeur.

Jahal haussa les épaules.

— Tu ne boiras pas jusqu'à la prochaine fois, hein ? Vous êtes tous les mêmes, et Smith comme les autres. Mais celui-là il me doit de l'argent : si tu le vois avant moi, rappelle-le-lui de ma part.

Ronald assura qu'on pouvait compter sur lui et d'un geste négligent attira le journal et le déplia lentement.

Il suivit du regard le métis qui traversa le corridor pour entrer dans le bar-tripot où toutes les races du monde se coudoyaient pour jouer, tricher, boire, se disputer et se battre afin de remplir les poches de l'immonde canaille qui avait nom Jahal. Ronald savait que la fumerie donnait un peu plus loin dans ce même corridor, – il avait erré un peu

partout l'avant-veille, feignant de ne pas reconnaître son chemin dans l'ivresse. Une chose l'intriguait : il y avait tout au fond du bar une porte et dans la journée d'hier il avait remarqué plusieurs personnages, Européens et Malais, correctement vêtus, qui passaient par le bar sans consommer, pour disparaître par cette porte. Était-ce l'antre privé de Jahal ? Maintenant qu'il savait que le métis trempait dans la conspiration des crânes, il se disait que les conspirateurs devaient se retrouver quelque part, ici, dans le bouge. Question à élucider. Il ouvrit le journal tout en se disant que Jahal devait ignorer la mort de Smith puisqu'il l'avait chargé d'un message pour lui. Ce n'était donc pas le métis qui avait tué ? En première page, un titre attira aussitôt son regard :

MEURTRE DU DOCTEUR RONALD WARD DANS LA SOIRÉE D'HIER

Et en sous-titre :

Il échappe au désastre du Watabi ***pour mourir sous le poignard d'un assassin***.

Plus bas :

ENCORE LES TÊTES DE MORT

Ronald était en train de lire son propre article nécrologique. On n'épargnait pas les détails, on commençait par relier ce meurtre à celui de sir Henry. On parlait de

l'expédition scientifique du *Vautour* dont le capitaine – Michael Ward – était décédé depuis et on terminait en disant que son fils, le docteur Ronald Ward, avait été poignardé et que dans sa main il serrait un petit crâne en or. Était-ce une vengeance visant sir Henry et la famille Ward ? (Ici de longs commentaires sur les tragédies de la vengeance.) Venait ensuite le récit du sauvetage du docteur Ward et de son arrivée chez Mr. Peter Sarlow. Enfin la découverte du crime par miss Joan Robb : la jeune fille, disait le reporter du journal, racontait qu'elle avait regagné sa chambre pour la nuit ; comme il faisait très chaud, elle laissa sa porte ouverte, ce qui lui permit d'entendre le docteur Ward entrer chez lui, dans la chambre située juste en face de la sienne au bout d'un corridor. Les événements de la soirée l'ayant agitée, la jeune fille dormait mal. Soudain elle fut éveillée par un bruit, on eût dit une chaise qu'on traînait sur le sol ; allant à sa porte, elle vit de la lumière chez le docteur Ward ; sans trop savoir pourquoi, alarmée, elle y alla et fut épouvantée en apercevant un homme penché sur le lit du docteur ; il tenait une allumette allumée d'une main et de l'autre un poignard. Joan fit un pas en avant qui lui permit de voir le corps du docteur étendu sur son lit et couvert de sang. Elle se mit à pousser des cris, l'homme bondit vers la véranda et disparut dans la nuit. Le meurtrier était habillé en Européen, croyait-elle, la lueur de l'allumette ne lui permettait pas de distinguer grand'chose, mais quoique n'ayant vu le visage du meurtrier que quelques secondes, elle était sûre de pouvoir le reconnaître.

Ronald alluma une cigarette d'un air soucieux ; la description de Joan ne fournissait pas beaucoup d'éléments à la police, mais elle, Joan, le reconnaîtrait sans aucun doute, il le savait. Désormais, aux yeux de la jeune fille, Ronald était un assassin. En somme, se disait-il, il s'en était tiré sans trop

de mal de cette détestable situation et Jahal était roulé, mais ensuite ? Qu'allait-il faire ? Comme toutes les fois où il se sentait perplexe, sa main se dirigeait vers son oreille, mais cette fois il arrêta le geste à mi-route. Pas de blagues. Ce tic avait coûté la vie au malheureux Smith. Il fallait y veiller désormais. Une idée le fit tressauter. Et le couteau ? Qu'en avait-il fait ? Il chercha en vain dans ses poches, puis, la mémoire lui revint : dans son dégoût, exactement comme avec l'autre, sur le ***Watabi***, il avait jeté l'arme… Tant pis. Aucune importance. Il avait une autre énigme, autrement importante, à résoudre : comment l'assassin connaissait-il la présence du pseudo-Ward chez Sarlow ? Smith avait décidé sa petite expédition sur l'impulsion du moment et il ne s'était sûrement pas confié à personne, alors ?…

La cigarette allait brûler les doigts de Ronald quand la réponse se révéla à lui. Mais oui. C'était Sarlow qui avait transmis la lettre de Gourlay au journal local : il avait annoncé qu'il préviendrait les journalistes. Il avait dû téléphoner le sauvetage du faux Ronald. Des bandits de la taille de ceux qui composaient la bande aux crânes devaient avoir des oreilles partout ; évidemment, dès qu'ils apprirent la présence du naufragé chez Sarlow, ils entrèrent en action. Voilà tout. Par Sarlow il aurait la confirmation de cette version un jour ou l'autre. Oui, mais comment diable allait-il faire pour avoir une entrevue avec lui ? Le meurtre, le fait qu'on avait signalé sa présence dans la chambre du mort, changeaient la situation. Ronald comptait bien n'avoir aucune peine à prouver son identité à Sarlow, mais Joan ne serait-elle pas plus difficile à convaincre ? Autre difficulté, Sarlow accepterait-il de dissimuler à la police que le mort n'était pas véritablement le docteur Ward ? S'il refusait, tout son plan était démoli : adieu, Bob Curle. Ronald se sentait pris entre deux risques : ou bien il serait soupçonné du

meurtre de Smith, ou bien il recevrait un de ces jours un poignard dans le dos et un petit crâne dans la main. Décidément l'horizon était chargé.

Oui… le docteur Ward n'était pas sur un lit de roses. Il lui fallait de l'argent et seul Sarlow pouvait lui en fournir en qualité d'exécuteur testamentaire de son père ; donc nécessité de se confier à lui. Lui seul également en qualité d'armateur pouvait envoyer rapidement un de ses bateaux prévenir Robb du danger qui le menaçait. Où donc perchait cette sacrée île de Bataï ?

Mais soudain, une idée qui ne l'avait pas frappé jusqu'alors le fit frissonner : la fille de Robb, Joan, ne courait-elle pas elle aussi un danger ? Elle était dans la même situation que Ronald comme fils de Michael Ward. N'était-elle pas désignée aux coups des misérables ? Allons, il fallait décidément agir, conclut Ronald, tant pis pour sa propre peau.

Pendant qu'il était plongé dans ses réflexions, les intéressants pensionnaires de Jahal rentraient un à un et prenaient place autour de la table pour le déjeuner. Ils parlaient entre eux du meurtre de la veille, mais personne ne prononça le nom de Smith et son absence ne fut pas remarquée. Ronald quitta sa couchette et rejoignit les autres autour de la table. Ce soir, il irait avec l'aide de Weng-Kow trouver Sarlow et d'après l'attitude de celui-ci, il verrait jusqu'à quel point il raconterait toute son histoire. Il agirait selon les circonstances et ferait tout son possible pour garder son déguisement de Bob Curle. En attendant, il n'y avait qu'à traîner ici et tâcher de découvrir où menait cette porte mystérieuse que franchissaient furtivement tant d'individus corrects et bien vêtus.

Pendant le repas, la chaise vide de Smith n'attira qu'une réflexion de l'Américain :

— Smith m'a tout l'air d'avoir décampé sans payer Jahal ; on ne le reverra plus, allez.

— T'en fais pas, fit alors le faubourien de Londres. Y en a plus d'un qui ferait comme lui si seulement il trouvait l'occase.

Ce fut la seule oraison funèbre du pauvre membre de la Chambre des Lords…

Après l'ignoble repas, Ronald dirigea ses pas traînants dans le bar : on y étouffait, les mouches y bourdonnaient par essaims. Derrière le comptoir, un gros métis faisait office de barman. Deux ou trois de ses compagnons rejoignirent Ronald qui offrit une tournée générale. Marty et le faubourien entamèrent une partie d'écarté : Ronald commença par suivre leur jeu, puis se munissant d'un verre de gin et d'un journal, alla prendre son poste d'observation à une table située tout près de la porte qui l'intriguait. Peu à peu sa tête commença à dodeliner, puis se pencha, et bientôt, à demi couché sur la table, Ronald parut dormir profondément.

CHAPITRE XI

DEVANT LA PORTE

Les joueurs étaient partis. Haji, le barman, ronflait derrière son comptoir, se réveillant parfois avec un sursaut pour servir des clients qui entraient boire un verre et repartaient. Les heures se traînaient lentement. Aucun signe de Jahal, pas d'arrivées de visiteurs suspects. Ronald pestait contre Haji qui ne dormait pas assez profondément pour lui permettre d'aller pousser un peu la petite porte. Il se demandait si sa faction ne serait pas inutile, lorsqu'il tressaillit tandis que Haji se redressait brusquement, rectifiant la position : Jahal entrait, venant directement de la ruelle. Le visage du métis reflétait des sentiments encore plus féroces que d'habitude. Il se dirigea tout droit vers Ronald qui se mit debout et voulut s'excuser :

— Écoutez-moi, patron, dit-il, je vous donne ma parole que je ne suis pas gris, je n'ai bu qu'une petite goutte de gin, demandez à Haji. J'ai toute ma tête.

En proie à une agitation manifeste, Jahal ne s'intéressait pas à Ronald lui-même.

— Tu sais la nouvelle ? demanda-t-il.

— Hein ? Quelle nouvelle ? J'ai vu personne, je dormais.

Whitie eut un rire rauque :

— Je te l'apprends alors, et pour une sale blague c'est une sale blague. Le type qu'on a assassiné n'était pas le docteur Ward. Voilà ma nouvelle.

Ronald prit un air ahuri :

— Hein ? Comment le savez-vous ? Qui est-ce alors ?

Jahal regardait fixement le jeune homme en répondant brièvement :

— Personne ne sait, il n'a pas été identifié.

— Mais alors, s'enquit Ronald semblant encore plus surpris, comment sait-on que ce n'est pas le docteur Ward ?

— C'est un ami du docteur, un type appelé Brenner. Il est allé voir le corps et il a déclaré que ce n'était pas lui.

Brenner ?… Oui. Le hasard avait dû l'amener à Singapour. Le métis continuait à parler.

— Paraît que c'est un officier qui a été embarqué avec Ward. De passage ici, il a lu la nouvelle de l'assassinat dans le journal et il a voulu aller verser quelques larmes sur le cadavre de son camarade, mais il a dû rengainer le chagrin quand il a vu que ce n'était pas lui. Ah ! ah ! ah !

Tout en riant sauvagement, Jahal alla ouvrir la petite porte du fond et la claqua sur lui ; Ronald avait eu le temps d'apercevoir un lit, une table, des chaises, rien d'extraordinaire, en somme. Ce n'était sans doute que la chambre du métis et il y recevait ses complices à l'abri de toute indiscrétion. À travers la mince cloison, Ronald l'entendait aller et venir, bousculant les meubles tout en lançant un torrent de blasphèmes abominables. Le jeune homme décida d'attendre encore un peu dans l'espoir qu'un

visiteur viendrait : puisqu'il entendait si bien les jurons de Jahal, il pourrait peut-être saisir des bribes de ce qui se dirait.

Il se leva, alla faire remplir à nouveau son verre, puis revint s'asseoir en repoussant sa chaise de façon à se rapprocher encore plus près de la porte. Il entendit le lit craquer, le métis allait faire sa sieste… Brenner… Drôle de hasard, mais un hasard plein de danger.

D'autres camarades que Brenner pourraient le rencontrer dans la rue et le reconnaître. Il valait mieux ne circuler que de nuit.

Mais ce contre-temps avait un bon côté : Sarlow n'ignorait plus qu'il avait été victime d'un imposteur, et quand Ronald se confierait à lui, il n'aurait plus besoin d'aller trouver la police. Les choses, en somme, s'arrangeaient sauf en ce qui concernait Joan Robb ; il fallait espérer que Sarlow parviendrait à la convaincre. On en était donc au même point qu'avant, les tueurs croyaient Ronald noyé avec le reste des passagers du ***Watabi***.

Le crépuscule tombe vite aux tropiques ; Haji alluma la lampe de la suspension d'où s'envola un essaim de mouches, mais elle éclairait mal, laissant des coins dans l'ombre. Le bar commença à s'animer, des gens entraient et sortaient après avoir consommé, les pensionnaires de l'auberge le traversaient pour aller regagner leur couchette et s'y reposer en attendant l'heure du dîner. Soudain, Ronald se leva brusquement et s'approcha du comptoir : il venait de voir entrer un Malais correctement habillé à l'européenne qui fit un signe de tête à Haji, puis entra directement dans la chambre de Jahal sans frapper. Ronald attendit qu'il eût refermé avant de retourner à sa place : il valait mieux que l'autre crût

libre la table si proche de la porte du métis. Mais Ronald fut très déçu, les deux hommes s'entretenaient en malais dont il ne comprenait pas un traître mot. Pourtant il fut alerté par deux mots revenant sans cesse dans leurs propos : Sarlow et Robb, puis encore un autre : « Pandak ». Qu'est-ce que cela signifiait ? À qui le demander ?

Ronald renonça à en écouter plus long, du reste, ce serait imprudent que Jahal le retrouvât à la même place quand il sortirait. Enfin, le jeune homme avait besoin de respirer un peu d'air pur après tout un après-midi passé dans ce bar ignoble, étouffant.

Il avait fait quelques pas dans la ruelle, lorsqu'il aperçut au bout une forme blanche immobile, paraissant attendre. C'était là que Weng-Kow l'attendait la veille pour le conduire chez Sarlow. Était-ce lui ? Probablement mais pourquoi venir si tôt ? Il s'avança vers la silhouette qui fit un signe discret tout en s'éloignant. Sûr de son fait, cette fois, Ronald l'aborda dans un coin sombre.

— Bonsoir, Weng-Kow, dit-il, tu es en avance ce soir ? Il est encore trop tôt pour aller chez Sarlow.

Le Chinois hocha la tête :

— Nous pas aller là-bas ce soir, dit-il tranquillement.

— Pourquoi donc ? Tu n'as pas envie de recommencer notre petite faction d'hier ? plaisanta Ronald.

Nouveau hochement de tête :

— Sarlow, pas là.

Stupéfait, Ronald fixa le Chinois.

— Que veux-tu dire par là ?

— Vous, pas savoir ? Pas entendu dire ?

— Mais, non…

— Alors, moi vous dire : Sarlow et la demoiselle eux aller promener il y a deux, trois heures.

— La demoiselle ? interrompit le jeune homme, tu veux dire miss Robb ?

— Oui. Eux conduits en auto par chauffeur nègre. Auto arrivée, route solitaire et mauvaises choses arrivées. Nègre tué, Sarlow et la demoiselle enlevés.

Pendant un moment, Ronald fut incapable de faire un geste ou d'articuler une parole. Une peur atroce le glaçait. Joan Robb… Il avait raison de craindre pour elle.

— Laisse-moi comprendre, Weng-Kow, dit-il d'une voix étranglée ; si je saisis bien, des bandits ont arrêté l'auto de Sarlow, tué son chauffeur et enlevé le vieux et miss Robb ? C'est bien ça ?

— Oui.

— Mais si le chauffeur est mort et les autres enlevés, comment l'a-t-on appris ?

— Nègre pas mort tout de suite, expliqua le Chinois, lui parler, lui dire beaucoup Malais sauter sur auto, Sarlow se battre contre eux, mais Malais ont mis chiffon avec médecine sous le nez Sarlow.

Du chloroforme évidemment. La pensée de Ronald revenait aux paroles prononcées tout à l'heure dans la chambre de Jahal : les noms de Sarlow et de Robb, puis cet

autre mot… Comment donc ? Ah ! oui, Pandak. De toute évidence, le Malais était venu rendre compte à Jahal du rapt. Le jeune homme se tourna vivement vers Weng-Kow.

— Qui t'a raconté tout ça ?

— Johnny le Chinois. Tout le monde, il sait, et Johnny croyait vous savoir aussi. Lui me dire venir de bonne heure pour si vous aviez besoin de moi.

— Parfait, dit résolument Ronald. Nous allons y aller ensemble, comme hier.

Le même hochement de tête du Chinois :

— Johnny dit vous pas retourner là-bas. Dangereux. Johnny m'a dit vous répéter beaucoup dangereux.

Le cerveau de Ronald était en ébullition. Il pensait à Andrew Robb : maintenant que Sarlow ne pouvait plus le prévenir, comment faire ? La pensée de Li-Youan le traversa. Oui. Mais comment le joindre ? Johnny, Johnny saurait où était le yacht.

— Weng-Kow, va tout de suite trouver Johnny, tu lui diras de ma part qu'il aille dire à celui qui détient la plaque de jade qu'Andrew Robb est à l'île de Bataï et qu'il faut qu'on le mette en garde tout de suite. Le maître de la plaque comprendra ce que ça veut dire. Répète mes instructions.

Le Chinois les répéta mot à mot.

— Ça va bien. Autre chose, tout à l'heure j'ai entendu Jahal et un Malais causer entre eux et je suis sûr qu'ils parlaient de l'enlèvement de Sarlow. Ils ont prononcé un mot que je n'ai pas compris : « Pandak ». Sais-tu ce qu'il veut dire ?

— Ce mot malais, moi pas savoir malais.

— C’est ce que je me disais aussi ; demande à Johnny de te l’expliquer et reviens ici. Je t’attendrai.

— Moi, partir de suite, dit le Chinois ; vous plus besoin de moi ?

Ronald répondit non d’un signe de tête et après avoir vu Weng-Kow s’éloigner, revint à pas lents vers l’auberge, les poings serrés dans ses poches. Il pensait aux trois meurtres. Certes, ils avaient été abominables, mais les victimes étaient des hommes. Serait-ce le tour d’une femme maintenant ? Qu’allaient-ils faire de Joan Robb ?…

CHAPITRE XII

LA MAISON INHABITÉE

Minuit allait sonner. Tout était noir, et seuls le bruissement des innombrables insectes et le cri discordant du crapaud-buffle rompaient le silence. L'air était lourd des essences tropicales éparses dans la forêt.

Sur une route de la banlieue de Singapour, Ronald, immobile, attendait le retour du jeune Malais, Kria, envoyé en reconnaissance en avant de la petite expédition. Aux côtés du jeune homme la silhouette blanche de Weng-Kow ; derrière eux l'auto cachée dans l'ombre des grands arbres. Réussirait-il cette fois ?

Voilà ce qui s'était passé depuis que le Chinois lui avait appris l'enlèvement de Sarlow.

Johnny lui avait fait savoir que « Pandak » était un nom propre fort commun à Singapour. Pendant des heures, on avait cherché fiévreusement tous les Pandak possesseurs d'une propriété isolée, inhabitée depuis longtemps et mise en vente ou en location. On avait choisi celle vers laquelle ils se dirigeaient car elle offrait le plus de chances. Aboutirait-on à un résultat ?

Quant au message pour Li-Youan, la réponse de Johnny ne fut guère encourageante : la plaque avait passé par plus d'une main pour lui parvenir, disait-il, et il en serait de même pour la renvoyer. Peut-être le Maître recevrait le mes-

sage, peut-être non. Là résidait la difficulté, se disait Ronald, il pouvait compter sur Li-Youan mais tout autour de cet homme demeurait mystérieux, lointain.

Des noms, toujours des noms tourbillonnaient dans la pensée de Ronald comme il piétinait d'impatience. Il se répétait : Sarlow, Joan, Robb, Bataï… »

Un bruissement léger ; les feuillages s'écartèrent, et Kria apparut enfin.

— Eh bien ! demanda Ronald comme l'autre arrivait tout essoufflé à ses côtés, tu as découvert quelque chose ?

Le jeune Malais parlait anglais fort bien, heureusement.

— Oui, Tuan, la maison n'est pas déserte. J'y ai vu de la lumière et entendu des voix. Pour m'en assurer j'ai fait le tour de la maison.

— Tu crois que Mr. Sarlow et miss Joan y sont retenus prisonniers ?

— Non, Tuan, je ne suis pas sûr ; je n'ai pas pu distinguer leurs paroles. Ça s'est passé comme ça : les fenêtres de la maison sont fermées avec des planches clouées dessus comme on fait toujours ici, mais à travers une fente de ces planches, j'ai vu de la lumière et je me suis approché. La fente est trop mince pour que je puisse voir, mais j'ai posé mon oreille contre et c'est comme ça que j'ai entendu des voix.

— Combien ? demanda vivement Ronald.

— C'est pas facile à dire : deux… peut-être trois.

— Bon. Ensuite ?

— Ensuite, Tuan, je suis allé à toutes les autres fenêtres voir s'il n'y avait personne, mais rien. Il y a autre chose, Tuan ; les planches fixées à la petite porte de derrière sont mal clouées. C'est tout, Tuan.

Soupirant d'aise, Ronald donna une tape affectueuse sur l'épaule de Kria. Cette fois on avait réussi ; il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que Sarlow et Joan fussent là, prisonniers. De qui ? Mais des poursuivants de Ronald, des assassins de sir Henry, de Gresham et de Smith, c'était clair !

— Tu as bien travaillé, Kria. Il s'agit maintenant de voir comment nous y prendre pour délivrer les prisonniers.

— Tuan, fit la voix calme du jeune Malais, nous sommes trois et eux ne sont pas plus de trois aussi. Entrons par la petite porte en la forçant, les planches tiennent très mal.

— Pas pratique ton idée, Kria ; ce serait trop long et puis nous ferions du bruit, donnant ainsi le temps à nos gaillards de prendre leurs précautions avant que nous entrions. Sans compter qu'ils pourraient tirer sur nous. Non, il faut qu'ils nous ouvrent eux-mêmes.

Weng-Kow fit entendre une toux discrète.

— Si le Tuan veut bien expliquer idée ?

— Voici : nous nous posterons tous trois derrière la maison. Weng-Kow et moi cachés pendant que toi, Kria, tu seras l'orateur de la bande puisque tu parles le malais. Tu frapperas à la porte. S'ils ne répondent pas, crie-leur tout haut que tu es venu les prévenir qu'ils sont découverts et que la police est à leur trousse. Ou je me trompe fort, ou ils ouvriront, et nous les attaquerons.

— Le plan est bon, Tuan, dit Kria, mais s'ils me demandent qui m'a envoyé les prévenir, que dois-je répondre ?

Ronald réfléchit : le nom de Jahal suffirait, mais le métis apprendrait ainsi qu'on le savait mêlé à l'enlèvement. Dangereux. Non. Il finit par trouver.

— Eh bien ! Kria, tu te mettras en colère, tu sortiras tes meilleurs jurons en disant qu'ils sont des imbéciles à perdre du temps avec leurs questions, qu'ils n'ont pas besoin de savoir, que tu entends déjà les pas des policiers. Enfin débrouille-toi.

— Entendu, Tuan. Suivez-moi en marchant doucement.

La maison n'était qu'à une centaine de mètres, il ne fallut pas plus de cinq minutes aux trois hommes pour apercevoir le bungalow accoté à la colline. Ronald se dit qu'il ne fallait pas risquer d'être reconnu par les bandits (sans doute pensionnaires de l'auberge) car Bob Curle serait alors brûlé. Il expliqua ceci à ses compagnons et prenant son mouchoir, le fixa sur son visage en laissant deux trous pour les yeux.

— Une autre recommandation encore, mes amis, dit le jeune homme. Moi j'ai un automatique et vous des couteaux malais, mais il ne faut faire usage de nos armes qu'en dernière extrémité. Servons-nous de nos poings. C'est bien compris ?

Les deux autres acquiescèrent, mais sans grand entrain.

Le moment était venu.

— Frappe Kria ! chuchota Ronald.

Le premier coup ne donna rien, pas plus que les deux suivants plus vigoureux. Kria colla son oreille à la porte et murmura :

— J'entends respirer…

— Frappe une dernière fois, puis préviens-les.

Le Malais obéit et se mit à parler très vite d'une voix saccadée et affolée. La porte s'ouvrit alors : sur le seuil faiblement éclairé par une lumière venant du fond, apparut un indigène revêtu du sarong national. En moins d'une seconde, le poing de Ronald l'avait atteint sous le menton : l'homme, poussant un rugissement, sortit son couteau. Ronald lança à ses compagnons : « Occupez-vous de celui-ci » puis s'élança, se dirigea vers la lumière, mais celle-ci s'éteignit soudain et le jeune homme perçut des pas légers s'approchant de lui. Il sortit son revolver mais deux bras le saisirent par derrière, le ceinturant dans un cercle de fer. Avec sa main restée libre il donna alors des coups de crosse sur une tête dont il distinguait vaguement les contours. On lui résista. Saisi à la gorge, les tempes battantes, Ronald lutta avec rage, roulant à terre avec son adversaire. Soudain l'étreinte de ce dernier se desserra et Ronald se relevait lorsqu'il entendit la voix de Weng-Kow le prévenant :

— Attention, Tuan… Il sort son couteau.

Ronald fit un bond de côté ; en même temps, il entendait le bruit du couteau frappant dans la boiserie. Ramassant toutes ses forces, il se jeta sur l'homme, tapant dessus à coups de crosse, jusqu'à ce que le misérable roulât à terre enfin terrassé. Au même instant Ronald entendit des coups sourds frappés au plafond au-dessus de lui. Rajustant le mouchoir qui avait glissé de son visage, il se pencha sur le

corps étendu à ses pieds ; l'homme évanoui, l'homme au visage couvert de sang, c'était Whitie Jahal.

Cette fois ce fut de joie que battit le cœur de Ronald Ward…

CHAPITRE XIII

LE SAUVETAGE

Mais cette joie ne dura pas car la présence de Jahal compliquait la situation ; il ne fallait pas qu'en revenant à lui, il reconnût Curle, ni qu'il tombât dans les mains de la police. Certes, non. Ronald n'avait pas envie de perdre sa seule espérance, cet individu qui le mettait sur la piste des meurtriers. Le métis n'y comprendrait rien, mais ça n'avait aucune importance. Quant aux coups frappés là-haut, ce devait être Sarlow : il s'agissait de faire disparaître Jahal avant de délivrer l'armateur et de se faire reconnaître de lui. Le jeune homme appela :

— Monsieur Sarlow ? Ne vous inquiétez pas. Nous sommes des amis.

Les coups cessèrent aussitôt. Ronald s'adressa alors à Weng-Kow :

— Tu n'as pas tué l'autre ? Le Malais ?

— Non, Tuan. Kria, lui assis sur lui avec couteau sur la gorge. Le Malais lui dire seul ici avec l'autre là par terre.

— Tout va bien, alors.

Jahal revenait à lui et se débattait en grommelant des mots sans suite. Ronald le remit brutalement sur ses jambes et comme l'autre chancelait, il le poussa dans les bras du Chinois.

— Mets-le dehors et dis-lui de filer en vitesse avec son compagnon. Ils ne demanderont sûrement pas leur reste. Veillez, toi et Kria, qu'ils s'éloignent et ne restent pas à rôder aux environs.

— Compris, Tuan ; moi dire à lui si pas filer, moi mettre couteau dans ventre à lui.

— Éloquentes paroles, fit en souriant le jeune homme.

Il resta sur le seuil pour veiller à l'exécution de sa consigne, puis referma et enleva le mouchoir qui dissimulait ses traits. Il se dirigea ensuite à tâtons vers la pièce du fond et craqua une allumette qui lui permit de trouver une bougie fichée dans une bouteille et posée sur une caisse. La petite chambre était vide en dehors de quelques colis et caisses. Il lança un nouvel appel à Sarlow, une voix étouffée lui répondit, venant de l'étage supérieur. Mais lorsqu'il voulut y monter il s'aperçut que la maison n'avait pas d'escalier ; il vit bien une trappe au plafond, mais impossible d'y accéder sans échelle. Se souvenant alors que le bungalow était accoté à la colline il se dit que le premier devait avoir des ouvertures directement sur le jardin. Il fit le tour de la maison et aperçut en effet une petite échelle couchée le long du mur. Levant les yeux, il vit le visage de Sarlow qui le regardait à travers la vitre d'une fenêtre. Joan devait être au fond de la pièce. Posant l'échelle au-dessous de la fenêtre il cria :

— Vous pouvez descendre. Dois-je monter vous aider ?

— Non, non, je descends. J'ai entendu un bruit de lutte ; qui êtes-vous ? La police ?

— Non, mais vous êtes sauvés tout de même. Je vous expliquerai.

Lorsque Sarlow fut à terre, Ronald se demanda pourquoi il n'avait pas fait passer Joan d'abord et s'enquit :

— Miss Robb préfère rester là-haut ?

— Miss Robb ? répéta Sarlow dont la tête projetait sur le mur une ombre énorme contrastant avec son corps frêle.

« Miss Robb ? répéta encore l'armateur d'une voix changée. Vous ne l'avez donc pas trouvée ? Où est-elle ? Où est Joan ? Elle n'était pas en haut.

— Mais, s'écria Ronald pris de terreur, elle se trouvait bien dans l'auto avec vous au moment de l'agression ?

Sarlow passa la main sur son front d'un air las.

— Je ne l'ai pas vue depuis, assura-t-il, haletant, je sais qu'elle n'est pas venue ici avec moi et depuis je suis fou d'anxiété. Après avoir tué mon chauffeur ils m'ont enlevé dans l'espoir d'une rançon, mais c'est à Joan qu'ils en voulaient surtout, ils ont su par l'article du journal qu'elle avait aperçu le meurtrier et ils l'ont enlevée pour qu'elle ne le reconnaisse pas, si elle le rencontrait. Ce doit être ça. Oui, c'est sûrement ça…

— Monsieur Sarlow, dit Ronald gravement, je crains que ce ne soit encore plus sérieux que cela. Mais il faut que je vous détrompe, l'homme que miss Robb a vu dans la chambre du mort c'est moi, mais je vous assure que je ne suis pas l'assassin. Le véritable meurtrier est tranquille à ce sujet, car il sait qu'il n'a pas été vu par miss Robb et qu'elle l'affirmerait.

La physionomie de Sarlow présentait l'image même de la plus complète stupéfaction.

— Vous ? C'est vous l'homme qui était chez moi l'autre soir ? Qui êtes-vous ?

La voix de Ronald, une voix singulièrement calme et posée, répondit :

— Je suis Ronald Ward.

— Encore un ! cria Sarlow. Combien y en aura-t-il encore ? Que signifie ? Celui d'hier mentait, nous le savons, et…

— Et compléta Ronald, à cause de ce mensonge on l'a tué. Vous êtes de cet avis ?

Sarlow, reprenant son sang-froid, regarda le jeune homme en face.

— Oui… On l'a tué parce qu'on le croyait le fils de Michael Ward…

« Je ne sais pas si vous mentez ou non, mais en vous prétendant Ronald Ward, vous courez un danger. Les têtes de morts me semblent se relier aux passagers du ***Vautour*** lors de son dernier voyage. Si vous êtes vraiment Ronald…

— Je vous convaincrai sans peine, même sans avoir recours au petit truc de l'oreille, et pour commencer, monsieur Sarlow…

— Un instant, coupa Sarlow, je pense d'abord à Joan. Où sont les hommes qui me retenaient prisonnier ici ?

— Je les ai laissés partir.

— Partir ?…

L'étonnement de Sarlow ne connaissait plus de bornes, il cria :

— Mais il fallait les remettre à la police ! Par eux nous arriverions à savoir où est Joan.

Ronald attendit que l'autre se fût un peu calmé pour répondre :

— D'abord je pensais que miss Joan était avec vous, ensuite j'ai de bonnes raisons pour agir ainsi. Je connais l'un des deux et je suis certain qu'on ne tirerait rien de lui. En tout cas, ce qui est fait est fait ; ils sont partis.

— Comment ? Vous connaissez l'un de ces bandits ? demanda Sarlow, très intéressé. C'est excellent, ça. Qui est-ce ?

Ronald éluda la question. Sarlow ne partagerait probablement pas son point de vue, il valait mieux gagner du temps.

— Vous le saurez quand je vous aurai raconté toute mon histoire. Entrons d'abord dans la maison et tâchons de trouver où nous asseoir. Un instant, je reviens de suite, j'ai un mot à dire à mes compagnons.

Sans attendre de réponse, il mit la bougie dans la main de Sarlow et fit le tour de la maison. Weng-Kow et Kria attendaient patiemment. Il s'assura que Jahal et son Malais étaient bien partis, et donna ses instructions.

Après avoir, par acquit de conscience, fait une ronde dans toute l'habitation, (en somme, on ne savait pas si Joan n'était pas enfermée dans quelque recoin), il rejoignit Sarlow. Les deux hommes prirent place chacun sur une caisse.

— Et maintenant, commença le jeune homme, je dois vous établir sans conteste mon identité.

Sarlow sourit :

— Malgré l'imbroglio d'hier, je ne demande qu'à être convaincu.

— Écoutez alors mon histoire.

Prenant les choses dès le début, pendant dix minutes, Ronald parla posément et gravement ; il sentait les yeux de Sarlow rivés sur lui. Le jeune homme conclut :

— Vous savez maintenant, monsieur, tout ce qui s'est passé jusqu'à cet instant, me croyez-vous lorsque j'affirme que je suis bien Ronald Ward ?

L'armateur, qui avait tout écouté dans le silence le plus absolu, prit la main de Ronald et la serra cordialement.

— Vous n'avez pas laissé de place pour le moindre doute, mon cher enfant, dit-il très ému. Excusez-moi si je ne vous donne pas le même accueil joyeux dont ce menteur d'hier a bénéficié. Comment le pourrais-je quand je sais que votre présence à Singapour vous expose aux plus terribles dangers ? C'est abominable ce qui arrive. Abominable. Qu'allez-vous faire, mon pauvre ami ?

— Persévérer, dit Ronald tranquillement. Aller jusqu'à la fin.

CHAPITRE XIV

ALLIÉS

Au bout d'un instant, Sarlow serra les poings et s'écria avec force :

— Jusqu'à la fin, oui, il n'y a pas d'autre alternative. Il faut démasquer et exterminer ces assassins. Mais comment ? Combien sont-ils ? Et où ? Vous dites que vous connaissez cette crapule d'aubergiste, comment l'appelez-vous ? Vous ne m'avez pas dit son nom ; vous a-t-il reconnu ?

— Non, heureusement. Mais c'est exprès que je ne vous l'ai pas nommé, pour la même raison qui m'a fait le relâcher, je ne voudrais pas que la police s'en mêlât.

— Oh ! vous voulez faire cavalier seul ? C'est bien dangereux.

— C'est comme ça que j'ai pu vous trouver ici ce soir.

— Mais, mon ami, comment vais-je expliquer à tout le monde mon retour chez moi ?

— Nous allons trouver facilement une histoire à raconter, monsieur Sarlow. Laissez-vous persuader, cet aubergiste n'est qu'un pion sur l'échiquier. C'est par lui que je parviendrai aux autres. Il ne faut pas qu'il se sache soupçonné et il me mènera sûrement en présence du personnage diabolique qui mène toute l'affaire.

Sarlow se leva et se mit à arpenter la pièce en silence ; son ombre dansait grotesquement sur les murs et les solives poussiéreuses de la chambre vide comme il passait et repassait devant la flamme tremblotante de la bougie. Enfin, il s'arrêta en face de Ronald.

— Voyez-vous, il y a une difficulté qui prime tout, la disparition de Joan. Où est-elle ? Votre histoire me prouve précisément qu'elle court le même danger mortel que vous. Nous n'avons pas le droit de ne pas mettre en action toutes les forces de la police.

— Peut-être, mais donnez-moi quelque temps, je me crois en mesure de faire parler la crapule en question, tandis qu'entre les mains de la police, je vous affirme que ce gaillard résisterait à tous les interrogatoires et à toutes les méthodes du troisième degré.

— Oui, convint Sarlow, je comprends votre point de vue, mais je n'ai pas le droit de le partager ; mon devoir est de prévenir la police. Tout ce que je peux vous proposer est le compromis suivant ; j'ai une certaine influence auprès des autorités, je vous promets que la nouvelle de votre survie et de votre retour ne sera révélée à personne. Je conviendrai avec la police d'une explication pour mon sauvetage de ce soir ; on vous laissera continuer vos recherches, je puis même vous procurer une aide discrète des policiers, ce qui serait fort utile. De cette façon vous courrez moins de risques et vis-à-vis de Joan nous aurons fait notre devoir. Convenu ?

Ronald finit par accepter, il se doutait de la grosse influence dont jouissait Sarlow dans tous les milieux de Singapour, et déclara qu'il s'en remettait à lui. Il lui communiqua enfin le nom de Jahal.

— Ce nom ne me dit absolument rien, dit l'armateur après avoir réfléchi. Mais la police sera sûrement mieux renseignée.

— De ça, aucun doute, affirma Ronald, en souriant.

— Et l'autre ? ce Chinois qui vous a prêté assistance ?

— Oh ! c'est un autre habitué des bas-fonds qu'on appelle Johnny-le-Chinois.

— Et vous-même sous quel nom vous présentez-vous ?

— Je me fais appeler Bob Curle, mais, monsieur Sarlow, je voudrais à mon tour vous poser une question : mon père ne vous a-t-il pas confié quelque chose au sujet de la dernière traversée du ***Vautour*** ? C'est ce voyage qui est à l'origine de tout, j'en suis convaincu.

— Plût au Ciel que je puisse vous dire quelque chose, s'exclama Sarlow. Mais je ne sais rien, absolument rien, mon pauvre ami. C'est seulement ce matin que m'est venue l'idée que ces meurtres avaient quelque chose à faire avec la campagne du ***Vautour***. Votre père ne m'avait rien dit de particulier sur ses aventures de voyage.

Ronald était déçu :

— Quelle guigne ! Je comptais tant sur vous pour me renseigner ! Du moins, vous vous souvenez que la goélette est revenue sans son second, un nommé Rankin ?

— Oui, oui, votre père me l'avait dit.

— Vous a-t-il raconté quelque chose sur la mort ou la disparition de ce Rankin ?

— Ma foi, je ne me souviens d'aucun détail particulier, il m'avait semblé comprendre que Rankin était tombé malade et mort en mer, et que son corps avait été immergé.

Ronald se butait décidément de tous côtés à un mur. Il essaya d'une dernière chance.

— Il nous reste Andrew Robb, dit-il, qui est le seul survivant, dans son île de Bataï, si du moins il est encore sain et sauf au train dont vont les choses. Je compte sur vous pour le prévenir d'urgence : je n'espère plus guère en Li-Youan, car je ne sais comment l'atteindre. Je ne sais même pas si mes messages lui parviennent.

La voix de Sarlow tremblait comme il s'exclama :

— C'est vrai, Robb aussi. Mon Dieu, mon Dieu ! C'est monstrueux. Je ne connais pas ce Li-Youan et, comme vous dites, on ne peut pas compter sur lui. Je vais envoyer un courrier à Bataï par une de mes goélettes qui partira dès demain matin. Je mettrai à bord un homme de confiance.

— Ce sera un poids de moins quand Robb sera prévenu, soupira Ronald.

— Allons, dit Sarlow, en se levant, nous n'avons pas de temps à perdre, je vais commencer par la police. Comment êtes-vous venu ici ?

— Par une auto qui va nous ramener ; mais encore un instant : nous ne pouvons être mieux qu'ici pour causer sans risquer des témoins indiscrets. Avant que j'aille de mon côté entreprendre le dénommé Jahal, je voudrais savoir exactement les circonstances de votre enlèvement.

— Vous croyez que cela peut vous donner un indice ? Peut-être bien. Il y a peu de chose à vous dire, d'ailleurs, ce-

la s'est passé en quelques instants. Une auto dans laquelle se trouvaient cinq indigènes a manœuvré de façon à barrer la route à la nôtre.

Une rage grondait encore dans la voix de l'armateur en relatant l'attentat.

— Avant même que j'eusse compris ce qui se passait, ils ont tiré sur le chauffeur, sauté sur moi ; j'entendis Joan crier au secours. J'ai lutté de toutes mes forces jusqu'au moment où j'ai senti, pressé contre ma bouche, un tampon de chloroforme ; avant de perdre connaissance j'ai eu le temps de voir qu'ils en faisaient autant à Joan.

— Ça concorde avec le récit de votre chauffeur.

— Il a donc survécu ?

— Une demi-heure, le malheureux.

Sarlow ne se contenait plus.

— Les maudits ! les maudits ! criait-il. C'est du sang qu'ils veulent ? Eh bien ! ils en auront, je le jure.

Ronald posa la main sur l'épaule de l'armateur.

— Je sais, je comprends, moi aussi j'ai été fou de rage devant les cadavres de Gresham et de Smith, mais continuez votre récit, je vous en prie. Après le chloroforme que vous est-il arrivé ?

— Oui, vous avez raison, dit Sarlow en passant la main devant ses yeux. Eh bien ! en revenant à moi, j'ai vu que nous étions, Joan et moi, dans l'auto des Malais. Le cœur me tournait. À un moment la voiture s'est arrêtée après qu'on m'eût bandé les yeux. Alors on m'a poussé dehors, on

m'a fait marcher, grimper une échelle et je me suis retrouvé là-haut.

— En tout cas, Jahal n'était pas un de vos ravisseurs, car il se trouvait chez lui à cette heure-là. Je me demande (ici la main du jeune homme tourmenta son oreille) je me demande ce que diable il est venu faire ici ce soir ?

— Traiter de ma rançon, pardi. C'est lui qui est venu me dire (car cet individu parle anglais) que j'étais assez riche pour payer ma liberté cinq mille livres. Je lui ai déclaré : « Pas un sou avant que miss Robb soit revenue à la maison ». Alors, savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Je comprends maintenant pourquoi : « Pour miss Robb ce ne sera pas une question d'argent »… L'homme accompagnait cette déclaration de jurons et d'insultes.

Ainsi donc, pensait Ronald, pour miss Robb ce n'était pas une question d'argent… Quelle confirmation de ses soupçons et de ses craintes !

— À propos, demanda-t-il, aviez-vous prévenu le journal du retour de celui que vous preniez pour moi ?

— Mais oui, j'avais téléphoné immédiatement pendant que ce Smith soupait.

— C'est bien ce que je supposais, répondit Ronald. C'est comme ça que ces misérables ont agi si rapidement ; ils ont des accointances partout. Allons, monsieur Sarlow, en route maintenant. Je vous laisserai à l'entrée de Singapour et je reprendrai ma qualité de Bob Curle pour gagner l'auberge de Jahal. Vous saurez où me trouver.



Quelques heures plus tard, Ronald était assis dans une embarcation montée par deux Malais qui ramaient. Il étudiait la physionomie de Jahal assis en face de lui, un Jahal silencieux et morose qui devait encore se demander pourquoi on l'avait relâché tout à l'heure. Il n'était pas rassuré, Jahal.

Ronald résumait en esprit les événements de cette fin de nuit, déjà si bien remplie. Il avait quitté l'auto dans laquelle il laissait Sarlow en compagnie de Weng-Kow et de Kria en chargeant ces derniers de recommander à Johnny le Chinois de faire tout au monde pour que son message parvienne à Li-Youan. À trois heures, « Bob Curle » avait regagné l'auberge, titubant. Se jetant sur sa couchette, il sombra dans un sommeil profond pour se réveiller, brutalement secoué par la main du métis. Au premier moment il craignit une attaque et prit son revolver, mais l'autre se contenta de lui ordonner par gestes de se lever et de le suivre au bar.

Là, il eut la joie de constater que Jahal portait la marque très visible des coups qu'il venait de lui infliger…

— Hé là, patron, dit-il d'un air compatissant, que vous est-il donc arrivé ?

— Mêle-toi de tes affaires, grommela l'autre hargneux, et écoute-moi bien, il faut que je décampe de Singapour en vitesse. Haji s'occupera de la boîte en mon absence. Pourquoi je file ? Ça ne te regarde pas, Bob Curle. Faut que je disparaisse pendant un bon mois. Ah ! les cochons… Mais ça ne va pas me faire perdre de l'argent et je vais en profiter pour réussir une jolie petite combine.

Ici, il baissa la voix pour ajouter :

— J’ai besoin de toi pour ça, Bob Curle, et faut pas en parler. Un de mes copains part avec son bateau pour une expédition qui ne regarde ni toi, ni moi, tu m’entends ? Pour tout le monde je pars avec lui faire un petit voyage de santé ; nous longerons les côtes de Chine. Quelque part, au nord de notre route, il y a un joli petit dépôt d’opium de contrebande qui attend d’être cueilli sur notre passage. Le type qui fait cette contrebande ne se doute de rien, mais je t’expliquerai plus tard. On me fait détaler, hein ? mais je profiterai de l’occasion : il y en a pour dix mille livres qui ne demandent qu’à tomber entre mes mains, sans qu’il m’en coûte un sou. Nous avons besoin d’un blanc d’aspect convenable pour rouler l’imbécile, et si tu es bien le gaillard que Johnny prétend, l’affaire est dans le sac. T’auras ta part, t’en fais pas.

Sans parler, Ronald contemplait le visage couvert de « bleus » qui grimaçait en face de lui. L’affaire dont parlait le métis sentait le crime à plein nez, mais, se disait le jeune homme, si quelqu’un devait mourir et si ça dépendait de lui, ce serait le métis. En attendant, il l’aurait sous la main, il le tiendrait et quand le diable y serait, il finirait bien par lui arracher son secret.

Ils approchaient maintenant d’une goélette noire à deux mâts se balançant mollement au clair de lune pâlissant. Soudain, Ronald se revit sur la plage de Talete, par une nuit pareille à celle-ci. Au large, se balançait une goélette noire à deux mâts.

CHAPITRE XV

LA MAISON DE CARTES

Un jour et une nuit s'étaient écoulés depuis le départ de Singapour. L'après-midi du second jour tirait à sa fin. La terre était en vue, et la goélette, louvoyant au plus près contre une brise assez fraîche, longeait le rivage d'une île. Ronald, assis sur la claire-voie du panneau du carré, suivait des yeux les lourdes masses noires d'un grain qui montait du côté du vent. Cela n'annonçait pas une nuit agréable et la perspective n'avait rien de plaisant. Le sale petit rafiot manquait déjà de confort par temps calme. Il haussa les épaules ; qu'y faire, sinon de prendre les choses philosophiquement ? Le pire qui pût lui arriver serait de passer la nuit dans le carré nauséabond, au lieu du pont où il avait certes préféré dormir la nuit précédente.

Son regard se reporta vers l'arrière où Whitie Jahal était en train de chuchoter avec le Malais qui tenait la barre. Voilà déjà trente-six heures que Ronald était à bord de cette goélette ; un étrange voyage, vers quelles curieuses ou sinistres aventures ? Il croyait bien savoir l'objectif de Jahal maintenant ; le métis s'était montré singulièrement communicatif. Une expédition louche, avec de la piraterie et de l'assassinat au bout, ainsi qu'il l'avait tout de suite soupçonné. Mais les intentions du compère de Whitie Jahal étaient plus mystérieuses ; la « petite affaire » à laquelle ce Bourok faisait constamment allusion, devait cacher quelque sinistre mystère. Quand Ronald avait essayé de les interroger, on lui avait si-

gnifié brutalement de se mêler de ce qui le regardait. C'est le parti qu'il avait pris. Au début, Bourok ne l'avait pas intéressé, mais un petit mystère l'intriguait, il était convaincu que Bourok cachait un prisonnier à bord. Voici comment il avait fait cette découverte : la veille, au moment où il prenait son déjeuner dans le carré commun, il regardait distraitement la coursive sur laquelle ouvrait la porte de la pièce et qui desservait également toutes les cabines. La cuisine était à l'autre extrémité de ce couloir central et le cuisinier y allait et venait, portant les plats. À un moment, il était sorti de la cuisine plateau en mains, mais au lieu de venir jusqu'au carré, il s'était arrêté en route devant la porte d'une cabine de bâbord, avait pris une clef accrochée à un clou et, après être pénétré dans la cabine, en avait refermé la porte derrière lui. Quand il en ressortit sans son plateau, il avait raccroché la clef au même endroit.

Intrigué par cet incident, Ronald n'avait pas remarqué l'attention que lui portait Bourok ; il leva les yeux en entendant l'individu l'interpeller avec un juron, mais Jahal intervint, paraissant vouloir calmer son ami.

— Allons, allons, c'est pas sa faute à ce garçon s'il voit des choses. T'as qu'à donner des ordres à ton cuisinier pour qu'il prenne ses précautions. Et puis (il appuya lourdement sur l'épaule de Ronald) je te garantis que ce gars-ci ne se souviendra de rien, j'en fais mon affaire, il n'a rien vu.

Depuis lors, la porte donnant du carré sur la coursive était demeurée hermétiquement close ; très sagement Ronald avait paru ne porter aucune espèce d'intérêt au prisonnier. Cela ne le regardait pas ; il tenait à conserver les bonnes grâces du métis. À supposer qu'il pût approcher du captif que pourrait-il faire, seul contre un équipage de douze

Malais, sans compter Ah-Wang, le maître d'équipage, Whitie et son compère Bourok ? Un joli monde tout cela. Ronald était assez inquiet de se voir embarqué sur cette galère ; comment s'en tirerait-il ?

Jahal avait exposé très franchement les plans de son expédition : il s'agissait d'aller s'emparer de la provision d'opium que détenait, quelque part dans une de ces îles, un trafiquant belge, un autre sale individu évidemment, nommé Heckel, qui vivait là entouré de quelques indigènes. C'est Ronald qui devait être chargé d'opérer une reconnaissance en allant à terre sous prétexte de faire les provisions pendant que la goélette resterait en panne au large. L'idée était que le Belge, trop heureux de recevoir un Européen, offrirait l'hospitalité de la nuit à Ronald. Celui-ci devait étudier la disposition des lieux, découvrir où le trafiquant cachait son opium et, quand le moment serait venu, donner le signal à Jahal. Bourok et quelques « débrouillards » de l'ignoble équipage se livreraient alors à un assaut. Tant pis pour le Belge et ses domestiques s'ils se défendaient. L'important était le butin. Mission pleine de charmes, songeait avec dégoût Ronald. Il fut arraché à ses pensées par Jahal qui vint s'asseoir lourdement à ses côtés.

— Le temps se gâte, dit Ronald, qu'en pensez-vous ?

Jahal haussa les épaules en grommelant :

— On s'en fiche ; nous ne serons pas en mer cette nuit.

Le jeune homme ouvrit de grands yeux.

— Comment ça ?

Du doigt, le métis désigna la côte.

— Dans une heure ou deux, dès que viendra la nuit, nous mouillerons ici.

Fort intrigué, Ronald insista :

— Je croyais que nous faisions route sur l'île de Hackel ? Ce n'est sûrement pas celle-ci ?

— Nous serons là-bas dans une semaine ; cette île-ci est Bataï.

Bataï. Andrew Robb. Les deux noms tourbillonnaient dans le cerveau de Ronald qui se sentit à ce point bouleversé qu'il craignait de se trahir, mais il se domina et son impassibilité n'eut rien à envier à celle de Li-Youan comme il ripostait avec un hochement de tête indifférent :

— Pour ma part, je n'y vois pas d'inconvénient ; j'aime mieux passer la nuit à l'abri par le temps qui s'annonce.

— Tiens, bien sûr. Mais ce n'est pas le mauvais temps qui nous fait jeter l'ancre à Bataï ce soir. Maintenant, écoute, fiston, j'ai quelque chose à te dire.

— Allez-y.

Jahal fit un geste englobant tout le bateau, et commença :

— Tu vois le rafiot, pas ? Dis, depuis que tu es à bord, on t'a laissé aller et venir à ta guise ; tu as pu fouiller partout sans te gêner ? T'aurais pu partager la cabine d'Ah-Wang puisqu'il n'y en avait pas de libre pour toi, et si tu as préféré dormir sur le pont, c'est toi que ça regarde. En dehors de ça on t'a traité comme l'un de nous et tu n'as manqué de rien. Pas vrai ?

Le regard de Ronald, exprima l'étonnement le plus naïf.

— Mais bien sûr, patron. J'ai pas réclamé, je suis très content de tout.

— Alors, je vais te poser une petite question : que dirais-tu si Bourok et moi on t'enfermait ce soir dans une cabine ?

— Vous blaguez, patron ?

— T'as pas répondu, dit brutalement le métis.

— Voici ma réponse alors : si c'est là une façon de traiter un copain, je me lave les mains de toutes vos combines et vous pouvez aller au diable vous et votre Bourok sans que je m'en mêle. Vous ramasserez votre opium tout seuls.

Jahal se renversa en arrière avec un gros rire.

— Je savais que tu dirais quelque chose comme ça et j'ai prévenu Bourok. Ha, ha, ha !

Un peu soulagé, mais pas encore rassuré, Ronald répondit :

— Je ne vous comprends plus.

— Je vais t'expliquer : sans le faire exprès, tu as découvert que Bourok cache quelqu'un à bord. Qui ? Ça ne te regarde pas et moi non plus d'ailleurs. Moi, j'ai dit à Bourok que du moment que tu le sais, qu'est-ce ça peut te fiche qu'on débarque ce soir un homme ou une femme ? Je lui ai dit que tu saurais tenir ta langue. C'est promis ?

Ronald, craignant que le tremblement de sa voix le trahît, se contenta d'un haussement d'épaules comme réponse. Il n'avait pas besoin qu'on lui révèle le nom de la femme.

Joan Robb. Et elle était entre les mains de Jahal !… Bourok ? Allons donc… Le métis disait maintenant d'un air satisfait :

— Tout va bien alors ; moi ce que je veux, c'est que ça marche bien entre toi et Bourok. C'est lui que la petite affaire de ce soir regarde. Il est sur l'œil et voulait t'enfermer pour que tu ne reconnaisses pas la femme si tu la revois. T'as qu'à t'installer à l'avant du pont sans jeter les yeux sur ce qui se passera derrière toi. Bourok verra que tu ne surveilles pas le débarquement et tout ira bien.

Ronald alla s'appuyer à la rambarde, puis il dit avec un long bâillement :

— Si c'est ça qui vous tourmente, allez dire à Bourok qu'il peut débarquer une douzaine de poules dans douze canots si ça lui plaît. Je m'en bats l'œil. Pour ce que ça me rapportera…

Puis soudain, paraissant frappé d'une idée :

— Hé, patron ? Si je dois poireauter sur le pont, comment ferai-je pour bouffer ?

Jahal se leva, riant de bon cœur :

— Si c'est ça qui te préoccupe, t'en fais pas. Va chercher quelque chose à la cuisine. Tu connais le chemin.

Ronald suivit du regard le métis qui s'éloignait de sa lourde démarche balancée, puis se dirigea lentement vers l'avant. En passant, il jeta un regard sur la coursive qui courait au-dessous de lui, et sourit amèrement. Il contempla ensuite la mer : les lames courtes et dures se heurtaient en brisant leur écume, puis allaient mourir sur le rivage qu'on apercevait déjà proche. Le court crépuscule tropical mourut pour laisser venir la nuit, lourde de l'orage menaçant. Sans

faire un mouvement, le jeune homme se laissait aller à sa rêverie. Hélas ! son beau château de cartes s'effondrait ! La confiance de Jahal n'était pas ébranlée, mais l'intimité enfin établie devrait se rompre. Tout était changé. Le métis ne se doutait pas de l'intérêt que « Bob Curle » portait à la captive, mais il allait le savoir, car Ronald interviendrait…

Mais pourquoi faire revenir la jeune fille à Bataï ? Pourquoi ? Et Robb, qui ne serait pas prévenu, puisque le courrier de Sarlow avait dû partir après eux… Quant à Li-Youan, impossible de compter sur lui. Allons, le sort en décidait autrement. Pouvait-il demeurer impassible pendant que de nouveaux crimes se préparaient sous ses yeux ?

Que faire maintenant ? D'abord entrer en contact avec Joan. Après ? On verrait bien. Il fallait, avant tout, trouver un moyen de délivrance pour lui et la pauvre enfant et surtout agir rapidement car à travers les propos de Jahal on devinait la condamnation toute proche de Robb et de sa fille.

Agir, agir… La main de Ronald caressait le revolver caché dans sa poche. Il était décidé à vendre chèrement sa vie, mais résolu également à expédier Jahal et Bourok là où ils le méritaient, avant de mourir lui-même.

CHAPITRE XVI

LE TUEUR

La nuit était maintenant entièrement tombée, épaisse, cachant la ligne sinueuse du rivage de l'île. La seule lumière éclairant le pont de la goélette venait de la claire-voie donnant à l'intérieur.

La tempête commençait et le bateau roulait lourdement. Les Malais, allant et venant sur le pont, n'étaient que des silhouettes vagues et floues qui avaient quelque chose d'irréel. Les mains dans les poches, Ronald se promenait à l'avant, malgré le roulis. Il passait et repassait au-dessus de la cuisine et en surveillait les allées et venues. Pour le moment elle était vide de tout occupant ; plus loin, il se pencha encore pour voir ce qui se passait au carré : Jahal et Bourok, assis devant la table, leurs deux têtes rapprochées, conféraient à voix basse. La manœuvre était commandée par le second, Maha, un Malais, excellent marin, d'ailleurs.

Ronald, après un dernier regard autour de lui, descendit à pas de loup et se glissa dans la coursive déserte. Il fallait prendre la clef accrochée au mur et pénétrer chez Joan. Au moment de lever la main, le jeune homme se sentit saisi d'un engourdissement général qui faisait tourner sa tête et trembler ses mains.

Il se domina par un effort de volonté, décrocha la clef, l'introduisit dans la serrure, ouvrit, puis la remit à sa place,

afin de ne pas donner l'éveil. Ouvrant la porte, il fit deux pas, referma derrière lui et prononça tout bas :

— Miss Robb ?…

La cabine était si sombre qu'on n'y voyait pas à deux pas, et le silence n'était rompu que par les craquements de la coque se balançant au roulis. Les secondes qui s'écoulaient semblaient à Ronald avoir la durée d'une éternité. Il se décida à craquer une allumette. Il vit alors… une pauvre petite fille frêle, appuyée au mur le plus éloigné de la porte, les deux mains serrant sa robe autour d'elle dans un geste de défense. On eût dit que tout le sang avait fui de ses joues, mais son visage ne témoignait d'aucune frayeur : la bravoure, le défi se lisaient dans la ligne dure de ses lèvres et dans le regard de ses yeux bleus. Soudain elle changea d'expression et un cri sourd lui échappa :

— L'assassin… cria-t-elle. Ah ! vous êtes là, vous aussi ?…

Ronald avait oublié. Il revit la chambre du bungalow de Sarlow, éclairée comme en cet instant par la lueur d'une allumette qui se consumait entre ses doigts. Comment rassurer Joan ? Comment, en de telles circonstances, dans l'état d'esprit de la pauvre enfant, gagner sa confiance ? Il fit un effort et parlant aussi naturellement que possible :

— C'est vrai, mademoiselle, je suis celui que vous avez vu, mais je ne suis pas l'assassin, croyez-moi. Je suis celui que le pauvre diable qui est mort a voulu personnifier. C'est moi Ronald Ward.

Comme l'avait fait Sarlow dans la maison de Pandak, Joan éclata de rire, un rire sarcastique.

— Ronald Ward ? Je me demande ce que vous espérez gagner par cette comédie ? Allons donc ! Vous êtes sans doute le médecin du bord. Ne cherchez pas des explications à votre présence.

— Miss Robb, insista Ronald avec angoisse, d'une voix pressante, si mon histoire n'était pas si longue, et que nous ayons le temps, je vous convaincrais sans peine ; mais il faut que vous me fassiez confiance, je vous jure que je ne mens pas.

— Que votre histoire soit longue ou courte, dit la jeune fille, je n'en crois pas un mot. Je vous ai vu, le couteau en main. Quoi de plus ?

— Pour l'amour de Dieu, supplia Ronald avec instance, écoutez-moi. Nous n'avons, vous et moi, qu'une seule chance de salut. Ce sera difficile, mais…

Elle l'interrompit, parlant avec une véhémence contenue :

— Depuis deux jours, je suis enfermée ici comme une condamnée, sans lumière, couchant sur une natte et vous venez… D'abord qu'avez-vous fait de Sarlow ?

Elle se tut, réprimant un sanglot, puis demanda :

— Que voulez-vous de moi, vous et vos horribles complices ? Où comptez-vous m'emmener ce soir ?

Ronald plaida de tout son cœur.

— Je vous en conjure, comprenez-moi. Comprenez que moi, moi je ne désire qu'une chose : vous arracher d'ici. Quant à Mr. Sarlow, il est à l'abri.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai eu la bonne fortune de le retrouver et je l'ai ramené chez lui.

— Vous ? (Ce mot fut lancé avec un mépris cinglant.) Comme c'est admirable ! Et maintenant c'est moi que vous avez la « bonne fortune » de retrouver. Puis-je savoir où vous voulez me conduire ?

Ronald tentait de parler sérieusement, sans relever l'ironie de Joan, car les minutes s'écoulaient, lourdes de danger. Il répondit :

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous longeons l'île de Bataï et que le bateau va jeter l'ancre tout à l'heure.

Pour la première fois, Joan perdit un peu de son assurance. Elle s'écria d'une voix étouffée :

— Bataï ? Pourquoi ? Qu'est-ce que ça signifie ? Que vient faire ce bateau à Bataï ?

Ronald mordait ses lèvres pour s'empêcher de révéler à la jeune fille la vérité brutale ; il cherchait des mots pour adoucir la révélation, mais elle ne le laissa pas parler.

— Ne me dites rien… (Elle eut un sanglot.) Je sais, je sais. Le journal racontait l'autre jour ce qui se dit de la dernière traversée du ***Vautour***. C'est au tour de mon père maintenant. Oh ! mon pauvre père !…

Dans l'ombre, Ronald se pencha et posa d'un geste doux sa main sur l'épaule de la jeune fille, geste irraisonné car il eût pu craindre que Joan rejetât brusquement cette main. Mais elle n'en fit rien et son immobilité transforma en un

instant les sentiments de Ronald : jusqu'ici Joan n'était pour lui qu'une inconnue, elle devint soudain la seule femme qui existât au monde. La femme pour qui il risquerait joyeusement sa vie.

Joan, devinant la réponse qu'il n'osait faire, demanda d'une voix brisée :

— C'est bien ça, n'est-ce pas ? Oh ! mon père ! Mon pauvre père…

— Miss Robb, dit gravement Ronald, vous courez le même danger que lui ce soir. Ils vous ont ramenée à Bataï… pour…

Il n'ajouta rien, craignant de l'affoler, puis retirant sa main de l'épaule gracile, il déclara, les poings serrés :

— Nous devons prévenir votre père, et pour cela il n'y a qu'un seul moyen : nous enfuir. Savez-vous nager ?

On eût dit que Joan, changée en statue, n'entendait pas. Elle répondit pourtant machinalement :

— Oui, je sais nager.

— Dieu soit loué, car c'est le seul espoir que nous ayons d'aller à terre. Écoutez-moi bien : mon plan est simple mais dangereux. Nous devrons profiter de l'agitation générale, pendant le mouillage de la goélette, pour nous jeter à la mer, et ensuite, à la grâce de Dieu. J'ai accroché une corde sur laquelle nous nous laisserons glisser sans attirer l'attention.

Mais, Joan éclata d'un rire de défi.

— Vous semblez bien sûr de vous ? Sûr aussi que je vous crois, quand vous prétendez être le docteur Ward. Mais je ne vous crois pas. C'est encore un piège.

— Si c'en est un, déclara Ronald d'une voix tranquille, il n'est pas pire que celui qui vous retient ici prisonnière. Voulez-vous que je parle net ? Ce que je vous propose est l'unique chance de salut à la fois pour vous et pour votre père.

— Et la vôtre aussi, sans doute ? dit la voix ironique de Joan.

— La mienne également.

Il se rendit compte qu'elle cachait son visage entre ses mains, mais l'ombre l'empêchait de voir si elle pleurait.

— Que faire ? Que faire ? gémit-elle. Je ne sais que penser, que croire…

— Pensez en tout cas, dit fiévreusement le jeune homme, que vous n'ajoutez rien aux risques que vous courez en vous confiant à moi. Peu importe que je sois Ronald Ward ou non. Je n'ai pas le temps de vous expliquer, chaque seconde ajoute au péril. Si on me trouvait ici, tout serait fini.

— Oui… je comprends, vous avez raison. Je dois vous croire ?

Elle parut secouer la crainte qui l'étreignait et ajouta d'un air résolu :

— Qu'allons-nous faire alors ?

— Voici ce que je propose : je vais vous laisser en fermant la porte de votre cabine à clef. Les autres ne viendront

pas probablement vous chercher avant que la goélette jette l'ancre. Attendez-moi tranquillement. Je vais me promener à l'avant tout en surveillant tout ce qui se passe. Au moment du mouillage tout le monde sera sur le pont ; j'en profiterai pour venir vous chercher, vous monterez avec moi et nous nous glisserons le long de la corde dans la mer. Si nous sommes vus par quelqu'un, eh bien ! tant pis pour lui. Ayez patience ; je reviendrai dans dix minutes ou dans une heure, je n'en sais rien.

Joan gardait le silence et Ronald la supplia :

— Répondez-moi quelque chose…

— Je suis en train d'essayer de me persuader que vous allez vraiment risquer votre vie pour moi, dit-elle tout bas.

Puis, comme à regret :

— Eh bien ! revenez… Je serai prête.

CHAPITRE XVII

LE TROISIÈME COUP DE DÉS

Une fois dans la coursive, Ronald ferma la porte de Joan et accrocha la clef à son clou, puis se dirigea vers la cuisine, tâtonnant dans l'obscurité. Soudain, il s'arrêta et se colla au mur : à l'autre bout, la porte du carré venait de s'ouvrir, laissant échapper un rai de lumière. Il laissait heureusement dans l'ombre le jeune homme qui s'effaçait de son mieux, tout en serrant la crosse de son revolver.

Jahal sortit et alla à pas lents vers la cabine de Joan, pendant que Ronald s'éloignait à reculons, espérant que les bruits de la cuisine couvriraient celui de ses pas. Jahal prit la clef, ouvrit et ordonna d'une voix brutale :

— Allons, sortez, vous ! Venez ici !

Un sentiment de détresse envahit le cœur du jeune homme. Que se passait-il donc ? Le bateau n'avait pas encore jeté l'ancre ; quelle raison avait Jahal d'emmener la jeune fille ? Était-ce pour l'enfermer dans une cachette plus inaccessible ? Immobile, impuissant, il sentait des gouttes de sueur perler à son front et couler le long de ses joues. Jahal poussa Joan devant lui et la fit entrer au carré. En se penchant, Ronald vit la jeune fille mettre la main devant ses yeux : au même instant s'éleva le rire… le rire abominable, le rire de Talete… D'un bond silencieux, Ronald s'approcha et, se collant derrière la porte demeurée ouverte, se plaça de façon à suivre ce qui se passerait. Chancelante, Joan affron-

tait Jahal, Bourok et Ah-Wang qui la fixaient avec une expression de méchanceté impitoyable sur leurs vilaines figures grimaçantes. La jeune fille s'appuyait d'une main au dossier d'une chaise ; elle recula légèrement, ce qui permit à Ronald d'apercevoir ce qui l'avait fait crier ainsi : Jahal lui indiquait quelque chose de son doigt tendu, et Ronald sentit monter en lui une fureur sauvage, un tel désir de meurtre qu'il faillit y succomber. Mais la main qui avait saisi le revolver retomba ; il se rendait compte de son impuissance seul contre trois. Les misérables jouaient à faire monter la terreur dans le cœur de leur victime. Ce que Jahal montrait à Joan, c'était un couteau fiché dans le bois de la table, un couteau dont Ronald connaissait trop bien l'aspect, le frère de celui qui avait tué sir Henry, Gresham et Smith. À chaque balancement du bateau, le couteau frémissait ; à son côté une tête de mort faisait briller son or à la lueur de la lampe.

— Vous avez déjà vu ça, hein ? fit la voix éraillée de Jahal. Ça ne vous dit rien de bon, ma petite, hein ?

Joan immobile se taisait.

— Eh bien ! si vous ne voulez pas les contempler, regardez-nous en face, nous autres. Vous avez raconté au journaliste que vous seriez sûre de reconnaître l'assassin, pas ? Regardez-nous gentiment comme une bonne petite fille, est-ce l'un de nous ?

Joan fit un signe négatif, puis se recula avec dégoût car le métis approchait son visage menaçant du sien.

— Bon alors, vous vous fourrez le doigt dans l'œil, ma belle demoiselle, parce que l'assassin est l'un de nous trois. La peur vous a sans doute égarée ce soir-là. Ha… Ha… Si je

vous le raconte ça, c'est qu'il n'y a plus de danger que vous alliez bavarder auprès d'un sacré journaliste.

Se retournant, Jahal donna une tape sur l'épaule de Ah-Wang.

— Le voici l'assassin, regardez-le. Ah-Wang n'est pas un manchot quand il s'agit de se servir d'un couteau.

— Que voulez-vous de moi ? cria Joan. Qu'allez-vous faire, misérables ?

— Tiens, tiens, le petit oiseau a retrouvé ses gazouillis, ricana le métis. Nous nous confions à vous, ma belle, et c'est tout. Peut-être bien que ça vous amusera de voir avec quelle adresse nous savons nous servir du couteau. Ce sera pour ce soir.

— Que voulez-dire ? demanda Joan d'une voix haletante.

— On va vous l'expliquer : votre papa avait comme une idée qu'un danger le menaçait et sa petite fille aussi. Alors il a imaginé de vous mettre à l'abri en vous expédiant en Angleterre, mais… on s'est arrangé pour vous garder à Singapour. Votre papa, retenu par ses affaires à Bataï, ne pouvait pas partir, mais comme il vous aime bien, il vous a envoyée en avant.

— Que vous a fait mon père, à vous ? demanda Joan.

— Vous le lui demanderez ce soir même, ma jolie, riposta Jahal avec un rire gras. Nous sommes à Bataï. Qui sait ! Peut-être que les derniers instants de votre papa seront adoucis par la présence de sa fille… sa fille qu'il croit en sécurité. Ha… Ha…

— Assez ! cria Joan. Vous êtes des monstres à face humaine ! Et puis, vous mentez !

— Vous verrez tout à l'heure si nous mentons.

Le rictus de Jahal faisait penser à quelque bête fauve.

Il reprit en s'approchant de Joan :

— Nous allons mouiller devant Bataï : on va vous enfermer dans votre cabine jusqu'au petit jour. On ne veut pas risquer d'éveiller les voisins de votre papa pendant la nuit. Vous comprenez, ma jolie ? Ce qu'il sera content, votre papa, tout de même, de revoir sa petite fille ! Ha… Ha…

Ronald regardait la pauvre enfant, tremblante de tout son corps, qui cachait son visage entre ses mains ; elle dit d'une voix faible :

— Quelle rançon voulez-vous ? Est-ce de l'argent que vous désirez ? Est-ce ma vie en échange de celle de mon père ? Je paierai n'importe quel prix.

— Vous êtes déjà entre nos mains. Cela ne dépend plus de vous. C'est ce qu'on va faire savoir à votre cher papa et c'est pour ça qu'on vous a ramenée ici.

— N'y a-t-il aucun moyen ? supplia la malheureuse les mains tendues. Mon père ne vous a rien fait…

— Rien fait ? Je vous dis que vous le lui demanderez tout à l'heure.

Joan, étouffant ses sanglots, insistait :

— Vous allez, vous allez le… Oh ! c'est trop affreux. Ne puis-je rien pour lui ?

— Qu'il aille au diable, votre père, jura Jahal. Non. Vous ne pouvez rien.

Ronald passa la main sur son front ruisselant. La jeune fille parut comprendre l'inutilité de ses supplications ; elle se redressa et sa voix, quoique tremblante, s'éleva bravement, défiant le misérable métis :

— Je ne croyais pas que Dieu puisse créer des êtres aussi abominables que vous. C'est donc pour me torturer que vous m'avez emmenée ici ? Devrais-je vous remercier de m'avoir laissée dans l'ignorance pendant deux jours ?

Le rire de Jahal eut quelque chose de démoniaque et il répondit :

— Non, ce n'est pas pour ça. Au contraire. Nous avions décidé de vous apprendre tout ça seulement quand vous seriez dans les bras de votre papa pour corser nos effets. Mais mon ami Bourok, c'est un gars qui a des bonnes idées quelquefois.

Il s'interrompit pour s'approcher encore un peu de Joan et la regardant dans les yeux :

— Vous m'écoutez bien, hein ? Tout à l'heure on parlait justement de vous et Bourok a eu son idée. Ah-Wang l'a trouvé épatante et je suis allé vous chercher : on va jouer un peu devant vous. L'un de nous va se servir de ce couteau ce soir même et nous avons décidé que la fille de Robb le désignerait elle-même.

Il sortit des dés de sa poche et les faisant danser dans sa main :

— Voici trois dés ; vous allez les lancer de votre petite main et le plus fort sera celui qui tuera votre papa. Tenez, ma jolie.

Jahal tendit les dés à Joan qui poussa un cri déchirant et s'élança éperdument dans la direction de la porte, mais le métis la retint d'une main brutale.

— Pas de bêtises ! Jetez les dés !

Le carré et les êtres qui s'y agitaient tournoyaient devant les yeux de Ronald dans un nuage. Il était à bout de résistance, le sang battait à ses tempes, mais une seule pensée l'aidait à garder son sang-froid : Jahal avait annoncé que Joan regagnerait sa cabine. La fuite n'était possible qu'à cette condition. Malgré cela, Ronald sentait la rage et la révolte lui serrer la gorge à la pensée qu'il laissait la malheureuse jeune fille en proie à ces monstres sans intervenir.

Les trois hommes saisirent solidement Joan et Jahal mit de force les dés entre ses doigts, puis leur imprima une secousse en tordant le bras fragile et les dés furent projetés sur la table.

— Un cinq, s'exclama Jahal. Le tour était pour toi, Bourok. À toi, Ah-Wang.

Avec un rire grossier il remit les dés dans la main de Joan, et tordit le bras pendant que les dés s'agitaient entre les doigts crispés de la pauvre enfant.

— Encore un cinq…

Jahal, secoué de son gros rire, se balançait sur ses jambes.

— Vous êtes à égalité, mes bons amis. À mon tour maintenant. Tire un six, ma jolie, un six pour ton ami Jahal.

Il lui serra le bras avec une telle force qu'il lui arracha un cri de douleur. Pour la troisième fois les dés tombèrent :

— Ça y est, c'est un six. Je gagne.

Il arracha le couteau de la table, et approchant son visage hideux de celui de Joan, avec une gaieté féroce :

— Cette fois, ma petite, vous me reconnaîtrez. Ce ne sera pas comme pour l'autre, celui de la chambre chez Sarlow.

Il allait poursuivre, mais la goélette se redressait, virant sans doute debout au vent pour mouiller, et il s'interrompit.

On entendait courir et crier sur le pont, on appela Bourok.

— Ha… s'écria Jahal, nous arrivons, ma jolie nous arrivons chez vous. Quelle belle surprise pour votre papa. Mais rien ne presse ; rentrez dans votre cabine, on ira vous chercher quand ce sera le moment. Allez !

À pas feutrés, Ronald s'éloigna et se dissimula dans un coin sombre. Malgré sa fureur qui touchait à la folie, il raisonnait avec une lucidité froide.

Bourok et Ah-Wang étaient montés sur le pont ; Jahal les rejoignit après avoir enfermé Joan dans sa cabine et accroché la clef à son clou. Ronald attendit un peu : le bruit augmentait sur le pont, les voiles détendues battaient, les chaînes grinçaient, tout le monde s'agitait.

D'un bond, Ronald fut à la porte de Joan qu'il ouvrit.

— Vite, vite, souffla-t-il, venez, c'est le moment !

CHAPITRE XVIII

UNE NUIT À BATAÏ

Dans la coursive déserte et sombre. Ronald, son automatique dans la main, Joan à ses côtés, penchait la tête, écoutant. La goélette avait tous ses feux éteints ne désirant pas sans doute signaler sa présence. Il ne pleuvait pas encore, mais bientôt le déluge tropical allait commencer, noyant dans sa brume tous les contours. Le bateau avait jeté l'ancre, et on entendait encore une rumeur sur le pont. Jusqu'ici la chance leur souriait.

Se tenant par la main, les jeunes gens coururent sur le pont, longeant le plat-bord.

— Si on aperçoit votre robe on croira que c'est le sarong de quelque indigène, chuchota Ronald. Tâtez avec votre main pour trouver la corde que j'ai attachée quelque part au-dessus de la cuisine. Dès que vous croirez le moment propice glissez-vous, mais attention : par d'éclaboussures en entrant dans l'eau. Je vous suivrai. N'ayez pas peur ; nous réussirons.

Ronald serra le bras de la jeune fille pour la rassurer en ajoutant :

— La nuit noire nous sert à merveille ! Prête ?

— Oui, répondit-elle d'une voix ferme.

— Vous êtes une chic petite fille, Joan.

La gorge serrée, il la suivit des yeux comme elle se glissait sur le pont. Dès qu'elle eut disparu par-dessus bord, il se coula à son tour le long de la corde et entra dans l'eau le plus doucement qu'il le put. Nageant côte à côte, ils s'éloignèrent de la goélette. Ronald était émerveillé de la facilité avec laquelle leur fuite s'était accomplie. Quelques minutes s'écoulèrent en silence, puis Joan dit soudain anxieusement :

— Je ne vois pas où nous nous dirigeons, il fait si noir que je ne distingue pas le rivage.

— Mais nous ne voyons pas la goélette non plus, ce qui signifie qu'eux aussi ne nous voient pas. C'est le ciel qui nous a envoyé une nuit aussi noire. Nagez plus à droite, nous ne prenons pas par le plus court, mais nous sommes sûrs d'arriver maintenant que le vent est tombé.

Joan nagea plus vite en exhortant son compagnon d'en faire autant, lui aussi. Elle semblait soudain prise de panique.

— Doucement, conseilla Ronald. Nous avons du chemin à faire, ménageons nos forces. J'ai entendu ce bandit de Jahal dire que le bateau a mouillé dans une lagune, pas loin de votre maison. Pouvez-vous vous orienter ?

Elle répondit, plus calme :

— La lagune est grande, et les bateaux jettent l'ancre assez au large, car il n'y a pas beaucoup de fond. Nous avons sûrement un bon mille à nager.

— Raison de plus pour ne pas nous fatiguer ; le métis vous croit encore enfermée dans votre cabine où il n'ira

vous chercher qu'au petit jour. Nageons tranquillement sans parler pour ménager notre souffle.

L'eau de la lagune était calme comme un miroir et la pluie tropicale tombait toute droite. Ronald surveillait la jeune fille de son mieux dans la nuit noire, et admirait ses qualités de nageuse. Tout en progressant le jeune homme pensait aux derniers incidents qui venaient de se passer. Qui pouvait être le chef de la bande, l'instigateur des meurtres ? Jahal, Ah-Wang et Bourok n'étaient que des comparses, des bêtes fauves surexcitées et joyeuses déjà à la pensée du sang que l'on devait faire couler cette nuit. Ces trois misérables n'étaient que les instruments de l'Autre. Qui ? On le saurait sous peu si on parvenait jusqu'à Andrew Robb qui devait sûrement posséder la clé de l'énigme.

Comme c'est long un mille quand on nage ! Le rivage n'apparaissait pas encore. Ronald se rapprocha de sa compagne :

— Faites la planche, Joan.

Il allait ajouter quelque chose lorsqu'il dit encore plus bas :

— Écoutez.

— Qu'y a-t-il ?

— Vous n'entendez rien ? Tendez bien l'oreille. Tous deux écoutèrent…

— Je n'entends rien, dit Joan.

— Il m'a semblé percevoir un bruit de rames, mais j'ai dû me tromper.

— Tant mieux, il faut nager plus vite, docteur Ward, ne croyez-vous pas ?

— Un peu de repos ne nous fait pas de mal.

Puis il ajouta doucement :

— Alors ? Je suis décidément le docteur Ward ? Vous n'avez plus de doutes ?

Pour la première fois depuis qu'ils nageaient, le ton de Joan fut moins tendu ; elle s'enquit avec une naïveté voulue :

— Mais, n'est-ce pas le nom que vous avez dit ? Vous vous êtes présenté ainsi.

— Pas du tout, affirma Ronald avec aplomb, je n'ai jamais prononcé le titre de docteur.

— Oh ! oh ! et moi qui commençais à vous croire ! Qui êtes-vous alors ?

— L'autre soir, chez Sarlow, quand ce malheureux s'était fait passer pour moi, je vous ai entendu dire que nous avons joué ensemble dans notre enfance. On s'appelait Ronald et Joan en ce temps-la. Pas vrai ?

— Ah ! dit-elle d'une voix douce, avec un petit rire étouffé.

— Nous avons grandi depuis… Joan…

— Oui…

Il espérait qu'elle aurait ajouté Ronald.

Il reprit :

— Je voulais vous rappeler ces souvenirs avant de vous raconter toute mon histoire.

— Eh bien ! moi aussi je vais vous appeler Ronald, mais, ajouta la jeune fille d'une voix tremblante, l'écouterai-je jamais, votre histoire ? J'ai peur, Ronald, encore plus peur que sur la goélette. Qu'est-ce qui va nous arriver ?

— Courage, mon amie ; nous serons chez votre père avant même que les autres aient débarqué de leur sale bateau.

Ils nagèrent en silence, puis elle supplia de nouveau :

— Hâtons-nous, hâtons-nous, j'ai si peur !

Ronald ne partageait pas ses craintes car il entendait dans son cœur une chanson nouvelle qui le remplissait de bonheur. Ils prirent enfin pied et s'assirent sur la plage pour se reposer, tout en scrutant la nuit sombre.

— Voyez-vous où nous sommes, Joan ?

— Je vais vous guider : il y a une route qui suit la lagune de l'autre côté de ces arbres et notre maison est derrière. Attendez, je vais jeter un coup d'œil.

Elle s'éloigna un peu et Ronald sortit son revolver pour vérifier si la toile cirée qui le protégeait avait été efficace. S'il faisait feu pour essayer ?… Non, ce serait imprudent, et puis à quoi bon ? Il n'aurait plus besoin de son arme maintenant, Dieu merci… Joan l'appelait : il la rejoignit.

— Sans le savoir, dit-elle, nous avons atteint la terre où il fallait ; nous sommes à deux pas de la maison.

— Ce qui prouve que la chance a tourné en notre faveur, répondit gaîment le jeune homme. Mais dites-moi, avez-vous des voisins ?

— Bataï est grand et les habitations sont situées assez loin les unes des autres, notre plus proche voisin est à cinq kilomètres. Mais pourquoi me posez-vous cette question ?

— Je me demandais si nous ne pourrions pas réunir une petite troupe pour attaquer ces bandits à notre tour.

— Lorsqu'ils s'apercevront de notre fuite, ils sauront que papa est averti et ils s'en iront peut-être ?

— Ce ne sont pas des types à s'en aller ainsi.

— En tout cas, retrouvons d'abord papa, nous avons une auto très forte et en deux heures les voisins seront alertés. Mais allons à la maison… Dites-moi, ajouta Joan, avec angoisse, pourquoi on veulent-ils tant à mon père ?

— Il va sans doute tout nous expliquer ; c'est le seul survivant de la dernière traversée du ***Vautour***.

— Pourtant il ne m'a jamais rien dit.

— Pour ne pas vous effrayer sans doute.

Ils avaient avancé tout en causant, et soudain Joan se mit à courir, en s'écriant toute joyeuse :

— Regardez, nous sommes chez nous. Oh ! que je suis contente !

Ronald courut avec elle du côté d'une belle maison dont plusieurs fenêtres étaient éclairées. Dans sa hâte, Joan buta sur les marches du perron et faillit tomber. Ronald l'aida à se

relever en riant, et les deux jeunes gens entrèrent avec la plus franche gaîté dans la demeure d'Andrew Robb, enfin…

— Papa ! papa ! appela la jeune fille.

L'instant d'après elle poussait un cri affreux tandis que Ronald, tout en soutenant Joan de sa main gauche, prenait son revolver de la droite.

Était-ce une vision ? Étaient-ils subitement devenus fous ?…

Au milieu du salon, se balançant dans un grand fauteuil, Whitie Jahal, les contemplait avec un ricanement diabolique.

— Salut, mes enfants… Vous voici enfin, mes petits agneaux ? Si vous m'aviez dit que vous désiriez venir, j'aurais mis un canot à votre disposition. La nage est un exercice bien fatigant, mais vous étiez si pressés ! Quant à votre rigolo, vous pouvez le remettre dans votre poche, mon cher : je ne sais si l'eau les a fondues, mais il n'a plus de balles. Ah-Wang a pris soin de les retirer hier soir. J'ajoute que je ne vous donnerai plus l'occasion de me casser la figure avec la crosse, comme l'autre soir.

En effet, la gâchette ne fonctionna pas…

Jahal poussa un éclat de rire rauque et se leva. Les derniers mots qu'il venait de prononcer avaient stupéfait Ronald. Cet homme savait tout. Le cœur étreint d'une terrible crainte, il serra le bras de Joan. Elle parla la première :

— Où est mon père ?

Jahal cessa de rire et fronça les sourcils d'un air menaçant :

— Demandez-le-lui. Demandez à celui-là. (Son doigt désignait Ronald.)

— Que voulez-vous dire ? s'écria ce dernier.

Ici, Jahal se mit debout et, avançant la tête comme s'il voulait mordre, répondit :

— Dire ? Vous le savez fichtre bien. Vous ne pensiez pas réussir, et nous, on était tranquilles, mais c'est fait tout de même. Vous gagnez cette partie, mais gare à la belle. Par le diable, vous me paierez ça, vous.

Ronald montrait un visage si étonné que le métis le renseigna :

— Allons, je serai grand et généreux et vous apprendrai la bonne nouvelle puisque vous ne la connaissez pas. Ce sera la dernière de votre vie. Quand nous sommes arrivés ici, il y a un quart d'heure, Robb était parti.

— Merci, mon Dieu, merci, cria Joan.

— Remerciez le bon Dieu : nous verrons si vous le remercierez tout à l'heure. En attendant fermez le bec, ma petite.

Il se tourna vers Ronald avec un salut ironique :

— Sans doute, monsieur Bob Curle désire savoir la suite ? Robb était parti de chez lui, laissant un indigène que nous avons fait parler : il a dit que son maître s'est embarqué sur une goélette blanche arrivée cet après-midi. Vous avez sans doute entendu parler d'une goélette qui s'appelle le ***Sen-Chou*** ? De votre ami, ce malin de Li-Youan ? De ce fils de porc Johnny le Chinois ? Dites un peu, monsieur le docteur Ronald Ward ?…

Le rire rauque du métis s'éleva de nouveau :

— Alors, vous avez cru que je ne savais pas qui vous étiez ? Que je ne voyais pas à travers votre jeu ? Vous vouliez me surveiller, hein ? Je vous en ai offert tous les moyens, mon bon monsieur. L'opium de Hackel. Ha ! ha ! ha ! Elle était bonne, ma petite histoire ? Vous y avez coupé comme un imbécile. Triple idiot, croyez-vous que vous avez découvert par hasard votre petite amie à bord ? Qu'on a laissé la clef suspendue sous votre nez, comme ça, par négligence ? Vous vous êtes cru si malin, si intelligent, monsieur le docteur… Personne n'a vu la corde, personne ne s'est trouvé sur votre chemin quand vous avez pris la fuite tous les deux… Quel heureux hasard ! Nous sommes gentils, nous autres, et comme on a vu que vous aviez envie d'une petite baignade on n'a pas voulu gâcher votre plaisir et on vous reçoit ici. Et voilà, espèce d'abruti !…

Ronald luttait désespérément pour conserver tout son calme, il savait la partie perdue, mais ne restait-il aucun espoir de sauver Joan ? Il répondit avec mépris :

— Je vois… Vous avez joué au chat et à la souris. Merci de votre franchise. Auriez-vous maintenant la bonté de m'expliquer comment vous saviez que je suis le docteur Ward ?

— Vous l'apprendrez un de ces jours, dit Jahal d'une voix lente et pleine de menaces sourdes, et au moment où vous l'apprendrez, vous regretterez, je vous le promets, d'avoir été mis au monde.

Ronald regarda autour de lui : là, en arrière, le vestibule était sombre et la pièce dans laquelle ils se trouvaient n'était éclairée que par une grosse lampe à pétrole posée sur la

table du milieu, non loin du fauteuil dans lequel le métis se balançait de nouveau.

— Merci, dit Ronald, mais ce que je ne comprends pas c'est la raison pour laquelle vous m'avez laissé continuer mon jeu : vous avez expédié plus rapidement celui qui se faisait passer pour moi.

Cette fois Jahal se mit en fureur.

— La mort qu'a eue ce cochon de Smith est trop douce pour toi. Tu n'auras pas la joie de mourir aussi vite que lui, nous te laisserons du temps mais la vie qui te restera manquera de charmes, ma parole… Tu vivras longtemps encore, va. Tu vas payer pour Li-Youan, tu vas payer pour Johnny, et tu vas payer pour Bob Curle. Quant à celle-là (ici le sourire de Jahal devint lubrique) nous avons reçu des ordres à son sujet.

Il termina par un ricanement.

Ronald fit deux pas en avant :

— Continuez, dit-il.

— Tu verras bien, mais reste là où tu es, pendant que je parle, tu m'entends ?

Ronald se demandait si Jahal était seul dans la maison. Il calculait la distance qui le séparait de la table. Il posa une dernière question :

— Nous verrons comme vous dites, mais je voudrais connaître le nom de celui qui vous donne des ordres, de celui qui est votre chef.

— Ça aussi tu l'apprendras à son temps, ricana le métis, mais en attendant je vais m'amuser à te faire payer quelques-uns des coups que…

D'un bond si rapide, que Jahal n'eut que le temps de pousser un cri, Ronald atteignit la table et, saisissant la lampe, la jeta en plein dans la figure de l'autre. En même temps il criait :

— Fuyez, Joan, fuyez vite !

Il avait compté sur l'obscurité pour cacher la fuite de la jeune fille, mais des flammes s'élevaient. Des hommes accoururent, le séparèrent de Joan qu'il entendit appeler au secours. Il lutta comme un fou à coups de crosse de revolver, mais ils étaient trop nombreux et il se vit perdu.

Autour de lui des cris, des injures, des couteaux lancés. Un regard lui révéla que Jahal avait payé sa dette : étourdi par le choc de la lampe reçue sur la tête, il n'avait même pas pu se lever et ses vêtements flambaient, ainsi que le fauteuil de rotin, tel un catafalque de flammes sur lequel se consumait le métis…

Ronald continuait à se battre furieusement, mais saignant de toutes parts, s'affaiblissant de plus en plus, il tomba sans connaissance.

CHAPITRE XIX

CONDAMNÉS

En ouvrant les yeux, Ronald eut l'impression de remonter du fond d'un gouffre, d'avoir dormi des siècles. Pendant cette période, il avait eu vaguement conscience de mains fraîches se posant sur son front, de la voix de Joan parlant doucement, et puis aussi il y avait eu des bruits, des mouvements autour de lui. Mais tout cela si vague, si lointain… D'autres voix moins douces lui étaient parvenues, hurlant des imprécations, des cris de haine…

Il essaya de relever sa tête mais la faiblesse l'en empêcha, des bandages enveloppaient son corps. Un mouvement de sa main lui donna un lancinement aigu de douleur qui le ramena à la réalité. Oui, il se souvenait… l'arrivée chez Robb, les sarcasmes de Jahal, l'incendie, la bataille contre les indigènes qui l'avaient lardé de coups de couteau mais sans l'achever. Pourquoi ? Combien de temps s'était-il écoulé depuis ? Il n'en savait rien… Comme il se sentait faible, malade ! Mais où était-il en ce moment ? Dans une hutte indigène probablement. Par l'ouverture, il voyait des indigènes aller et venir, mais ce n'étaient pas des Malais ; ceux-ci étaient à moitié nus avec des coquillages pendus au nez et aux oreilles. Ils étaient très noirs, d'un aspect sauvage. Plus loin ses yeux apercevaient des arbres et, à travers eux, la mer. Qui l'avait transporté ici et où était Joan ? Il fit un effort désespéré pour se dresser sur son coude et appela d'une voix faible :

— Joan… Joan !…

L'espoir de la voir apparaître s'évanouit aussitôt conçu et une appréhension affreuse le mordit au cœur. C'est en sentant sa propre faiblesse qu'il comprit l'étendue de son amour pour la jeune fille. Il cacha son visage entre ses mains. Joan ! Qu'avaient-ils fait d'elle, les misérables ?

Levant ensuite les yeux, il se crut en proie au délire : il voyait accroché sur la poutre qui soutenait le plafond une énorme tête de mort recouverte d'une peinture jaune vif. Ce n'était pas un crâne humain : il avait dû être fabriqué avec des fibres, mais tel quel, il était d'une monstruosité abominable. Ronald n'ignorait pas que certaines sectes adorent des fétiches aussi macabres que cet objet et à en juger par l'apparence sinistre de ceux qui passaient et repassaient sur le rivage, ils devaient appartenir à quelque secte de ce genre. Mais quelle relation y avait-il entre cette tête de mort et les petits crânes ? Les avertissements envoyés à ceux qui furent assassinés ensuite ? Une « vendetta » religieuse ? Allons donc !

Les assassins de sir Henry, de Gresham et de Smith étaient des Malais et ceux-ci avaient une peau noire. Les Malais, quand ils professent une religion, se prétendent mahométans et n'accrochent pas des coquillages au bout de leur nez. Mais alors ? Que penser ? Comment croire que le hasard seul avait amené Ronald dans une hutte décorée d'une énorme tête de mort comme celle qui grimaçait au-dessus de lui ?

Fatigué, le jeune homme tomba dans un assoupissement mêlé de cauchemars. Il s'éveilla soudain et tendit les bras vers l'entrée de la hutte, émerveillé du miracle qu'il contem-

plait : Joan. Joan venait à lui. Il crut pousser un cri mais ce fut un faible gémissement qui s'échappa de sa bouche.

— Joan ! Oh ! Joan !

L'instant d'après, agenouillée auprès de lui, elle le forçait doucement à se recoucher.

— Vous voilà mieux, Ronald. Vous avez été si malade que j'ai craint… que j'ai eu peur. Oh ! Ronald !

Ses lèvres tremblaient, ses yeux se remplissaient de larmes.

— Si je vais mieux ? Mais je suis guéri, tout à fait guéri.

Ne sachant pas ce qu'il disait, il attira Joan près de lui, cherchant son regard, les beaux yeux pleins de pleurs rencontrèrent ceux du jeune homme, puis leurs paupières s'abaissèrent tandis qu'une rougeur envahissait le visage aux contours si purs. Il attira Joan plus près, si près que leurs lèvres se rencontrèrent. Ronald se sentit complètement guéri, cette fois.

— Joan, Joan, murmura-t-il, c'est vrai, bien vrai ?

— Oui, dit-elle tout bas, en appuyant doucement sa tête sur l'épaule meurtrie. Mais il ne faut pas parler autant, mon cher Ronald. Vous avez été si, si malade !

— Ne pas parler, ne pas parler quand je…

Elle posa son doigt sur la bouche du jeune homme, puis se leva et s'enfuit malgré les protestations de Ronald, l'assurant qu'en sa qualité de médecin il savait bien ce qu'il lui fallait pour guérir tout à fait.

La demi-heure qu'elle mit à revenir, parut à Ronald durer un siècle. Elle vint s'asseoir avec un air sévère auprès de lui et le força à prendre un peu de nourriture, puis s'installa à ses côtés sur un tas de feuilles sèches posées à même le sol de la hutte.

Ronald insista pour être mis au courant de la situation.

— Ma tête a reçu quelques coups de matraque, ma petite Joan, dit-il, mais à l'intérieur le cerveau reste lucide, en parfait état. Comprenez alors que je me fais un souci terrible en me voyant tenu à l'immobilité. Au moins que je sache ce qui se passe : la vérité, quelle qu'elle soit, vaut mieux que l'inquiétude qui me dévore. Vous voyez bien que je vais mieux. Parlez.

— Oui, vous avez raison après tout, admit la jeune fille.

— J'ai toujours raison, mademoiselle. Et d'abord apprenez-moi où nous sommes.

— Je l'ignore, répondit-elle en hésitant un peu. Tout ce que je sais, c'est que nous nous trouvons dans une île quelconque.

— Comment y sommes-nous arrivés ?

— Bourok et Ah-Wang nous ont transportés sur leur bateau.

Fronçant les sourcils, Ronald essayait de comprendre. Il demanda :

— Voulez-vous prendre du commencement, ma chère amie ? À partir de la nuit terrible de Bataï. Qu'est devenu Jahal ?

Joan détourna la tête en répondant, comme si l'horreur de l'image évoquée la poursuivait.

— On l'a porté sur la goélette où il a survécu deux jours.

— Je ne suis pas un monstre, dit Ronald, mais je ne puis m'empêcher de me réjouir à l'idée des souffrances que ses brûlures ont dû lui faire endurer pendant ces deux jours. C'était la plus ignoble des brutes.

La jeune fille posa une main douce sur celle de Ronald.

— Taisez-vous. Il est mort maintenant.

— Bon, bon. Continuez, ma chérie.

— Ils vous ont transporté à bord et m'ont obligée à les suivre. Ils tenaient absolument à ce que vous viviez et c'est à cause de cela qu'ils m'ont laissée vous donner tous les soins nécessaires. Ils me regardaient faire et vous contemplaient – oh ! Ronald – en ricanant d'un air si féroce. C'était affreux.

Sans parler, le jeune homme serra la petite main blottie dans la sienne et Joan poursuivit d'une voix tremblante :

— Nous sommes restés en mer plusieurs jours, je ne sais même pas combien, car je ne pensais qu'à vous si malade. Par moments, j'ai désespéré de vous sauver. Avant-hier la goélette a mouillé devant cette île et les indigènes que vous voyez là sont venus à notre rencontre. Bourok a eu avec eux une longue conférence, puis, il nous a débarqués et confiés à eux. Ils nous ont amenés dans cette hutte. Elle est située aux confins de leur village. La goélette est repartie, emportant Bourok et Ah-Wang. Nous sommes seuls avec les indigènes. Voilà tout ce que j'ai à vous raconter.

— Parlez-moi un peu de ces noirs, Joan.

— Ils nous surveillent, moi du moins, puisqu'ils savent que vous ne pouvez pas bouger. Ils gardent la hutte en compagnie de leurs femmes. On me laisse aller et venir comme je veux, mais on me suit partout ; les femmes m'ont aidée à vous soigner et ce sont elles qui nous fournissent la nourriture et l'eau. Par moments, hommes, femmes et enfants s'accroupissent devant notre hutte et nous contemplent comme des bêtes curieuses. Jusqu'ici ils ne se sont livrés à aucune démonstration d'hostilité, pourtant… pourtant (il sembla que Joan parlait malgré elle). Oh ! Ronald je ne sais pas comment vous expliquer, mais leurs témoignages de… sympathie me terrifient, quand je pense que c'est Bourok qui nous a mis entre leurs mains.

Dans la pénombre de la hutte, la tête de mort attirait le regard de Ronald comme un aimant. Joan s'en aperçut et dit :

— J'ai essayé de leur faire enlever cette horrible chose, mais c'est la seule fois qu'ils se sont montrés méchants : à mon geste leur demandant sa disparition, les femmes ont répondu par des cris, des gesticulations et des poings tendus. Que signifie ceci, Ronald ? Que signifie cette tête de mort ! Ce n'est pas la seule d'ailleurs, on voit des crânes de squelettes humains un peu partout dans le village et la forêt, fixés à des pieux. J'en ai vu beaucoup en me promenant. Les ont-ils mis pour nous faire peur ? Dites-moi ?

Ronald attira de nouveau la jeune fille contre lui et doucement l'embrassa… il ne trouvait pas de mots pour la rassurer car il se sentait étreint lui aussi d'une terreur intense. Il y avait sûrement un rapport entre les Malais assassins et les noirs de cette île, et le lien qui les reliait était personnifié par

ces têtes de morts. Il se domina et put répondre à Joan d'une voix calme et indifférente :

— Ma petite Joan, j'ai souvent entendu parler de toutes sortes de coutumes indigènes, ils donnent à leurs idoles des formes bizarres. Les Papous, par exemple, gardent comme ici des têtes, des crânes disséminés un peu partout, sur des pieux, dans les huttes. J'avoue que je préfère un autre genre de spectacle, mais ne nous étonnons pas de ce que nous voyons ici, et puis il y a peut-être des années que ces crânes ornent le paysage et sont adorés par les tribus de noirs.

— Mais je ne crois pas que nous soyons chez des Papous, protesta Joan.

— Non, mais les coutumes peuvent être analogues. Que sait-on ? Pour vous rassurer, ma chérie, dites-vous que ces gens-ci sont des noirs et que Bourok et compagnie sont des Malais.

— Mais les petits crânes en or, Ronald ? Ils sont pareils à ceux-ci.

— Je ne comprends pas bien, mais pour le moment nous ne courons pas de danger, il me semble, de la main de ces indigènes.

— Mais plus tard ?

Cette fois Ronald ne trouva pas de réponse. Au fond de lui-même il tremblait pour Joan, et tout en la rassurant, il prévoyait le pire. Un jour, se disait-il, on verrait revenir Bourok accompagné cette fois de son maître, de celui dont le cerveau diabolique avait tout combiné. Serait-ce bientôt ? Le cœur serré, il pressa sa joue contre celle de la jeune fille en déclarant gaîment :

— Nous trouverons bien un moyen d'en sortir. Attendez que j'aie repris des forces et vous verrez un peu.

— Oh ! oui… Ronald… murmura-t-elle.

CHAPITRE XX

LA BAIE DES BATEAUX PERDUS

Mais les forces revenaient très lentement et la convalescence de Ronald fut longue et pénible. Les jours se traînaient lamentablement et trois semaines s'écoulèrent avant qu'il se retrouvât dans son état normal.

Il ne se passa rien pendant ce laps de temps. Dès que le jeune homme put circuler la garde devant la hutte fut renforcée. Les indigènes ne témoignaient d'aucune hostilité mais ne répondaient pas aux avances de Ronald. Les deux jeunes gens se sentaient oppressés par le pressentiment d'un danger inconnu.

Le danger ne se précisa qu'au bout de trois semaines : ce jour-là Ronald comprit enfin la raison de leur présence dans cette île.

Un après-midi, Joan était allée se promener au bord de la mer pendant que Ronald, couché à plat ventre sur son lit de feuilles sèches, se laissait aller à la pensée, toujours la même, qui le faisait frémir, le danger que courait Joan, d'après les paroles de menace de Jahal. Il ne cessait aussi de se demander comment le métis avait pu découvrir le docteur Ward sous les apparences de Bob Curle. Ni Johnny ni le Chinois Weng-Kow n'avaient trahi puisqu'ils avaient transmis son message à Li-Youan. Le pauvre Ronald ne cessait de tourner en vain dans un cercle sans issue. C'est alors qu'il fut arraché à sa méditation par un mouvement inusité en dehors

de la hutte : il entendit les indigènes vociférer en chœur ; l'instant d'après, un corps, celui d'un homme, fut lancé dans la hutte et vint s'étaler aux pieds de Ronald qui n'en croyait pas ses yeux. Les noirs se pressaient en grand nombre devant l'ouverture de la hutte en se bousculant et poussant des cris perçants. Puis ils se dispersèrent, ne laissant que la garde ordinaire.

Le regard de Ronald revint à l'homme ou plutôt au fantôme de l'homme gisant à terre. C'était un Européen avec une longue chevelure inculte et une barbe noire fortement striée de blanc. Il avait des joues affreusement creuses et des yeux hagards, presque fous. Une loque, qui avait dû être autrefois un complet, recouvrait une petite partie de son corps. Et sur ce corps maigre on voyait des dessins… cicatrices d'innombrables coups de couteau.

— Oh ! s'exclama Ronald haletant.

L'homme s'assit sur son séant et à son tour ouvrit des yeux stupéfaits.

— Serais-je devenu fou ? cria-t-il d'une voix rauque. Oui, oui ; je dois être fou. Un blanc ? Un blanc ici ?

— Souffrez-vous ? s'enquit Ronald. On vous a projeté avec une telle force que vous avez dû être meurtri.

— Ce genre de traitement ne me fait plus de mal, j'y suis habitué.

— Vite, dites-moi tout, racontez. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Bob Rankin. Et vous ?

Ronald, les tempes battantes, bondit vers l'homme :

— Rankin ? Vous avez bien dit Rankin ? Vous êtes le second du *Vautour* ?

— Oui. Mais que savez-vous du *Vautour* ?

— Je suis Ronald Ward, le fils du capitaine Michael Ward.

Rankin se releva et répéta comme étourdi :

— Vous êtes le fils de Michael Ward ?

Sa voix s'enroua d'une émotion profonde comme il ajoutait gravement :

— Alors, que Dieu vous vienne en aide, puisque vous êtes tombé entre les griffes de ces démons. Comment êtes-vous venu ici ?

Le plus brièvement possible, Ronald raconta son histoire. Quand il eut terminé, Rankin dit en hochant tristement la tête :

— La fille de Robb est ici aussi ! Savez-vous ce qui vous attend tous les deux ?

Ronald jeta un regard de pitié sur le corps ravagé du malheureux :

— Je m'en doute, dit-il.

Mais Rankin jeta un juron et répondit avec force :

— Vous ne vous en doutez pas du tout. Écoutez-moi : ce que j'ai à vous dire n'est pas très… très agréable à entendre. Où est cette jeune fille en ce moment ?

— Elle se promène sur la plage ; on nous surveille, mais on nous laisse aller et venir.

Rankin eut un rire affreux à entendre :

— Bien sûr, bien sûr… Ils attendent l'arrivée de ce fils de Satan qui les commande. C'est lui qui leur dira ce qu'ils doivent faire de vous.

Ronald alla serrer les deux bras du marin :

— Rankin, dit-il avec force, vous êtes le seul à le savoir. Qui est ce fils de Satan, comme vous l'appelez ? Qui dirige cette infamie ? Vous et Robb êtes les seuls survivants des cinq Européens du ***Vautour*** : sir Henry a été assassiné à Londres, Gresham dans sa cabine du ***Watabi*** et mon père ne leur a échappé que par la mort.

— Assassinés, hein ? Tous les deux, dit Rankin d'une voix sourde.

— Oui, de façon affreuse et chacun d'eux tenait dans sa main un petit crâne en or.

Rankin attira Ronald à son côté sur le lit de feuilles sèches.

— Je vais tout vous raconter le plus rapidement possible, car il ne faut pas que la petite entende ce que je vais vous dire. Vous déciderez de ce que vous pourrez lui révéler ensuite.

Ronald fit un signe affirmatif et dit :

— Allez-y, Rankin.

Le second du ***Vautour***, commença alors son récit :

— Le ***Vautour*** faisait la tournée des îles, mouillant çà et là pour permettre à sir Henry d'augmenter ses collections. Un jour, nous avons jeté l'ancre ici et sir Henry descendit à

terre. Il revint le soir, enchanté, déclarant que l'île possédait une flore très riche, et qu'il comptait passer toute la journée suivante à l'explorer. D'habitude, Gresham et Robb l'accompagnaient dans ses randonnées ; cette fois, votre père se décida à se joindre à eux. De mon côté, j'avais besoin de me détendre un peu les jambes. Comme le mouillage était sûr et que je pouvais compter sur le maître d'équipage, je résolus de faire partie de la bande et tous les cinq nous nous sommes mis en route le lendemain matin.

Rankin ici s'interrompit et, se dressant, montra brusquement la mer à Ronald :

— Dites donc, jetez un coup d'œil sur l'horizon. N'apercevez-vous pas un bâtiment, une goélette faisant voile vers nous ?

Très étonné, Ronald obéit et revint en disant qu'il ne voyait rien et s'enquit de la raison de cette question. Rankin, qui gardait les yeux fixés à terre, répondit :

— Vous le saurez tout à l'heure ; la lune sera pleine cette nuit, et qui sait, j'aurai peut-être de la chance pour une fois.

— Rankin, que racontez-vous là ? Reprenez vos esprits et expliquez-vous.

— Non, non, ne croyez pas que j'aie le cerveau dérangé. Si je parle de chance, voyez-vous, ce n'est pas seulement pour moi mais aussi pour vous et pour la pauvre petite… Mais où en étais-je de mon histoire ? Ah ! oui : nous étions donc descendus à terre et sir Henry, avec Robb et Gresham, ramassait des échantillons, des coquillages, des herbes, tout en marchant, jusqu'au moment où nous nous installâmes pour déjeuner. Nous n'avions pas encore rencontré âme qui

vive, mais alors, comme nous étions au sommet d'une dune, cachés par un rideau de brousse, nous aperçûmes une grande jonque chinoise en train de s'amarrer. Elle était entourée de toute une flottille de pirogues malaises. Les Malais, aidés par des indigènes comme ceux qui sont là, commencèrent à décharger la jonque. Ils paraissaient tous travailler sous la direction d'un des leurs, vêtu à l'européenne, qui était descendu sur la plage et donnait ses ordres.

« Nous avions terminé notre repas et, oublieux de l'heure, nous demeurions là, à les regarder. Quand tout le chargement de la jonque fut débarqué, on fit sortir deux Chinois attachés ensemble par une corde leur liant en même temps les mains derrière le dos. Puis, à notre grande stupéfaction, après quelques préparatifs que nous ne comprenions pas, nous assistâmes à une explosion : ils avaient fait sauter la jonque. C'est alors que votre père s'exclama : « Grand Dieu… La baie des bateaux perdus »…

« Vous ne savez peut-être pas ce qu'il voulait dire : depuis des années dans ces parages, des navires disparaissaient mystérieusement sans qu'on retrouvât jamais trace de leurs équipages. Il s'agissait évidemment d'actes de piraterie, on s'en doutait, mais les croiseurs et les canonnières de plusieurs nations avaient beau patrouiller dans l'archipel, on ne découvrait rien. Votre père avait vu juste… Les rochers de cette île sont percés de grottes et toutes ces cavernes sont de merveilleux refuges pour le butin pris aux navires coulés. Je n'ai découvert cela qu'après, naturellement.

« Vous comprenez comment ils opèrent : les Malais amènent ici les navires capturés, les déchargent, puis les coulent et disparaissent. Quand une canonnière anglaise ou hollandaise arrive ici, elle ne trouve qu'une tribu primitive

d'indigènes abrutis, des Papous, parfaitement incapables de piraterie organisée. Je ne sais pas comment et par quel intermédiaire on écoule ensuite la marchandise, mais vous pouvez être sûr qu'ils y parviennent.

— Oui, je vois, dit Ronald, songeur. Mais dites donc, quelle emprise ont donc les Malais sur ces sauvages, pour qu'ils puissent leur confier sans danger la garde de leur butin ?

— Une emprise diabolique, répliqua Rankin amèrement, vous allez le voir à la suite de mon récit. Une fois la jonque coulée, les pirogues malaises prenaient déjà le large, sauf une seule grande pirogue qui restait près du rivage, semblant attendre le chef. Pour notre part, nous venions de constater que le rapide crépuscule des tropiques tombait et qu'il était trop tard pour regagner le ***Vautour*** ; il nous fallait nous organiser pour camper derrière notre rideau de brousse. C'est alors que nous entendîmes un éclat de rire qui n'avait rien d'humain ; le son d'un rire lancé en chœur…

— En chœur ?

— Oui. Toute la tribu des Papous s'y était mise. Ce rire fait partie de leurs rites maudits. Quand vous étiez gosse, avez-vous jamais essayé de souffler à travers une pelure d'oignon ou un papier fin tendu sur un cadre ou un peigne ? C'est quelque chose du même genre. Ils ont pour cela une espèce d'instrument de musique formé de deux arcs avec des trous, comme ceux d'une flûte, mais clos par des fibres. Soufflant dans cet objet infernal, ils produisent cette sorte de rire amplifié, ce rire de démon qui vous poursuit.

— C'était donc ça, se dit Ronald, ce rire lancé comme un défi, une menace ou un rappel… Continuez, Rankin.

— Eh bien ! dissimulés dans notre brousse épaisse, nous pensions pendant la soirée pouvoir surveiller ces gens-là sans danger. Vous voyez notre position ? Notre dune embroussaillée dominait la plage sur laquelle tout ce joli monde était réuni. Nous nous étions approchés pour les observer, à mesure que la nuit tombait. Bientôt un grand feu les éclaira comme en plein jour. Les Papous étaient accroupis en cercle, nous tournant le dos : leur faisant face, se tenait le jeune Malais entouré de quelques-uns de ses hommes. À côté du feu, attaché solidement à un poteau, on voyait un des deux prisonniers chinois nu jusqu'à la ceinture : l'autre, les mains liées, toujours gisait un peu plus loin sur le sable.

La voix de Rankin s'étranglait à mesure qu'il évoquait la scène.

— Bientôt, au son d'une horrible musique, de tam-tams ponctués de chants gutturaux, nous vîmes six indigènes se livrer à une danse autour du poteau : ils étaient nus, mais portaient tous un masque qui était exactement celui d'une tête de mort comme vous en voyez un au-dessus de vous.

Ils gesticulaient en brandissant un de ces couteaux que j'ai eu occasion de bien connaître depuis, un de ces couteaux dont l'extrémité de la lame est fine comme une épingle. Et, tout en dansant, chaque Papou, à son tour, traçait une fente sur la peau du Chinois prisonnier, le découpait en somme. Tenez…

Écartant le bout d'étoffe qui le couvrait, Rankin montra les cicatrices de son propre corps :

— Comprenez-vous, Ward ? Ils entaillent comme ça, suivant quelque rite mystérieux la peau de leurs prisonniers.

Ce soir-là il y eut un arrêt et l'un des indigènes brandissant son kriss donna le coup de grâce au Chinois.

Rankin se tut, crispant ses mains, puis reprit :

— Et nous pendant ce temps-là ? Eh bien ! vous allez dire que c'était fou puisque nous ne pouvions pas sauver les prisonniers, mais il y a des choses auxquelles un homme digne de ce nom ne peut pas assister sans voir rouge. Alors, je ne sais pas lequel de nous a tiré, mais je ne l'en blâme fichtrement pas. Il atteignit l'indigène au couteau, qui tomba. Ce fut alors un pandémonium de cris, de hurlements, et dans la confusion qui s'ensuivit, je ne me rendis pas bien compte de ce qui se passait. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'à un moment, m'étant avancé, je fus découvert et je vis le jeune Malais qui nous avait paru leur chef, diriger l'attaque sur moi en brandissant son kriss. Je tirai, je l'atteignis à la tête, mais il eut le temps, avant de tomber, de me donner un coup de couteau et je perdis connaissance. Mes compagnons, me croyant sans doute mort, réussirent à prendre la fuite et durent regagner le ***Vautour***. En tout cas, quand je me réveillai, j'étais seul avec les Papous.

— Et ensuite ? s'enquit à voix basse Ronald dont le front ruisselait. Que vous est-il arrivé, mon pauvre ami ? La torture ?

— J'y viens. Les sauvages ont commencé par me soigner et je guérissais. Ils me traitaient à peu près comme ils le font maintenant pour vous : me surveillant, m'épiant, mais sans me faire du mal. Je n'y comprenais rien. Les Malais avaient disparu et il ne restait que les Papous. Après quelques semaines, un beau jour, je fus réveillé soudain dans la nuit : la tribu évacuait le village, m'emmenant avec elle dans la jungle à l'autre bout de l'île. Nous restâmes là pen-

dant plusieurs jours, cachés dans la forêt, puis ils me ramenèrent dans l'emplacement de ce village : il était en ruines et toutes les grottes vidées de leur contenu. D'après ce que j'ai cru comprendre, un bateau de guerre était venu visiter l'île : j'en conclus que mes compagnons du ***Vautour*** étaient sains et saufs et avaient pu alerter les autorités. Mais les indigènes se fichent pas mal des bateaux de guerre et de leurs représailles, en une nuit, avec des bambous et des feuilles de bananiers, leurs huttes étaient reconstruites, et quant au butin des grottes, c'était l'affaire des Malais.

Rankin s'interrompant, demanda à Ronald :

— Vous n'auriez pas une cigarette par hasard ? ou quelques gouttes d'alcool ?

Ronald fit signe qu'il en était bien en peine et l'autre eut un rire amer :

— Naturellement, que je suis bête ! Je commence à ne plus bien avoir ma tête à moi. J'arrive à la fin de mon histoire. Une semaine après notre retour, par une belle nuit de pleine lune, une goélette vint mouiller, et ce fut cette nuit-là qu'on m'attacha au poteau. Le démon à face humaine qui est leur chef montra encore moins de pitié que les Papous. Il paraît, à ce que j'ai compris depuis, que le jeune Malais que j'avais tué était le fils du chef, et c'était sa vengeance de me voir torturer. Cette torture a recommencé trois fois avec chaque fois un répit où l'angoisse était pire encore que les souffrances et chaque fois ils m'ont tout fait subir, sauf la mort. Le chef ne vient jamais que les nuits de pleine lune ; c'est pour cela que je vous ai dit de surveiller l'horizon tout à l'heure. S'il ne vient pas cette nuit, nous en avons pour un mois de tranquillité.

Ronald serrait les poings avec rage :

— Qui est donc ce chef, ce démon au nom d'homme ? Comment ces gens-là l'appellent-ils ?

— Je l'ignore…

— Pourriez-vous me le décrire ?

— Figurez-vous que je n'ai jamais vu son visage ; il porte chaque fois un de ces masques de tête de mort. Il est vêtu à l'européenne, assez correctement, et s'il ne m'avait pas dit lui-même en me prévenant qu'il me torturerait jusqu'à la mort, que le jeune Malais était son fils, je l'aurais pris pour un Anglais. En tout cas, il parle très bien notre langue et ses mains sont fines et blanches. Mais dans la nasse où nous sommes que peut bien vous importer son nom ? À quoi cela pourrait-il vous avancer ?

— À rien peut-être, mais tout de même je voudrais le savoir. Vous ne m'avez toujours pas dit de quelle pression usent les Malais pour tenir en leur pouvoir les Papous et pour leur confier sans risque la garde de leur butin ?

Rankin fixa Ronald dans les yeux et dit lentement à voix basse :

— Je croyais que vous aviez compris… quand je vous ai parlé des deux Chinois qu'ils découpaient ainsi…

— Non, je ne comprends pas.

— Il faut que je vous explique alors. Cette tribu, la population de cette île, appartient à la même race que les chasseurs de têtes de Bornéo. Ils sont cannibales et ils collectionnent les têtes de morts. Mais la récolte des victimes est devenue difficile, les autres insulaires se défendent… Alors

ce sont les pirates malais qui les ravitaillent en leur livrant les équipages des bateaux pillés et coulés. Vous saisissez maintenant ?…

— Mon Dieu… Quelle horreur ! s'exclama Ronald.

Sur la prière de Rankin, il sortit de nouveau pour voir si la goélette n'était pas en vue. Au moment où il allait franchir le seuil de la hutte, hésitant à laisser seul la pitoyable loque qu'était devenu Rankin, il aperçut Joan qui accourait :

— Ronald, Ronald, cria-t-elle d'une voix affolée, il y a un bateau en vue. Une goélette noire qui ressemble à celle de Bourok. Tous les indigènes courent à la plage.

Elle s'interrompit brusquement : elle venait d'apercevoir Rankin.

Ronald suivit son regard : il se rendit compte que Rankin était devenu livide et domina sa propre terreur. Il tenta de sourire en disant :

— Joan, c'est Bob Rankin, l'ancien second du ***Vautour***, que je vous présente.

Mais les mots s'arrêtèrent brusquement sur ses lèvres : il venait d'entendre, sans comprendre de quoi il s'agissait, des cris, des hurlements, le bruit du canon quelque part en mer, et plus près le son de pas précipités, des appels, la marche d'une troupe d'hommes parmi lesquels il reconnaissait des pas chaussés de souliers… Les Papous s'enfuyaient de tous côtés en criant ; il aperçut alors sur le sentier qui montait de la plage un peloton de marins chinois vêtus de blanc et de bleu qui accouraient au pas de gymnastique. Et enfin, il vit surgir comme une apparition qui lui apparaissait : celle d'un revenant, le visage souriant d'Ah-Tang.

Tout cela s'était passé si brusquement que cette vue seule lui rendit le sens des réalités.

— Ah-Tang, cria-t-il, fou de joie, comment es-tu là ?

Mais la bouche d'Ah-Tang s'élargissait dans un bon sourire :

— Vous venir voir d'abord. Son Excellence Li-Youan, lui faire grande exécution. Tout fini. Vous regarder.

Joan, à demi défaillante, était secouée de sanglots muets. Ronald la soutint et l'emmena hors de la hutte. Derrière les jeunes gens, Rankin suivait, chancelant et abasourdi : l'expression du malheureux montrait qu'il n'osait pas encore croire à sa délivrance.

La hutte était déjà entourée d'un cordon de sentinelles de l'équipage du ***Sen-Chou*** ; un peu plus loin deux pelotons se tenaient l'arme au pied à côté de mitrailleuses. Ronald et la jeune fille furent accueillis par un salut général. Ronald parcourut des yeux l'horizon de la baie. Une goélette noire approchait, semblant se préparer à jeter l'ancre. Derrière elle, venant juste de doubler le cap qui abritait la baie, un élégant yacht, dans lequel il reconnut le ***Sen-Chou***, la suivait en tirant par une pièce de canon, située à l'avant.

Joan se cramponnait au bras de Ronald et tous deux suivaient avec émotion la scène. Soudain un obus frappa l'un des mâts de la goélette et le brisa : elle cessa d'avancer. Le yacht s'en approchait rapidement, ses plats-bords garnis d'hommes en armes. Ils virent alors le ***Sen-Chou*** accoster le sinistre bateau noir, ils entendirent des coups de feu, des cris : l'équipage chinois s'était lancé à l'abordage. Au bout de quelques minutes, les coups de feu cessèrent, ils entendirent des commandements puis le ***Sen-Chou*** se dégagea, fai-

sant machine arrière, et se remit à tirer à bout portant cette fois sur la goélette de Bourok qui coulait lentement… Enfin des embarcations du yacht firent force de rames vers la plage, tandis que les Papous qui étaient encore cachés çà et là se prirent à fuir dans toutes les directions. Alors Ronald se retourna vers Joan :

— Joan ! Joan ! Nous sommes sauvés ! Ne comprenez-vous pas ? Ne pleurez plus, ma chérie. C'est fini, le cauchemar est fini !…

Mais Ronald lui-même avait les yeux pleins de larmes comme il serrait les mains de Rankin. Ce dernier était trop faible pour résister à l'émotion : il se jeta à terre, le visage dans les mains, sanglotant comme un enfant.

CHAPITRE XXI

LE DERNIER MORCEAU DU PUZZLE

Assis côte à côte, sur le pont du *Sen-Chou*, Joan et son père s'entretenaient en se regardant avec une joie sans cesse renaissante.

Rankin, couché dans sa cabine, récupérait ses forces. Le yacht s'éloignait lentement de l'île dont les formes s'estompaient à l'horizon dans le crépuscule. Une lueur rouge marquait l'emplacement du village qui brûlait encore.

Ronald, qui s'appuyait au bastingage, était absorbé par cette vision ; il fut rejoint par Li-Youan qu'il n'avait fait qu'entrevoir depuis qu'il était monté à bord ; mille questions se pressèrent sur ses lèvres. Le Chinois, qui les devinait, lui dit en souriant :

— En train de placer les derniers morceaux du puzzle, cher ami ?

— Précisément. Je regardais aussi cette île maudite.

— Et le village qui se consume, compléta Li-Youan. Il n'y a pas grand mal, les indigènes le rebâtiront bien vite, mais ce qu'il fallait avant tout, c'était opérer sous leurs yeux la destruction de la goélette noire. Ils savent maintenant qu'elle ne reviendra plus jamais et ne garderont aucun espoir de renouer leur pacte abominable avec les pirates. Pour mieux faire, nous leur avons laissé un souvenir, là sur la plage.

— Un souvenir ? répéta machinalement Ronald.

Il s'était embarqué sans rien remarquer, encore tout étourdi de la détente survenue après de telles souffrances.

— Nous avons abandonné le corps d'un homme, répliqua Li-Youan, toujours impassible, l'homme qui a coulé mes bateaux et massacré mes équipages, l'homme que les autorités de ce pays recherchaient vainement. Je vous ai dit un jour que les voyages du ***Sen-Chou*** avaient un autre but que celui des croisières de plaisance. Ce but est enfin atteint. Ai-je besoin d'ajouter que c'est le même homme qui fut l'instigateur des meurtres aux têtes de mort ?

Ronald, la gorge sèche, se cramponnait à la rambarde :

— Alors, vous pourrez me le montrer ?

— Il me sera impossible de vous le montrer en tout cas, riposta le Chinois, car la dernière fois que je l'ai vu il était étendu sans vie sur la plage de l'île. Je n'ai qu'un regret à son sujet, c'est qu'il soit mort sans souffrir. Il avait été blessé à bord et quand on l'a porté à terre il agonisait. Son équipage est au fond de la mer. Oui, mon ami… je sais son nom ; je le connaissais. Je l'ai soupçonné du jour où Jahal vous a emmené sur sa goélette noire.

— Son nom, son nom, insista Ronald. Est-ce que je le connais, moi aussi, cet homme ?

— Parfaitement. Quant à son nom, je vous laisse le deviner.

Le jeune homme eut un geste d'impuissance :

— Voilà un mois que je n'ai cessé de le chercher, dit-il, mais je n'ai pas réussi à le trouver. Je ne le trouve pas davantage à présent.

— Ce n'est pourtant pas difficile, dit le placide Li-Youan. Je vais vous aider. Vous ne m'avez pas encore raconté vos dernières aventures, mais j'ai appris que lorsque vous avez quitté Singapour en compagnie de Jahal, ce dernier savait parfaitement qui vous étiez ? Comment croyez-vous qu'il l'ait appris ?

— J'ai dû faire une gaffe sans doute, répondit Ronald.

— Peut-être bien, mais votre « gaffe » a été fort naturelle et ce n'est pas la première du même genre qui fut commise dans notre histoire… vous le verrez. Laissez-moi vous poser une seconde question : qui était à la fois en possession de votre secret et en mesure de renseigner Jahal ?

— D'abord vous-même et le capitaine Tao-Ming. Peut-être un membre de l'équipage du ***Sen-Chou***, puis Weng-Kow, Johnny, et enfin, tous ceux à qui ces derniers ont pu le répéter.

— Votre liste est incomplète, dit Li-Youan.

Ronald passa la main sur son front, concentrant ses souvenirs :

— Mais personne, personne en dehors de…

Il se pencha soudain pour regarder Li-Youan dans les yeux : ce dernier souriait de toutes ses dents. Ronald éclata enfin :

— Impossible, cria-t-il. Impossible !

— Pourtant, mon ami, c'est la dernière pièce de votre puzzle qui s'emboîte.

Ronald, avec stupeur, prononça à mi-voix :

— Sarlow !…

De la main, Li-Youan désigna l'île qui s'effaçait peu à peu dans le lointain et dit gravement :

— Oui, Sarlow dont le cadavre est là sur la plage, abandonné.

Ronald sentit son cerveau vaciller. Sarlow ? Le meilleur ami de son père.

Sarlow ? Une notabilité de Singapour. Lui, l'instigateur des meurtres ? Pour quel motif ?

Le jeune médecin haussa les épaules.

— Il doit y avoir quelque erreur. Vous ignorez la cause de toute l'affaire, le meurtre du jeune Malais par Rankin. C'est une « vendetta » indigène. Que viendrait faire Sarlow ?…

— Il n'y a pas la moindre erreur, riposta Li-Youan sans se troubler et je connais toute l'histoire du jeune Malais.

— Comment pouvez-vous savoir que c'est Sarlow ? insista Ronald. Quelles preuves possédez-vous ? Comment l'avez-vous soupçonné ? Pourquoi ?

— Voulez-vous que nous reprenions depuis le début ? Ouvrons les pages du premier chapitre de votre roman. Auparavant il faut que je vous dise que c'est Robb qui m'a indiqué l'emplacement de l'île maudite, et m'a raconté également tout ce qui était arrivé à lui et à ses compagnons lors-

qu'ils allèrent s'y promener. De votre côté, vous avez été mis au courant par Rankin, sans doute ?

— Oui, oui, répliqua Ronald, qui piétinait d'impatience.

— Robb m'a dit que lorsqu'ils virent Rankin s'affaisser, ses amis et lui le crurent mort : de toutes façons ils ne pouvaient pas intervenir car ils auraient été tous massacrés. Robb vous racontera comment ils parvinrent à regagner le ***Vautour*** qui fit route dès l'aurore. Votre père et ses amis, persuadés qu'ils avaient découvert le repaire des pirates, résolurent d'avertir les autorités afin que ce repaire fût détruit. Pour cela il fallait que l'équipage du ***Vautour*** ne sache rien de ce qui était arrivé, car l'un d'entre eux pouvait avoir des accointances avec les pirates qui seraient ainsi prévenus. On leur raconta que Rankin pris d'un vertige était tombé du haut d'une falaise et s'était tué.

— Je comprends maintenant pourquoi personne n'a pu rien m'apprendre au sujet du dernier voyage du *Vautour*. Les autorités elles-mêmes gardaient le secret.

— Bien entendu : on devait cacher les noms de votre père et de ses amis ensuite, pour ne pas les exposer à la vengeance des pirates. Mais, mon cher ami, par une cruelle ironie du sort, les malheureux sont allés se mettre d'eux-mêmes entre leurs mains… Il y avait à Singapour un homme qui leur inspirait la confiance la plus complète, un homme riche, influent. C'était Sarlow. Ils allèrent tout naturellement lui raconter leur histoire en le chargeant de prévenir les autorités et la police… C'est ainsi que l'armateur apprit la mort de son fils…

Ronald bondit :

— Son fils, dites-vous ? Comment ? Quoi ?

— Attendez, le premier chapitre est terminé. Tournons les pages et arrivons au second. Que pouvait faire Sarlow ? Ses mains étaient liées. Il ne pouvait pas empêcher l'expédition punitive à l'île. Rankin a dû vous raconter la destruction du repaire par les bateaux de guerre ?

— Oui, mais comment ?… Quand avez-vous appris ?

— Patience. Tout viendra à son temps. Revenons à la nuit où vous avez délivré Sarlow et expédié Johnny me porter le message me demandant de prévenir Robb du danger qui le menaçait. C'est à partir de ce soir-là et du lendemain que mes soupçons se sont orientés vers Sarlow. La version qu'il a donnée de son enlèvement et de sa délivrance sonnait faux.

— Mais c'est ensemble que nous avions convenu de ne pas tout dire à la police, protesta Ronald. Il le fallait pour que je puisse passer encore pour Bob Curle.

— C'est ça, c'est ça, dit Li-Youan le calmant du geste. Mais vous aviez décidé également qu'il dénoncerait Jahal et révélerait votre existence en demandant aux autorités de vous garder le secret. Or, sachez que Sarlow n'a pas livré Jahal et n'a même pas fait mention de votre nom. Bien au contraire, il vous a expédié à Bataï en compagnie du métis, sachant que vous n'en reviendriez pas. Vous étiez ainsi définitivement effacé de l'ardoise. Comprenez-vous un peu, maintenant ?

— C'est effrayant, dit Ronald. Ah ! il me mettait entre de bonnes mains. Mais alors, vous êtes allé tout droit à la police ?

— Non. Et pas par manque de confiance en elle, mais je devais d'abord m'assurer que je ne me trompais pas ; pour

cela il fallait laisser Sarlow aller jusqu'au bout. À partir de ce jour je l'ai fait filer pas à pas, et en même temps je me livrais à une enquête approfondie sur son passé, bien mieux que n'auraient fait les policiers qui ne peuvent pas pénétrer là où mes hommes ont leurs entrées.

Malgré tout, malgré l'évidence, Ronald demeurait encore incrédule :

— Comment admettre une pareille chose, dit-il, quand on pense que Smith a été assassiné dans la propre maison de Sarlow ?

— N'était-ce pas le meilleur des camouflages ? Qui aurait soupçonné l'armateur d'avoir appelé le meurtrier ?

— Alors quand je suis entré dans la maison de Pandak, s'exclama le jeune homme, Sarlow est monté au premier par la trappe que Jahal a refermée derrière lui. Comme ça c'était un captif et non un complice que je découvrais…

— Vous reconstruisez les choses fort bien.

— Mais pourquoi la comédie de l'enlèvement ? Je ne vois pas encore bien clair ?

— Je constate que vous êtes pressé ; nous passerons des chapitres pour arriver aux derniers, alors. Sarlow a prétendu qu'on lui enlevait miss Robb, n'ayant pas d'autre moyen de l'envoyer à Bataï, où il désirait qu'elle assiste aux tortures de son père. Quant à lui, ne voulant pas manquer les scènes finales du drame, il se faisait enlever également pour expliquer son absence de Singapour au moment où il aurait dû rechercher la jeune fille.

En le délivrant vous avez détruit ses projets ; alors avec une présence d'esprit diabolique, il a changé ses batteries et

chargé Jahal de vous emmener à Bataï d'abord, puis ensuite à l'île des Papous. Le métis est mort et Bourok a exécuté la consigne à sa place.

Ronald eut une dernière révolte :

— Un Européen ! s'écria-t-il. Un Anglais ! Jamais de la vie ! Nous avons chez nous des gredins de toutes sortes, mais pas des bêtes fauves.

D'un geste Li-Youan, le calma :

— La mère de Sarlow était une Malaise pur sang de la tribu des Orang-Laut. Le père de notre homme ? Inconnu, car la femme avait des relations avec plus d'un blanc. Sarlow fut un enfant intelligent à l'esprit précoce, il apprenait vite et s'instruisit, de toutes les façons. Comme il arrive souvent, l'hérédité maternelle n'avait pas joué, il était blanc comme son père. À vingt ans, il arriva à Singapour, racontant qu'il venait d'Angleterre et se prétendant orphelin. Il réussit à gravir les échelons dans la carrière des affaires, devint une notabilité de Singapour, honoré, estimé de tous. Il écoulait sans peine des marchandises qui ne lui coûtaient rien puisqu'elles provenaient des pirateries. Les soi-disant voyages d'affaires n'étaient que des expéditions à l'île pour remplir les cales de ses bateaux du butin volé.

Li-Youan s'interrompit pour allumer une cigarette et en offrit une à Ronald. Il tira quelques longues bouffées voluptueusement avant de reprendre.

— Il ne vous reste plus grand'chose à apprendre. Malgré les occasions qui lui furent offertes, Sarlow ne voulut jamais se marier, il craignait que l'hérédité maternelle ne sautât une génération, et que ses enfants fussent des Malais. Mais il a eu un fils d'une Malaise qu'il avait installée dans une île près

de Singapour et qu'il allait voir très souvent. L'affection de Sarlow pour son fils était le seul sentiment humain de ce monstre. Il l'admirait sans réserve et en fit le chef des pirates malais, lui donnant pleins pouvoirs.

— Je commence à bien comprendre, murmura Ronald.

— Venons-en à votre arrivée à Bataï : les mille yeux qui me renseignent m'apprirent que Bourok était reparti, emmenant Jahal mourant, vous et miss Robb. Il vous laissa à la garde des Papous et repartit. Les Papous vénéraient Sarlow car il était leur pourvoyeur de têtes humaines. J'appris également que Sarlow en compagnie de Bourok, d'Ah-Wang et de celui qui tua sir Henry à Londres devait se rendre à l'île, dans le but de… Dois-je vous le dire ?

— Non, non, dit Ronald en frissonnant, j'aime mieux ne pas y penser.

— Tout ce que je vous en révélerai c'est que la forme de torture choisie pour vous quatre par Sarlow était digne de sortir de l'officine de Satan lui-même. Il était fou de rage et voulait à tout prix venger d'abord la mort de son fils et aussi la perte de ses marchandises, savez-vous qu'il y en avait pour des milliers et des milliers de livres dans les grottes ? Quant aux petites têtes de mort en or, elles étaient envoyées aux futures victimes pour leur enlever la paix et le sommeil. Mon cher ami, dites-vous que Sarlow n'avait rien d'une créature humaine et les gens de son état-major, Jahal et compagnie, n'avaient rien à lui envier. Des bêtes fauves, tous…

— Je me demande encore pourquoi vous ne les avez pas livrés à la justice ?

— Non, répliqua résolument Li-Youan. Je ne vois pas pourquoi j'aurais encombré les tribunaux de toute cette

vermine dont une partie aurait peut-être échappé au filet au moyen de quelque finasserie d'avocat. Pendant des années, Sarlow coulait mes navires, massacrait mes serviteurs fidèles. Voyez-vous, malgré mon éducation à Oxford, je reste Extrême-Oriental au fond. Le ***Sen-Chou*** a suivi la goélette noire mille à mille, pendant qu'elle se dirigeait vers l'île. Je ne me pressais pas, sachant que vous ne couriez aucun danger avant l'arrivée de Sarlow. La goélette marchait à la voile et mon bateau à la vapeur, ce qui me permettait de régler ma route ; la nuit je naviguais, feux voilés, me guidant sur ceux de l'autre. La nuit dernière je les dépassai et m'embossai derrière une haute falaise. Avant le jour Ah-Tang débarqua avec une compagnie pour vous protéger dans le cas où les indigènes deviendraient méchants. Vous avez assisté à la scène finale : quelques Papous se sont défendus, les autres sont morts en fuyant comme des rats.

Maintenant, Ronald contemplait la mer à peine houleuse sous le ciel rougi par le couchant. Il murmura :

— Mon Dieu… Quand j'y pense… Sarlow… le seul homme auquel je me sois fié… dire que je suis allé tout droit lui raconter mon histoire.

— Oui, dit Li-Youan en souriant, et votre père a fait exactement la même chose avant vous. Drôle, n'est-ce pas ?

FIN

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

https://groups.google.com/g/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2023

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de ***Ebooks libres et gratuits*** qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, FrançoisM, Coolmicro.